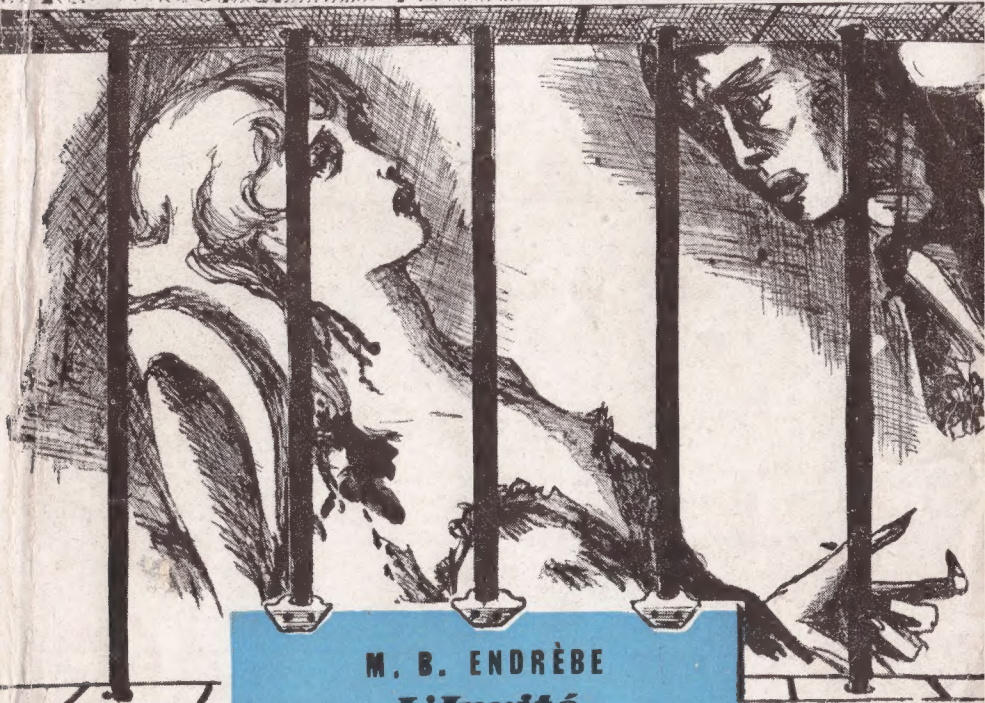
AVRIL
MAI 1951

YARD



M. B. ENDRÈBE

L'Invité de la dernière heure

roman policier

suivi [illegible]oniques et d'une nouvelle de

[illegible]ES DECREST

PRIX 75 francs

N° 29

Magazine policier mensuel

LE CINÉMA

LA FEMME A L'ECHARPE PAILLETEE, par Siodmack.

Molière, quand il s'inspire de Plaute, nul doute qu'il le surpasse grandement. Cet encouragement à l'imitation ne laisse pas d'être dangereux et M. Siodmack ne fait certes pas oublier M. Hitchcock en lui reprenant le sujet de l'affaire Paradine.

Pourtant, en un sens, il a corsé son anecdote. Au lieu d'un avocat trop épris de sa troublante cliente, M. Siodmack imagine rien moins qu'un avocat général assez ébloui par une jeune femme pour obtenir, par sa maladresse feinte à requérir l'acquittement d'une accusée assez évidemment criminelle.

En fait d'ailleurs il est tombé dans un traquenard monté par la belle, qui a réussi à faire de lui presque un complice, inconscient évidemment, de son horrible crime.

Hélas, tout cela est trop clair pour le spectateur; c'est trop évident, se dit-on, il va y avoir un coup de théâtre.

Mais il n'en est rien et le seul événement inattendu de la fin du film, « deus ex machina » bien artificiel ! n'ajoute vraiment rien à l'intérêt, tant il est faux et médiocre.

Faux d'ailleurs, le film entier donne bien l'impressison de l'être, non qu'on soit gêné par l'invraisemblance de l'histoire qui après tout ce n'est pas ce qu'on demande avant tout à un film policier, mais il faut choisir, ou bien une action vraiment astucieuse, animée avec coups de théâtre adroits et alors peu importe le vraisemblable, ou bien une histoire assez simple et sans grand mystère, mais dans ce cas, il faut au réalisateur un talent plus profond, car l'intérêt viendra du mystère humain qui est dans les personnages. Et tout l'art du metteur en scène sera d'éclairer peu à peu l'âme de ses héros; leur âme et non pas leurs actions.

Eh bien ! cet art, M. Siodmack ne semble pas dans « *La Femme à l'écharpe pailletée* », le posséder à un bien haut degré.

Cela dit, le film se voit jusqu'au bout, sans vraiment de l'ennui, du moins à partir du moment où le crime est commis, et malheureusement il se commet assez tard.

Peut-être faut-il ajouter, à la décharge de l'auteur, qu'il n'est pas secondé par des interprètes extraordinaires.

Et nous nous expliquons mal le succès outre-Atlantique de la vedette Barbara Stanwick.

Sans doute ce succès est-il dû à des raisons sentimentales. Pour nous, elle nous a une fois de plus paru bien quelconque. Il nous

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

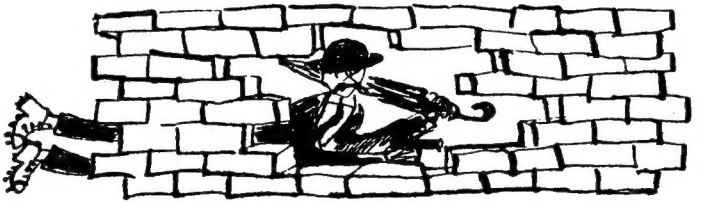
CRITIQUE
LE CINEMA ..... pages 2 et 3

ROMAN
L'INVITÉ DE LA DERNIÈRE HEURE
par M.-B. ENDREBE ..... page 3

NOUVELLE
LES QUATRE CHAMBRES
par JACQUES DECREST ..... page 108

CRIMES DU TEMPS PASSÉ
LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN
par SAINT-JUNIN ..... page 122

LES LIVRES POLICIERS ..... page 125



LE SILLAGE, 20, villa Dupont, PARIS-16e

PRIX DU NUMÉRO SÉPARÉ . . . . . : . . . 75 fr.
PRIX DE L'ABONNEMENT . . . Six mois : 410 fr.; un an : 810 fr.

N° 29

LISTE DES PERSONNAGES

■

Lady ANNA SESTON
Lady MURIEL STUBBS, nièce de la précédente
L'Honorable ANNIE STUBBS, fille de la précédente
Lord HENRY SESTON, beau-frère de Lady Anna
a pour neveux
EDWARD SESTON (Lord Durrough) qui a épousé ALIX SENERTON
ALICE SESTON
qui a épousé Lord CECIL GELDY
ARIANE HALTON

Les autres invités sont :

Lord AUSTIN TRYAS et sa femme FLORENCE
Lord ERIC KEITH
Lady LOIS BLANE
La Comtesse ANIELKA STEROSOFF, fiancée de Lord Henry Seston
STANI DARGEL, ami de Lord Keith et inspecteur de Scotland Yard

Jouent également un certain rôle dans l'histoire :

Mrs MARJORIE BRENT, femme de charge
HERMAN GRANVILLE, notaire
LARS, maître d'hôtel
Sir NORMAN BRECK, Directeur de Scotland Yard.

La scène se passe dans un château de la campagne anglaise.

L'INVITÉ DE LA DERNIÈRE HEURE

par B. M. ENDREBE

A MES CAMARADES DU GROUPE 1/36,
LES VIVANTS ET LES MORTS,
CE LIVRE QUI FUT ECRIT
DANS LE CERCLE DE LEUR CHAUDE AMITIE.

I

LADY ALICE REÇOIT

« Ils eurent tous le même cri ravi : La neige ! »
Pierre VÉRY,
L'assassinat du Père Noël.

Cet hiver-là, l'inspecteur Dargel avait décidé de prendre quelques jours de vacances et de les passer avec Eric Keith, *en garçons*, signifiant par là leur décision de n'écouter que leur fantaisie.

Puisque un chien peut bien

regarder un évêque, il n'est pas défendu à un lord d'avoir un détective pour ami, surtout s'ils ont étudié ensemble à Cambridge, comme c'était le cas de Lord Keith et de Stani Dargel. Et, si le fait qu'il eût choisi d'être policier par goût, alors qu'il eût pu vivre dans une relative oisiveté, avait valu à Stani d'être surnommé l'*Amateur* par ses collègues du Yard, ses chefs appréciaient beaucoup sa bonne éducation qui lui permettait de s'introduire discrètement dans des milieux où d'autres eussent fait tache.

La neige qui n'avait cessé de tomber depuis plusieurs jours avait incité les deux amis à charger leurs skis sur la Bentley d'Eric et, laissant derrière eux un Londres semblable à une carte de Noël, ils s'étaient dirigés vers Dondeeds, une paisible localité du Yorkshire, voisine de la propriété ancestrale des Keith, dont les vallonnements offraient de belles pistes aux skieurs.

Après avoir quitté la voiture et chargé skis et bâtons sur une épaule, les deux amis se dirigèrent vers le bord d'une prairie en pente.

— Tu n'es pas le seul à connaître l'endroit, remarqua l'inspecteur en montrant quelques silhouettes qui se poursuivaient dans un envol de neige poudreuse.

— Bien entendu. Même à Dondeeds, les sports d'hiver ont leurs amateurs.

Stani s'était déjà mis en devoir de chausser ses skis. Eric l'imita et, quand ils eurent leurs bâtons bien en main, il cria :

— Au premier arrivé !

Une double détente les lança à toute allure vers le creux du vallon, tandis que l'air vif les suffoquait. Ils arrivèrent en même temps, s'arrêtèrent après un impeccable quart de tour et éclatèrent de rire.

— *Ex æquo*, s'exclama l'inspecteur. Tu vois que je ne suis pas trop rouillé !

— Rickie ! Rickie !

Une voix féminine aux intonations aiguës parvint à leurs oreilles, comme portée par le vent. Lord Keith se retourna et Stani allait l'imiter, quand il fut heurté par une sorte de bolide et projeté dans la neige, au milieu d'un grand fracas de bois cassé.

Avant même de s'être relevé, Dargel entendit son ami dire d'une voix entrecoupée de rires :

— Puisque la glace est rompue, il ne me reste plus qu'à faire les présentations. Inspecteur Stani Dargel... Miss Annie Stubbs.

Stani vit alors que le « bolide » était une jeune fille blonde et rieuse, au visage tout saupoudré de neige.

— Oh, excusez-moi... dit-il. J'espère que vous n'êtes pas blessée ?

— Et c'est lui qui s'excuse ! s'exclama lord Keith.

Sans se relever, la jeune fille le menaça du poing :

— Cela prouve qu'il est plus galant que toi ! Non, monsieur, je n'ai, en tout et pour tout, qu'un ski de cassé. Mais je crains de n'avoir pas bien pigé le nouveau mode d'arrêt brusque qu'Ariane m'a indiqué...

— J'en ai la vague impression ! fit Eric.

— Nous ne t'attendions que ce soir, continua la jeune fille.

C'est gentil d'arriver pour le déjeuner.

— Vous ne m'attendiez... Que veux-tu dire ?

— Je parie que tu n'as pas reçu l'invitation d'Alice ! On l'a pourtant postée hier matin... Tu sais qu'Alice nous réunit à Partridge, tous les ans, à cette époque...

— L'invitation aura dû arriver après notre départ, ce matin, mais, de toute façon, je ne pouvais accepter. Stani a eu la gentillesse de me réserver ses vacances...

— Je t'en prie, mon vieux, ne te gêne surtout pas pour moi...

— Mais M. Dargel n'a qu'à venir avec toi.

— Tu n'y penses pas, Annie...

— Mais, au contraire, Alice sera enchantée. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut présenter un grand détective à ses invités... Oh, dites, vous me raconterez vos aventures ? J'adore avoir peur !

— Oh, vous savez, à côté des romans policiers...

— Je jugerai sur les faits. Pas de modestie anticipée ! En attendant, raccompagnez-moi, car la remontée est éternelle... Je suis avec Maman et Loïs Blane... Bien entendu, Maman se contente de nous regarder en nous criant, cent fois par heure, que nous allons nous casser quelque membre...

Lady Muriel Stubbs parut à Stani très à son avantage dans un ensemble de lainage rouille.

— Eric !... Quelle bonne surprise ! s'écria-t-elle, en avançant avec précaution au devant du trio. C'est vous qu'Annie a failli tuer ?

Lord Keith présenta la « victime ».

— J'ai toujours pensé que le ski était une invention des chirurgiens ! affirma lady Stubbs, mais Annie l'interrompit :

— Eric n'a pas reçu la lettre d'Alice à temps, Maman. J'ai pris sur moi d'inviter M. Dargel pour ne pas les séparer...

— Tu as bien fait. Alice sera ravie.

***

Une demi-heure plus tard, dans la Bentley qui roulait vers Londres, Stani dit à son ami :

— Quand même, je crains d'être importun...

— Tu as tort, je puis te l'assurer. Alice est une femme exquise qui adore recevoir. Seulement, il faut que je te donne quelques renseignements sur les Geldy, les Stubbs et les Seston qui leur sont alliés ou tu risques de t'y perdre !

— Soit, je t'écoute, dit Stani, qui, au fond, adorait l'imprévu.

— Le centre, le pivot, l'âme de la famille, c'est la vieille lady Anna Seston, à mon avis la plus parfaite incarnation du *cant* qu'on puisse imaginer. Elle est née Stubbs et, de son mariage avec lord Gregory Seston, elle n'a pas eu d'enfant. Lord Gregory est mort. David Stubbs, le frère d'Anna, également décédé, avait épousé Muriel Canter, que tu as vue et qui est la mère d'Annie. Lord Seston, de son côté, avait deux frères, Henry et William, ainsi qu'une sœur, Hélaine. William avait épousé une des filles du vieux sir Oakland et ils sont morts tous les deux, en laissant deux enfants : Alice, qui a épousé Cecil Geldy, et Edward qui est devenu le mari d'Alix Senerton. Henry, le cadet,

et l'actuel lord Seston, a préféré demeurer célibataire. Comme toute famille qui se respecte, les Seston ont un squelette dans le placard et c'est Helaine.

— Ah ! Pourquoi ?

— Oh, pour une malheureuse petite mésalliance... mais lady Anna est d'une intransigeance victorienne sur ce chapitre. Helaine avait épousé Frederic Halton, le violoniste...

— Frederic Halton, mais...

— Oui, alors qu'il s'apprêtait à partir donner une série de récitals en Amérique, l'avion s'est écrasé sur le terrain même de départ et Helaine qui accompagnait son mari a péri avec lui. Ils avaient laissé à Londres une petite fille qui est devenue maintenant une jeune femme, Ariane...

Lord Keith demeura un moment silencieux après avoir prononcé ce nom, puis il conclut gauchement :

— Voilà... Tu es fixé maintenant.

— Oui, je te remercie. Je suis un peu intimidé à l'idée de me mêler à cette fine fleur de la *gentry*, mais...

— Mais ?

— ... mais Miss Stubbs est vraiment charmante !

⁂

Des valets avaient directement conduit les deux amis à leurs chambres uniquement séparées par une salle de bains et les avaient informés que lady Geldy serait dans le hall, avec les autres invités, à six heures. Ce hall constituait une manière d'immense salon dominé par une galerie qui n'était elle-même qu'une portion du grand couloir sur lequel ouvraient les chambres.

Au bas de l'escalier, le jeune lord entraîna son ami vers une femme aux cheveux d'un blond roux, vêtue d'une robe tilleul dont le décolleté en bateau révélait d'admirables épaules. S'interrompant au milieu d'une phrase, elle se tourna vers eux, souriante, et leur tendit ses deux mains en un geste plein de spontanéité :

— Voici Oreste et Pylade ! Pour rien au monde, je n'aurais voulu vous séparer... Heureusement qu'Annie a tout arrangé !

Puis, la châtelaine de Partridge se tourna vers le petit groupe d'invités avec lesquels elle conversait l'instant d'avant :

— Mes amis, voici le fameux as de Scotland Yard, Stani Dargel, dont vous avez certainement tous entendu parler... Alix Seston, ma belle-sœur... Son mari et le mien ont été retenus sur le continent avec mon oncle Henry, un peu plus longtemps qu'ils ne comptaient, par certaines affaires; mais ils seront ici, tous les trois, après-demain au plus tard... Lord et lady Tryas, de charmants amis... Quant à cette jeune demoiselle, j'ai entendu dire qu'elle s'était déjà présentée avec tout le pittoresque qui la caractérise...

Alix Seston était née avec le siècle et d'une dizaine d'années plus âgée que lady Geldy; elle avait de magnifiques yeux, d'un mauve étrange, mais dont le regard parut à Stani comme voilé de crainte. Lady Tryas, jeune, blonde, bien en chair, portait un audacieux fourreau de moire

bleu électrique qu'on n'osait imaginer sur une autre qu'elle. Son mari appartenait au type « quadragénaire séduisant » avec juste ce qu'il faut d'argent aux tempes et une irrésistible ligne de moustache à la Clark Gable.

— Je vous avais bien dit qu'il n'avait pas la tête d'un policier, lança Annie. Ni les souliers, d'ailleurs ! ajouta-t-elle en riant.

Lady Alice s'était écartée du groupe pour aller chercher une jeune femme en robe de faille feuille morte :

— Mr Dargel, voici la comtesse Sterosoff qui meurt d'envie de faire votre connaissance.

— Oh, Anielka, intervint aussitôt Annie, avez-vous aperçu l'Ogresse dans le couloir ? Je crois qu'elle médite de me faire chanter ce soir...

— Annie ! Si votre mère vous entendait, dit lady Tryas avec une feinte sévérité.

La jeune fille haussa les sourcils :

— Mais maman et moi n'appelons jamais autrement tante Anna ! Je trouve que ce surnom lui convient à merveille... n'est-ce pas, Rickie ?

Le jeune lord éluda la question et, comme son regard dépassait Annie, son visage parut soudain s'éclairer. Machinalement Stani tourna les yeux dans la même direction.

Une femme descendait l'escalier avec une harmonieuse lenteur. Des cheveux d'un noir luisant, coiffés à l'ange, encadraient un visage d'une perfection grecque. L'arrivante portait, d'ailleurs, une robe dont la simplicité semblait inspirée de quelque frise du Parthénon : elle était de lin blanc et avait, pour tout ornement, une agrafe de diamants sur l'épaule droite. La main de la jeune femme effleurait légèrement la rampe et son regard flottait indécis au-dessus du hall.

— Est-ce une reine ou une déesse ? murmura Stani à l'oreille de son ami.

Mais Eric ne parut pas l'entendre et ce fut Annie qui répondit :

— Heureusement que l'Ogresse n'est pas là, cher détective ! Vous admirez en ce moment ma cousine, Ariane Halton, la seule de toute la famille qui ne soit pas *bien née !*

II

ERLKONIG

« Vous pensez que la musique peut blesser, tuer peut-être ? »
C. DALY KING,
Symphonie en crime majeur.

Les yeux gris d'Ariane marquèrent une légère hésitation en apercevant l'inspecteur Dargel. Mais, déjà, Eric allait au devant d'elle et un sourire, un peu las, transfigura la jeune femme :

— Eric !... Quelle joie de vous revoir !... A Pâques, l'an dernier, cette tournée en Espagne m'a fait vous manquer...

A la façon dont les deux jeunes gens parurent aussitôt comme s'isoler au milieu des invités, Stani devina bien des choses et se souvint de l'intonation qu'avait eue lord Keith pour prononcer le nom d'Ariane, quelques heures auparavant.

— C'est toujours pareil ! chuchota une voix boudeuse à son oreille. Ariane n'a qu'à paraître pour que j'aie l'air de ne plus exister ! Moi qui croyais vous avoir enchainé à mon char !

Le policier sourit à l'amusant minois d'Annie Stubbs :

— Rassurez-vous; vous conservez l'exclusivité de ma personne. C'est Eric qui intéresse votre cousine.

— Oh, Rickie, ça n'est pas un homme... Enfin, je veux dire : nous le connaissons depuis si longtemps qu'il ne compte plus. Pensez donc : il m'a vu naître... Zut ! *l'Ogresse.*

Miss Stubbs s'interrompit net et pivota légèrement autour de Stani de façon à tourner le dos à l'escalier que descendait sa tante.

Lady Seston portait superbement la septantaine et, par contraste, sous ses cheveux d'un blanc neigeux, son visage paraissait presque jeune, mais ses lèvres minces et son regard inquisiteur, avaient tôt fait de démentir l'impression d'aménité que l'on avait de prime abord. Elle portait, avec une dignité toute royale, une robe de satin mauve, d'une coupe un peu surannée et le collier, très *Reine Alexandra,* enserrant son cou, attestait que la vieille dame n'entendait aucunement sacrifier à la mode.

Arrivée au bas de l'escalier, lady Seston continua d'avancer lentement en direction d'Ariane et un silence tendu s'établit soudain dans le hall.

— Elle va encore lui faire un affront... Chaque fois, elle...

Mais le murmure d'Annie à l'oreille de Dargel fut couvert par la voix sèche de la vieille dame :

— Alice..., la présence, ici, de miss Halton est, sans doute, le fait de quelque erreur ?

Ariane demeura impassible, comme si elle s'était soudain transportée en esprit très loin de Partridge, mais Eric sentit

sa main se crisper dans la sienne.

— Miss Halton est mon invitée, ma tante, et vous êtes sous mon toit.

La voix de lady Geldy était calme, aussi calme qu'un lac avant la tempête. Sa tante lui jeta un regard vipérin, mais, contre toute attente, parut décider d'en rester là. Sa main se referma sur un numéro du *Tatler* et elle s'assit dans un fauteuil voisin. Le déclic, que fit son face-à-main en s'ouvrant, parut marquer la fin de l'incident et chacun respira plus à l'aise.

— J'admire votre calme, dit Eric en entraînant sa compagne de l'autre côté du vaste hall. Moi, je crois qu'il me serait impossible de supporter chaque année...

Ariane eut un léger haussement d'épaule :

— Lady Seston serait trop heureuse si je renonçais à venir à Partridge. Je ne lui donnerai jamais cette satisfaction. Tout le monde ici adorait ma mère et ce n'est pas un crime d'épouser l'homme que l'on aime... Ah ! voici lady Stubbs qui arrive après la bataille, sourit la jeune femme comme si elle éprouvait le besoin de détourner le cours de la conversation.

Muriel Stubbs semblait la sœur aînée plutôt que la mère d'Annie.

— Mammy, on n'attendait plus que vous, dit Annie en l'embrassant : l'Ogresse a encore fait un début d'esclandre !

— Pauvre Ariane ! murmura lady Stubbs, puis, elle alla saluer la vieille dame.

— Votre fille, ma chère Muriel, dit celle-ci, est déplorablement élevée. Elle a des allures garçonnières et emploie des expressions d'argot du plus fâcheux effet. Dans ma jeunesse, jamais une jeune lady...

— Oui, ma tante, répondit machinalement Muriel Stubbs, un temps trop tôt.

— Ne m'interrompez donc pas! De mon temps, disais-je...

— Milady est servie, annonça majestueusement Lars, le maître d'hôtel, au grand plaisir de lady Stubbs.

⁂

Dans la salle à manger, l'élément masculin, extrêmement réduit par suite de l'absence des trois voyageurs, se trouva dispersé. Lors Tryas était à la droite de la maîtresse de maison, Eric à celle de lady Anna et Stani, fort agréablement placé entre Annie et lady Blane, veuve d'un archéologue célèbre qui aurait pu être son père.

Le dîner fut gai, en dépit de quelques saillies acides de lady Seston que, d'un commun accord, chacun s'efforçait aussitôt de faire oublier.

A la fin du repas, lady Geldy se leva, une coupe de champagne à la main :

— La tradition veut qu'un toast termine ce dîner, le premier de l'année qui nous réunisse à Partridge entre amis et parents. En l'absence de Cecil, c'est moi qui le porterai... aux proches fiançailles de la comtesse Anielka Stérosoff avec lord Henry Seston !

Tous les invités se levèrent et burent, tandis que la jeune Russe, émue, s'inclinait gracieusement pour remercier.

— Mais lord Seston n'est-il pas le mari de la dame assise en face de nous ? demanda Stani en se penchant vers Annie qui achevait de boire son champagne avec des mines de petite fille gourmande.

— Non, non. Le mari d'Alix s'appelle aussi Seston, mais il est lord Dorough. C'est oncle Henry, le beau-frère de l'Ogresse, qui a hérité du titre...

— Ah, oui ! Je me souviens à présent... Et il est en voyage sur le Continent avec lord Geldy et lord Dorough ?

— Oui, ils ont dû prendre un peu de bon temps dans les boîtes de nuit parisiennes, sous prétexte d'enterrer la vie de garçon d'oncle Henry. Il paraît que, lorsque les hommes parlent d'*affaires importantes*, c'est de cela qu'il s'agit. Est-ce vrai ?

— Il ne faut pas généraliser ! sourit Stani.

⁂

Le café fut servi dans le hall, mais, à l'étonnement de Dargel, par une femme à cheveux gris, portant une robe noire de coupe désuète dont le col était fermé par un gros camée. Son visage las s'éclairait à peine, lorsqu'un invité lui adressait la parole, tout en acceptant la tasse qu'elle présentait.

— C'est Marjorie Brent, la femme de charge, expliqua Annie prévenant la question de son compagnon. Nous sommes plusieurs ici à avoir fait nos premiers pas tenus en lisière par elle, Ariane et moi notamment. Oncle Edouard dit, parfois, qu'il a l'impression de l'avoir toujours connue et c'est aussi le cas d'Oncle Henry qui a passé à Partridge les trois-quarts de sa vie de garçon. Quant à Eric, dont la famille habitait Noyart, la propriété voisine, il ne saurait compter toutes les tartines de confiture qu'il est venu lui soutirer... Quel gourmand, celui-là ! Servir le café à l'issue de ce premier dîner, est un privilège dont Marjorie est très fière et, bien qu'elle soit un peu souffrante depuis quelques jours, elle n'y a pas renoncé.

Marjorie Brent servait le café avec une distinction qu'elle devait sans doute à son long contact avec la noble famille.

— Ma pauvre Marjorie, lui dit Annie, cela fait encore un dîner de plus... Ah ! comme on se sent vieillir.

— Oh, miss Annie, sourit la femme de charge. Peut-on parler ainsi quand on n'a pas vingt ans ?

— Cela prouve simplement que je suis très avancée pour mon âge, rétorqua l'enfant terrible.

— Annie, appela une voix qui fit taire instantanément toutes les conversations.

La jeune fille vida sa tasse d'un trait, comme pour y puiser un réconfort :

— Priez pour moi, cher détective, l'Ogresse appelle la pauvre petite Annie !

Miss Stubbs se dirigea vers la vieille dame et esquissa une révérence.

— Tout bon café exige un peu de musique, Annie. Chantez-nous donc cette ballade de Schubert que j'aime tant, le *Roi des Aulnes*.

Aussitôt, sur un léger signe de lady Geldy, des valets, qui se tenaient près des portes, vinrent disposer des sièges en deux demi-cercles, face au grand piano à queue qui occupait un angle du hall, sous la galerie du premier étage. Dociles aux volontés de la vieille dame, comme s'il se fût agi d'une reine, les hôtes de Partridge y prirent place.

Dargel pensa qu'Annie devait détester être ainsi exhibée, telle la jeune fille qui a obtenu un premier prix au cours de musique. En passant devant lui, miss Stubbs lui décocha un clin d'œil, puis, d'une voix qui portait, elle demanda à sa cousine:

— Ariane, me feriez-vous le grand honneur de m'accompagner ?

Posant sa tasse, miss Halton quitta aussitôt Eric avec qui elle s'entretenait et alla s'asseoir sur la banquette du piano. Les domestiques éteignirent les lumières, ne laissant subsister que la clarté d'une torchère, au-dessus des deux jeunes femmes.

Stani chercha lady Anna du regard; il la découvrit au moment où elle changeait de place avec la comtesse Stérosoff et s'asseyait au second rang.

Ariane attaqua le prélude.

Il peut exister des lieder plus pathétiques ou d'une écriture plus parfaite, mais il n'en est guère qui réussisse, comme l'*Erlkönig*, à créer une ambiance magique, dès les premières mesures. Sur le clavier, les doigts d'Ariane éveillèrent le galop grandissant d'un cheval, puis, la voix pure d'Annie attaqua avec netteté :

Qui passe à cheval au bruit du vent ?

L'expressif visage de la jeune fille refléta l'anxiété du poète tandis que continuait l'infernale chevauchée de l'accompagnement.

Quand le père inquiet demanda :

Mon fils, pourquoi te cacher dans mes [bras ?

lady Alix se leva et gagna rapidement l'escalier.

Mon père, vois ce spectre là-bas,
Le roi des Aulnes qui suit nos pas !

Et la voix d'Annie se fit semblable au murmure du vent dans les feuilles, tandis que le roi des Aulnes disait :

Enfant charmant, viens, suis-moi !

Le lied poursuivit son implacable chevauchée vers la fatalité, jusqu'à ce que la voix d'Annie s'enflât en clameur désespérée :

Mon père, mon père ! Il vient, il est là !
Sombre et farouche, il me tient déjà !

L'effrayant galop du cheval éperonné par le père...

Atteint son seuil à grand effort,
Mais, sur son cœur, l'enfant est... MORT !

Annie détacha le mot terrible sur lequel se referma le brusque silence de l'accompagnement. Les invités allaient applaudir, mais ils n'en eurent pas le temps :

— Mon Dieu ! dit lady Alice avec effroi. *Je crois bien qu'elle est morte !*

III

MOINS CINQ

« Un bourdon piqua l'un d'eux... »
Agatha CHRISTIE,
Dix petits nègres.

L'espace de quelques secondes, ces paroles semblèrent n'avoir aucune signification pour ceux qui les entendirent, puis, lady Tryas s'abîma dans une soudaine crise de nerfs. Ce fut le signal d'un violent tumulte tandis qu'on se pressait vers le fauteuil voisin de celui de lady Alice.

— Ne la touchez pas ! commanda une voix incisive et se frayant un passage sans ménagements superflus, Stani parvint auprès de la morte.

Lady Anna braqua son face-à-main vers lui :

— Qui vous permet ?... *Alice*, qui est cet homme ? Vous ne me l'avez pas présenté.

Lady Geldy eut un geste excédé :

— Mr. Dargel est inspecteur de Scotland Yard.

— Vous avez invité un *policier* à Partridge !

Les autres invités demeuraient sans réaction tellement cette scène avait quelque chose de grotesque à un moment aussi dramatique. Comme si lady Anna n'avait pas existé, Stani se pencha sur celle qui avait été une jeune et jolie femme, à l'orée d'une vie de bonheur, la comtesse Stérosoff. Il vit le filet de sang qui, sur la nuque, filtrait de la masse sombre des cheveux. Le pouls ne battait plus. Alors le détective se retourna et reçut le choc de tous ces regards fixés sur lui :

— Cette femme a été assassinée... dit-il avec lenteur. Et l'assassin est parmi nous.

Un murmure horrifié salua cette déclaration.

— Allons donc ! tonna lady Anna. Il doit s'agir d'un accident...

— Je comprends parfaitement que vous ayez l'impression de vivre un cauchemar tellement ce drame est imprévu... mais il est terriblement réel. Je vous demande de réfléchir, quelques instants, tant que vos souvenirs sont encore chauds... rappelez-vous ce que vous avez fait ou vu faire au cours du quart d'heure qui vient de s'écouler, puis, je vous interrogerai. Nul ne doit prendre ceci en mauvaise part : seul l'assassin a intérêt à dissimuler ce qu'il a fait.

— Je refuse absolument de me plier à cette inquisition ! Je ne répondrai à aucune question, car il ne peut s'agir que d'un accident !

D'un pas résolu, lady Anna se dirigea vers l'escalier. Stani ne fit pas le moindre geste pour la retenir et se contenta d'allumer une cigarette.

Une fois dans sa chambre, la vieille dame fit claquer la porte derrière elle, mais Stani conti-

nua posément de fumer sa cigarette à l'écart. Enfin, il l'écrasa dans un cendrier et revint vers les autres invités.

— Madame, dit-il en s'inclinant légèrement devant lady Geldy, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je commencerai par vous.

— Mais... Elle esquissa un geste d'impuissance qui fit étinceler à son doigt une grosse émeraude carrée. Je... je n'ai rien vu, ni entendu de particulier...

— Permettez-moi d'insister, Madame. Vous étiez la plus proche voisine de la victime...

— Je regrette de vous décevoir... Je voudrais tant que... Mais je n'ai regardé qu'Ariane et Annie, je ne...

Lady Alice s'interrompit brusquement.

— Quelque chose vous revient à l'esprit ?

— Oh, ça n'a sûrement aucune importance... Mais à un moment, quand l'enfant appelle son père au secours pour la première fois, il m'a semblé percevoir le vol d'une guêpe vers ma droite. En cette saison, c'est évidemment absurde... mais, justement, pour cette raison, j'ai été étonnée...

Stani la regarda avec attention :

— Vers votre droite... Du côté de la comtesse Stérosoff, par conséquent ?

— Oui...

— Le vol d'une guêpe ! dit le policier en mordillant sa lèvre inférieure. Je comprends à présent pourquoi nous n'avons pas entendu de détonation, car l'accompagnement du piano n'aurait pu la couvrir... L'arme devait être munie d'un *silencieux*... un petit cylindre que l'on visse sur le canon et qui étouffe le bruit... expliqua-t-il. Quand vous avez cru entendre une guêpe, Madame, quelqu'un assassinait la comtesse Stérosoff !

Lady Alice porta les deux mains à ses tempes, en un geste horrifié.

— C'est tout ce que vous pouvez me dire, Madame ?

Elle inclina la tête, incapable de parler. Le policier se tourna alors vers Annie :

— Miss Stubbs, d'où vous étiez, vous pouviez voir tous les auditeurs. Avez-vous remarqué quelque chose d'insolite ?

— Non, hélas ! Quand je chante ce lied, je suis dans une sorte de transe... C'est seulement lorsqu'Alice s'est levée, que j'ai été frappée par l'étrange immobilité d'Anielka.

— Toutes les chances semblent décidément être pour l'assassin ! dit Stani en esquissant un geste rageur. Je suppose que vous non plus, monsieur, ni vous, mesdames qui étiez les plus éloignées de la victime, poursuivit-il en s'adressant à lord Tryas, sa femme et lady Blane, n'avez rien vu, ni entendu ?

— Si, moi !

Tous les regards se tournèrent vers Florence Tryas qui venait de réclamer la parole en étendant son bras nu vers le détective :

— Oui, Madame ? Je vous écoute.

— J'ai r e m a r q u é qu'Alix avait quitté sa place...

— Oh, c'est vrai !

Alix Seston porta la main à son front :

— Je suis tellement bouleversée que j'avais oublié ce détail... En effet, je suis montée dans ma chambre. En m'asseyant pour écouter Annie, je me suis aperçue que cette bague n'était plus à mon doigt. (Elle montra un anneau de platine orné d'un brillant jonquille.) Comme elle est un peu grande pour mon doigt, j'ai craint de l'avoir perdue et je suis aussitôt montée dans ma chambre... Fort heureusement, je l'ai retrouvée dans le baguier du lavabo. Je m'excuse... cela m'était totalement sorti de l'esprit.

— C'est très compréhensible, affirma Stani. Vous souvenez-vous à quel passage de la ballade vous vous êtes levée ?

Lady Alix réfléchit un instant :

— C'était tout à fait au début... Quand le père interroge son fils, je crois...

— Exact, intervint Florence Tryas. Je m'en souviens parfaitement.

Le policier hocha la tête :

— Avez-vous prêté attention à la comtesse Stérosoff quand vous vous êtes levée ?

— Non... J'étais préoccupée par ma bague...

— Oui, bien sûr. En tout cas, cela nous permet de vous mettre hors de cause, Madame. La victime a été atteinte à la nuque alors que vous vous trouviez au premier étage. Pour que vous puissiez la blesser ainsi, depuis la galerie, il aurait fallu que la comtesse se retournât complètement et ses voisins n'auraient pas manqué de remarquer la chose.

L'interrogatoire des autres invités n'apprit rien de plus au policier qui dit soudain :

— Comment se fait-il qu'aucun domestique ne se soit inquiété du tumulte consécutif à la découverte du meurtre ?

— A cette heure-ci, répondit lady Geldy, les domestiques ont pratiquement fini leur service et ceux qui ne sont pas dans leurs chambres, située dans l'aile opposée à celle-ci, sont au sous-sol, à l'office. Dans l'un et l'autre cas, ils n'ont rien pu entendre.

— Je vous remercie, Madame, dit le policier qui ajouta : je n'imposerai à personne l'humiliation d'une fouille, car je suis convaincu qu'elle serait inutile. Quand on commet un crime avec un tel sang-froid, on ne court pas le risque de se laisser surprendre en possession de l'arme. L'assassin, faute de mieux, a pu aisément envoyer le révolver à travers la pièce : la musique et le tapis auraient étouffé le bruit de la chute.

Sans qu'il y parût, Dargel se livrait à un travail d'élimination. Déjà, lady Alix était hors de cause ainsi qu'Annie et Ariane sur lesquelles tous les auditeurs avaient les yeux fixés. Le policier était également prêt à répondre de l'innocence de Loïs Blane et de lord Tryas qui avaient été ses voisins immédiats et dont il n'eût pas manqué de remarquer le moindre geste anormal.

Mais, en dehors de ces cinq personnes, pour peu qu'elle eût tourné la tête, n'importe qui avait pu assassiner la comtesse Stérosoff.

IV

LA JOIE EN CENDRES

« Il y a des pieds sur le seuil... des mains à la porte... »
Frances Noyes HART,
La nuit de Lady Court.

La locomotive lança une série de coups de sifflet stridents qui fusèrent comme autant de cris de joie aux oreilles de lord Henry Seston. Le fiancé d'Anielka avait l'impression que la lourde machine devait ressentir une allégresse identique à la sienne en retrouvant ces paysages connus, et c'était une manière de marche nuptiale que rythmaient les bielles en un crescendo joyeux.

Lord Henry Seston était un bel homme d'une quarantaine d'années, aux tempes légèrement touchées d'argent. Un nez aristocratiquement busqué, joint aux marques d'expérience que constituaient la fine patte d'oie au coin des paupières et les deux sillons accentués encadrant la bouche au pli ironique conféraient à son visage une mâle autorité qui ne laissait pas les femmes insensibles.

— Vous semblez bien rêveur, mon oncle ? remarqua lord Cecil Geldy en se tournant vers lui, tout en exhalant la fumée de son cigare.

— C'est, répondit lord Henry en souriant, que je songe à un conte de fées.

— Est-ce celui où l'on voit l'exquise Viviane charmer un Merlin grisonnant ? s'enquit le troisième occupant du compartiment, lord Edward Seston, en repliant son *Times* dans un bruit de papier froissé.

— A quoi bon le nier ? J'ai regretté plus d'une fois de vous avoir accompagnés à Paris. Vous auriez pu vous passer de moi et je serais resté à Partridge, où j'ai hâte de me retrouver...

— Mais nous aussi ! s'exclama lord Geldy avec une feinte indignation.

— Certes, mais ça n'est pas la même chose. Reportez-vous à l'époque de vos fiançailles, mes neveux, vous n'auriez pas pris la chose aussi calmement. Et songez à mon âge... Tout ce temps perdu à rattraper !

— Eh bien, soyez heureux, annonça lord Edward en jetant un coup d'œil sur le paysage fuyant où grelottait la sonnerie d'une halte. Nous venons de brûler Hersey; dans une demi-heure, nous serons à Partridge.

*
* *

A la suite d'un brusque adoucissement de la température, la neige avait fondu durant la nuit mais, aux petites heures, un retour offensif du froid avait glacé la boue en arabesques dures. Un soleil diaphane plaquait sur le dallage et les tapis du hall le spectre des larges baies. En

gravissant rapidement les marches du perron, lord Henry Seston ne put s'empêcher de penser que la nature semblait avoir fait de son mieux pour fêter son retour.

Ses neveux ayant eu affaire à Dondeeds, le bourg dont dépendait Partridge, Henry les y avait laissés et était parti à pied, si grande était sa hâte de regagner Partridge. Comme il pénétrait dans le hall, un cri d'effroi le fit sursauter :

— Oh, mon Dieu... *Vous !*

Debout au milieu de l'escalier conduisant à l'étage, Ariane, une main crispée sur sa poitrine, le regardait :

— Une surprise, n'est-ce pas? répondit joyeusement l'arrivant. Nous sommes rentrés douze heures plus tôt que nous ne l'escomptions, mais Edward et Cecil se sont attardés à Dondeeds. Ils m'ont demandé de leur faire envoyer l'auto.

Lord Seston remarqua alors seulement la pâleur de la jeune femme et son regard qui démentait le sourire mal assuré de ses lèvres.

— Qu'as-tu donc, Ariane ? T'ai-je fait peur ?

Miss Halton avala sa salive avec difficulté. Ayant l'habitude de souffrir, elle appréhendait de faire mal.

— Oncle Henry... En votre absence... Je...

— Mais qu'y a-t-il, Ariane ? Parle donc !

— Il y a quelqu'un de... très malade, quelqu'un qui...

— Il est arrivé quelque chose à Anna ?

Du haut de la galerie, une voix glacée riposta :

— Non, je suis en bonne santé, rassurez-vous, mais on a assassiné Anielka Stérosoff.

En un geste instinctif, Ariane étendit un bras en avant, comme pour arrêter au vol ces paroles de mort. Lady Anna s'appuyait d'une main à la balustrade de la galerie. Henry avait levé la tête et la regardait comme si c'eut été un spectre, mais il ne semblait pas avoir encore assimilé l'atroce nouvelle et même un reste de sourire subsistait sur ses lèvres.

— Vous ne comprenez pas ? Anielka... votre fiancée... est morte, *assassinée.*

— Pour l'amour du ciel, taisez-vous ! s'écria Ariane dans un élan.

Lady Seston parut seulement alors apercevoir la jeune femme :

— Miss Halton... Ne comprenez-vous pas combien votre présence en semblable circonstance est particulièrement déplacée ? Veuillez...

— *Anielka ! Anielka !*

Lord Seston mesurait enfin l'étendue de son malheur. Promenant, autour de lui, un regard égaré, il passa une main sur son front et gravit deux ou trois marches d'un lourd pas d'automate.

Ariane descendit vers lui, glissa un bras sous le sien, le cœur serré.

— Venez, mon oncle, allons la voir...

— Miss Halton, je vous interdis !... glapit la vieille dame, mais Ariane l'ignora superbement. Avec les gestes doux et enveloppants que l'on a pour un infirme, elle aida lord Henry à gravir l'escalier.

Comme ils atteignaient le pa-

lier, lady Anna fit un pas vers eux, mais le regard, que lui décocha Ariane, exprimait un si froid mépris, que, comme malgré soi, la vieille dame interrompit son mouvement et les laissa passer.

Dans la portion du couloir s'ouvrant à droite de l'escalier, la chambre d'Anielka était la première à gauche. Ariane ouvrit la porte, fit entrer son oncle dans la pièce, puis referma doucement le battant.

On avait tiré les double-rideaux d'ottoman crémeux et la chambre baignait dans une clarté tamisée, qui lui conférait une sorte d'irréalité.

Sur le lit de milieu, la comtesse Stérosoff reposait dans une longue robe blanche de mousseline brodée. Ses lèvres étaient entr' ouvertes comme si elle souriait à quelque rêve agréable et les beaux cheveux coiffés en torsade, dissimulaient le trou minuscule par où toute une vie s'était enfuie.

Lord Seston était d'abord demeuré près de la porte, regardant le corps étendu, puis, très lentement, il s'avança jusqu'au lit :

— Anielka... murmura - t - il comme s'il craignait d'éveiller la morte.

Le malheureux parut épier le frémissement annonciateur du réveil, mais les longs cils demeurèrent obstinément baissés sur les joues pâles. Alors, tombant à genoux, le front contre ce corps sans vie, lord Henry éclata en sanglots.

***

— ... Comment a-t-elle pu lui annoncer cela aussi brutalement ? Oh ! quand je vous dis qu'elle est la plus méchante des femmes !

Assis dans un fauteuil de la bibliothèque, Stani regardait Annie Stubbs arpenter la pièce en exprimant son indignation avec véhémence.

— Elle dépasse mon entendement, avoua le policier.

— C'est t o u t simplement qu'elle est d'un égoïsme monstrueux ! Tout ce qui ne la touche point personnellement, je ne dirai pas dans ses affections, car je crois bien qu'elle n'a jamais aimé personne, mais dans ses intérêts, lui est indifférent. Oh ! je la hais encore plus que l'assassin d'Anielka et c'est tout dire !

Comme si c'était là sa réplique d'entrée, Lars, le maître d'hôtel ouvrit la porte et dit cérémonieusement :

— Lady Seston prie Mademoiselle et Monsieur de bien vouloir venir dans le hall.

Annie regarda le policier, interloquée :

— Quelle nouvelle lubie ?...

Stani eut un petit clappement:

— Je connais encore peu lady Seston, dit-il, mais suffisamment cependant pour que ceci ne me fasse rien augurer de bon.

— C'est aussi mon avis, opina Annie.

Mais, comme ils quittaient la pièce, aucun d'eux cependant ne se doutait de ce qui les attendait.

Tous les invités étaient déjà rassemblés dans le hall autour de lady Geldy, même Henry Seston qui, assis à l'écart, les yeux rougis, regardait fixement dans

le vague. Dargel ne vit cependant pas la vieille lady Seston avant qu'Annie lui eût donné un léger coup de coude en murmurant :

— A la tribune !

Stani leva les yeux et vit que lady Anna se tenait en effet sur la galerie. Le regard acéré de la vieille dame rencontra celui du policier et elle dit, comme si c'eût été le signal qu'elle attendait :

— Je vous ai tous priés de venir ici, car j'ai une communication extrêmement importante à vous faire.

D'un geste impérieux, lady Anna prévint le brouhaha qui allait s'élever. Stani surprit le coup d'œil anxieux qu'Alice Geldy décocha à son oncle et remarqua alors deux hommes qu'il ne connaissait pas encore, mais qu'il supposa être lord Geldy et Edward Seston.

— Quelqu'un est mort dans cette maison, reprit la vieille dame, quelqu'un que nous avions tous des raisons d'aimer...

— Des raisons d'aimer, pensa Stani. C'est bien d'elle, de mélanger la raison et l'amour !

— Les circonstances ne permettent pas de douter qu'il s'agisse d'un crime, malgré tout le désir que j'en ai.

Lady Tryas étouffa un léger cri et, du haut de la galerie, la vieille dame l'accabla de son silencieux mépris, avant d'ajouter :

— ... mais il ne doit y avoir de crime que pour nous seuls.

Cette fois, le brouhaha s'éleva et chacun se tourna plus ou moins ouvertement vers Stani qui ne broncha pas.

— Où veut-elle en venir avec ces extravagances ? chuchota Annie.

— Je sais que la police a un représentant parmi nous, mais je pense que lui-même ne tient pas spécialement à ce que tout le comté soit informé de ce crime commis sous son nez. J'ai parlé aux domestiques et je suis sûre de leur avoir inspiré une crainte suffisamment forte pour qu'ils ne laissent rien transpirer au dehors de ce qui s'est passé ici. Mr. Dargel m'a dit que le corps devait être transporté à Londres pour l'autopsie. Il prendra, je suis sûre, toutes mesures utiles pour que l'ambulance ne vienne ici qu'à la nuit tombée.

Lady Anna promena son regard sur l'assistance. Stani inclina la tête en un muet acquiescement et la vieille dame, qui n'appréciait guère les paroles superflues, parut satisfaite. Ses yeux se tournèrent vers son beau-frère. Lord Seston semblait ne rien avoir entendu mais, plus probablement, si ces paroles ne l'avaient pas ému, c'est que, dès le premier instant où il avait eu connaissance du drame, sa douleur avait atteint les limites du possible. Les autres se taisaient aussi, subjugués par l'accent de la terrible vieille dame.

— Ceci dit, reprit lady Seston, mettons-nous bien d'accord : la comtesse Stérosoff est repartie précipitamment hier pour Londres. Et, comme le départ d'une invitée ne met pas une maison en deuil, la réception prévue par Alice pour ce soir et à laquelle sont conviés nos voisins et amis, doit avoir lieu : *il n'y a pas de crime chez les Seston !*

Incapable de trouver le sommeil, lady Anna se retourna dans son lit. Mais elle n'avait à s'en prendre qu'à soi-même : elle avait voulu boire deux coupes de champagne pour donner l'exemple de la gaieté. Quelle sottise !

La vieille dame alluma sa lampe de chevet et consulta la pendulette encastrée dans le socle. Trois heures un quart.

En maugréant, lady Seston se leva et, chaussant ses mules, gagna la salle de bains. Mais quand elle eut ouvert la porte de la petite armoire à pharmacie, une nouvelle déception l'attendait. Là ! Bien entendu, cette Marjorie n'avait pas fait remplacer le flacon d'eau de fleur d'oranger qui était vide ! La vieille dame se promit de dire son fait à la femme de charge, dès le lendemain, mais, en attendant, elle n'avait rien pour combattre son insomnie.

Sourcils froncés, lady Anna demeura un moment à réfléchir, puis, ses traits se détendirent : elle trouverait certainement un flacon plein dans le placard de la réserve, et il ne devait pas manquer de tire-bouchon à l'office... Mais il fallait descendre au rez-de-chaussée... La peste soit de cette fille !

Lady Seston endossa la robe de chambre prune étalée au pied du lit et ouvrit sa porte. Le couloir n'était éclairé que par une veilleuse dont la faible clarté n'atteignait pas le palier. La vieille dame hésita: où allumait-on ? Jamais elle ne s'était ainsi trouvée dans l'obligation de descendre au rez-de-chaussée dans la nuit et elle ne se souvenait plus où se trouvait le commutateur commandant l'escalier. Il fallait que Marjorie fût malade et eût manqué à tous ses devoirs... Voyons un peu : en bas l'interrupteur était près de la porte de la salle à manger, mais en haut ?... Tant pis !

Serrant la rampe de sa main droite, lady Anna chercha la première marche du bout de sa mule et se mit à descendre avec précaution.

Il lui semblait s'enfoncer dans un puits de ténèbres et, machinalement, elle se mit à compter les marches :

— Une... deux... trois... quatre.

V

L'HONORABLE ANNIE STUBBS EN ACTION

— Ma chère, s'écria le jeune homme avec enthousiasme, vous avez été superbe !

SAPPER,
Le fantôme de l'île de Varda.

Avant de sortir de sa chambre, Marjorie Brent ouvrit toute grande la fenêtre. L'air vif mordit son visage et cela lui procura une sorte de détente bien que le lancinement persistât derrière son front... Mais elle ne pouvait pas rester éternellement au lit.

Quand la femme de chambre entra dans l'office, aucun domestique n'était encore là, mais le réveil marquait sept heures moins vingt et Lars n'allait plus tarder à descendre.

Marjorie monta des communs, gagna le corps principal du château et pénétra dans le hall plongé dans l'obscurité par l'effet des épais rideaux tirés devant les baies et les portes-fenêtres.

Le cartel d'ébène sonna trois fois deux notes claires. Moins le quart, pensa Marjorie. Il faut que j'aille faire griller les toasts de lady Anna. Elle tient à être servie à sept heures précises... Pourvu que cette étourdie de Mary ait pensé à renouveler la provision de marmelade d'oranges...

L'un après l'autre, Mrs. Brent tira les rideaux et le jour gris finit par prendre possession du hall.

Marjorie allait retourner aux cuisines quand son attention fut attirée par une sorte de paquet encombrant l'escalier et que, dans la clarté incertaine du petit matin, ses yeux myopes ne distinguaient pas très bien.

Mrs Brent gravit quelques marches et, avec un recul soudain, chercha l'appui du mur tandis que s'échappait de ses lèvres un cri aigu dont elle ne se serait pas crue capable, puis, elle se mit à hurler désespérément :

— Au secours ! A l'assassin ! Au secours, *au secours !*

Car elle venait de comprendre que jamais plus lady Anna Seston ne mangerait de toasts à la marmelade d'oranges !...

***

— Que dites-vous ? Lady Seston ? Pas lady *Anna* Seston ?

— Si, elle-même. Elle a été étranglée à l'aide d'une écharpe.

— Mais c'est catastrophique, mon pauvre Dargel ! Vous deviez pourtant être sur vos gardes après l'assassinat de cette comtesse russe ! Deux meurtres, coup sur coup... dans une famille comme celle-là !

— Justement, je n'aurais jamais supposé...

— Peu importe le passé, puisqu'il est trop tard pour y remédier, mais il faut que rien, *absolument rien*, ne transpire... Lady Anna Seston était une personnalité trop en vue, trop importante...

— Je crains que les domestiques, cette fois...

— Dites-leur que vous les arrêterez tous si le secret est mal gardé ! Et il me faut l'assassin, Dargel ! Mort ou vif, je m'en f... iche, mais pas d'échec, hein ? Sinon, je suis obligé de démissionner... Et vous aussi !

Sir Norman Breck raccrocha bruyamment à l'autre bout du fil et Stani demeura un moment songeur, l'écouteur à la main. Puis, il sortit dans le parc où il se mit à marcher d'un pas vif, en retournant, dans son esprit, mille pensées peu agréables. Le policier avait beau examiner les deux meurtres sous tous les angles, il en trouvait le mystère impénétrable. Quand il fut fatigué d'arpenter les allées gelées, Stani s'assit sur un banc de bois où semblait se complaire un rayon de soleil printanier. Un peu superstitieux comme tous les détectives, Dargel se demandait si ce n'était pas le fait de se trouver sous le même toit qu'un inspecteur de Scotland Yard, dont la Presse vantait l'habileté, qui avait incité l'assassin à lui lancer une sorte de défi. C'était une idée folle, mais il n'était pas exclu que l'on eût affaire avec un fou intermittent, car ces deux meurtres ne semblaient avoir rien de commun, pas même l'arme...

— Si tel est le cas, pensa Stani, ça va être encore plus difficile, car un fou, c'est diablement habile !

L'Inspecteur en était là de ses réflexions quand le bruit d'un galop lui fit lever la tête et, débouchant du fond de l'allée cavalière dans laquelle il était assis, il aperçut un cheval monté par une femme. L'allure anormale du coursier attira immédiatement l'attention de Stani : l'animal portait haut la tête, aux oreilles couchées, hennissait et menait un train d'enfer. Quant à l'amazone, elle était assise à califourchon et sans selle, en robe de ville ! Stani eut encore le temps d'apercevoir deux jambes gainées de soie dont les pieds déchaussés serraient convulsivement les flancs du cheval et il reconnut Annie Stubbs, les deux bras noués autour du cou de l'animal.

En un éclair, le policier comprit la situation et, s'écartant légèrement de sa route, il saisit le licol qui flottait au vent de la course, puis força le cheval à renverser la tête. Celui-ci hennit de nouveau et voulut se cabrer, mais la poigne du détective était solide et, ainsi maîtrisée, la bête se calma graduellement.

Annie se laissa glisser à terre. Dargel alla attacher le cheval à un arbre voisin, puis revint vers la jeune fille qui avait gagné le banc en vacillant.

— Oh, cher détective... ! Jamais, votre visage ne m'a paru aussi agréable à contempler !

Stani ne put se retenir de sourire :

— Vous m'en voyez flatté. Mais la mort de votre tante vous a-t-elle tourné la tête à

ce point, que vous pratiquiez l'équitation en pareille tenue ?

Du geste, il montrait la robe froissée, les bas en lambeaux, mais Annie plongea la main dans son corsage :

— Que dites-vous de cela ? Vous avez de la chance que je ne l'aie point perdu en chemin !

Et Stani, interdit, regarda le revolver au tiède contact qu'elle venait de déposer dans sa main.

VI

PRIMAVERA

« Un nouvel élément du portrait le fit tressaillir : il venait de remarquer la ressemblance frappante avec Deborah. »
John ESTEVENS,
L'étrangleur nocturne.

C'était un Colt 7 m/m aux reflets bleuâtres et Stani constata qu'il contenait encore cinq balles. En examinant l'extrémité du canon, le policier y découvrit de légères stries qui lui apportèrent confirmation de son hypothèse : un *silencer* y avait bien été adapté.

— Où avez-vous trouvé cette arme ?

— Où j'ai laissé mes souliers, répondit la jeune fille en montrant ses pieds déchaussés.

— Vous auriez pu choisir autre chose pour marquer l'endroit.

Annie leva les yeux au ciel :

— Si vous vous croyez spirituel !

— Bon, bon. Et où avez-vous laissé vos souliers ?

— Devant le box de *Fuchsia*... Allez me les chercher, je vous prie, sinon je sens que je vais m'enrhumer et je suis hideuse quand j'ai le nez rouge...

— C'est impossible : rien ne peut vous enlaidir ! Cependant, je voudrais bien vous faire plaisir, mais j'ignore de quel côté sont les écuries.

— Et vous êtes détective ! Mon cher, c'est à se demander ce que l'on vous apprend au Yard. Enfin, comme je ne veux pas abîmer mes pieds délicats et que je n'ai, pour l'instant, nulle envie de remonter sur *Fuchsia*, je ne vois qu'une solution...

— Et c'est ?

— Que vous me portiez. Allez, dépêchez-vous ! J'espère bien que vous n'hésitez pas ? Car, sachez-le, bien des garçons voudraient être à votre place !

— Je n'en doute pas, sourit le policier et il souleva la jeune fille dans ses bras tandis qu'Annie s'accrochait d'un bras à son cou.

Chemin faisant, Dargel demanda :

— Vous n'avez pas craint de vous blesser en transportant cette arme aussi... désinvoltement ?

— Non mais, me croyez-vous tombée de la dernière pluie ? J'ai déjà vu un revolver et je sais mettre le cran de sûreté. Voulez-vous que je vous raconte une histoire ?

— Pourquoi pas ?

— Eh bien, figurez-vous qu'il était une fois, une jeune fille, miroir de toutes les vertus. Elle aimait beaucoup son cheval auquel elle avait accoutumé de porter, chaque jour, une carotte. Un matin qu'elle regardait l'animal déguster sa friandise favorite, levant machinalement les

yeux, elle vit quelque chose, dépassant légèrement le bord de la gouttière au-dessus du box et que le soleil faisait briller. La demoiselle en question était un peu curieuse, mais elle avait élevé ce vice au rang d'une vertu, et comme une jeune fille comme il faut ne mesure jamais plus d'un mètre soixante cinq, elle éprouva le besoin d'une échelle pour aller regarder dans la gouttière. Malheureusement, on range les échelles du côté des serres, c'est-à-dire à l'opposé des écuries. Alors, la belle enfant eut une idée...

— C'est là que le drame commence !

— Taisez-vous, petit garçon ! Elle fit sortir *Fuchsia* — tel était le nom du cheval — de son box pour qu'il se rangeât sous la gouttière puis, s'étant déchaussée afin de ne pas blesser l'animal, elle grimpa sur son dos.

— De la haute école !

— Exactement. Ainsi juchée, la jeune fille put passer la main dans la gouttière et, à son grand émoi, ramena un revolver. Afin d'avoir les mains libres pour redescendre, elle glissa l'arme dans son corsage. C'était glacé et notre héroïne ne put réprimer un frisson qui faillit lui faire perdre l'équilibre. Instinctivement, la jeune lady se raccrocha au fil de la lampe électrique éclairant l'entrée du box. Comme s'il n'attendait que cette occasion, le fil se rompit net au ras de la douille et l'ampoule alla éclater entre les pattes de *Fuchsia* qui partit immédiatement à fond de train, comme s'il avait eu une cohorte de djinns à ses trousses...

— Et c'est alors qu'un courageux chevalier arrêta le fougueux coursier.

— Oh, ceci n'est qu'un détail et l'histoire eût pu finir tout autrement.

— En effet !

— ... car la valeureuse enfant était parfaitement capable de maîtriser sa monture, mais...

— Mais ?

— Un petit temps de galop n'était pas pour lui déplaire !

Sur ces entrefaites, les deux jeunes gens arrivèrent devant les écuries où les petits souliers de chevreau attendaient paisiblement le retour de leur propriétaire que Stani déposa auprès d'eux.

— Et voilà ! je puis maintenant retourner au château, déclara la jeune fille après avoir récupéré les quelques centimètres supplémentaires de sa taille habituelle. Vous venez ?

— Un instant, miss Stubbs !

Prenant pied sur la porte inférieure du box, Stani opéra un rétablissement qui lui permit de constater que la gouttière ne contenait pas l'ombre d'un *silencer*. Sans doute, l'assassin avait-il jugé cet accessoire susceptible de le compromettre et préféré le faire disparaître à jamais, une fois son rôle rempli ?

— Vous voulez me donner une leçon de gymnastique ?

— Non, aucunement. Je cherchais quelque chose qui n'est pas là.

Le policier sauta lestement à terre et s'en retourna vers le château en compagnie de la jeune fille. Chemin faisant, il fit remarquer que l'assassinat de Lady Seston semblait avoir moins ému les hôtes de Partrid-

ge que celui de la comtesse Stérosoff.

— Cela prouve que nous ne sommes pas des hypocrites, répartit Annie. Je vais vous montrer quelque chose qui vous fera comprendre pourquoi la mort dramatique de l'Ogresse nous touche peu.

Ils avaient atteint le château et, traversant le hall désert, Stani gravit le grand escalier à la suite de miss Stubbs. Arrivée sur le palier, la jeune fille tourna dans le couloir de droite et ne s'arrêta qu'une fois parvenue à son autre extrémité. Dans la pénombre, le détective entendit actionner un commutateur et une veilleuse s'alluma au plafond.

— Zut ! Avec ça, on n'y voit pas suffisamment, mais j'ai ce qu'il faut dans ma chambre...

Miss Stubbs ouvrit une porte voisine et revint quelques instants plus tard, avec un candélabre de cristal garni de trois bougies vertes.

— Vous avez du feu ?

Stani actionna son briquet et alluma les bougies. Alors Annie éleva le candélabre vers le mur qui terminait le couloir.

— Regardez, dit-elle simplement.

Dargel ne vit tout d'abord que le visage rieur d'une jeune femme qui semblait sourdre de la pénombre, puis il se rendit compte qu'un tableau se trouvait là, dont tous les détails lui devinrent peu à peu perceptibles.

Sur la verte perspective d'une prairie se détachait, au premier plan, une jeune femme vêtue d'une robe blanche et agenouillée dans l'herbe. Ses bras nus, au modelé délicat, étreignaient un bouquet champêtre où tranchait la note éclatante des coquelicots. La grande capeline de paille qui la coiffait avait glissé en arrière et restait suspendue à son cou par la cordelière, faisant une sorte d'auréole à la masse sombre des cheveux.

Il se dégageait de ce tableau une impression de joie exhubérante, une ivresse de grand air, de soleil et de couleurs.

La jeune femme semblait vouloir se remettre debout — car l'on devinait le genou droit relevé sous la jupe — mais sans pouvoir y parvenir. En fait, on avait l'impression qu'elle se fût aisément redressée, d'un souple mouvement de reins, si elle n'avait été la proie de ce rire éclatant qui lui ôtait toute force...

Du doigt, Annie montra la plaque de cuivre au bas du cadre et Stani déchiffra ce simple mot : *Primavera.*

— C'est une œuvre d'une fraîcheur exquise, dit-il. Mais cela ne m'explique guère pourquoi vous ne pleurez pas lady Seston.

Un souffle d'air agita les flammes des bougies, communiquant un semblant de vie au beau visage auréolé par la capeline.

— Vous ne voyez pas la ressemblance ? fit Annie.

— La ressemblance ?... Non.

— Et si je vous dis que ce portrait est celui de ma tante, Helaine Halton ?

— Oh, mais bien sûr ! La ressemblance avec miss Halton... Comment ai-je pu ne pas...

— Oh, ne soyez pas surpris ! l'interrompit Annie avec un haussement d'épaules. Tous ceux

à qui j'ai montré ce tableau ont eu la même réaction. Entre cette image du printemps et Ariane, il y a un abîme. Cet abîme, c'est l'Ogresse qui l'a creusé et, si vous ajoutez à cela, l'attitude de lady Anna hier, à l'égard d'oncle Henry, je pense que vous vous expliquerez notre peu de chagrin !

— Oui, je comprends, murmura Dargel.

— C'est l'Ogresse qui a obligé Alice à reléguer ce tableau ici. Et encore est-ce un compromis, car elle voulait le faire monter au grenier !

⁂

Quand les deux jeunes gens redescendirent dans le hall, ils y trouvèrent la maîtresse de maison occupée à converser avec Loïs Blane et les Tryas, tandis que, assis légèrement à l'écart, Éric et Ariane feuilletaient distraitement le même magazine. Marjorie Brent, silencieuse et effacée, disposait des fleurs dans un vase.

Lady Geldy aperçut les jeunes gens au moment où ils atteignaient la dernière marche de l'escalier :

— Ah, Inspecteur !... Nous jouons à trouver des définitions. Quelle est celle que vous proposez pour : *aimer quelqu'un.*

Après l'assassinat de lady Sesto, Dargel avait demandé que l'on s'efforçât de demeurer calme et, de prime abord, il eut l'impression qu'on le faisait vraiment sans trop de peine. Mais un examen plus attentif lui fit comprendre que cet entrain et cette frivolité factices n'étaient qu'un masque prêt à craquer sous la poussée de sentiments tumultueux.

— Pour ma part, poursuivit lady Alice, je suggère : *ne se sentir vivre qu'en sa présence.*

— Je crois, au contraire, que c'est : *ne plus se sentir vivre lorsqu'il est là,* contredit Florence Tryas de sa belle voix de contralto.

— Non, c'est : *être capable de mourir pour lui,* trancha lady Blane.

— *Le défendre envers et contre tous,* intervint Éric, *même s'il est dans son tort.*

— Banalités que tout cela ! assura Annie. Aimer quelqu'un, c'est le battre, puisque le dicton affirme : *Qui aime bien, châtie bien !*

— *Ne penser qu'à lui,* dit posément Ariane qui s'était séparée d'Éric à l'arrivée du policier et complimentait Florence Tryas sur son curieux tailleur bleu roi à parements de satin qui la faisait ressembler à une *taxi-girl.*

— N'est-ce pas plutôt : *lui mentir quelquefois ?* laissa tomber Stani.

— Allons donc, protesta lord Tryas avec un geste désinvolte. Les premiers hommes nous ont donné l'exemple : *on tue pour qui l'on aime.*

— Oh ! Austin !

Lady Flo avait précipitamment reposé son verre et regardait son mari avec émoi. Voyant que le jeu tournait mal, lady Geldy opéra une diversion :

— Un *dry,* Inspecteur ? proposa-t-elle. Je vois qu'Annie s'est déjà servie.

— Oui, les pensées profondes me donnent invariablement soif, affirma la jeune fille.

Stani prit le verre qu'on lui

tendait, mais, avant de le porter à ses lèvres, il dit :

— A mon tour, j'aimerais vous poser à tous une petite question.

Il plongea la main dans la poche de son veston et en sortit le révolver trouvé par miss Stubbs.

— A qui appartient ceci ? demanda-t-il.

— A moi, Inspecteur.

Tous les regards se tournèrent vers lord Henry qui descendait l'escalier.

VII

ECHEC AU DETECTIVE

« Son visage grimaça comme celui d'un enfant qui souffre... puis ce fut l'écroulement. »
Philip Mac Donald,
R. I. P.

Il semblait aux témoins de cette scène que la voix de l'ex-fiancé d'Anielka n'avait pas retenti à leurs oreilles depuis une éternité, et voilà que sa première phrase leur faisait l'effet d'une salve.

Lord Seston, si vert quelques jours auparavant, n'était plus qu'un vieillard. Sa bouche avait un pli amer que rien ne pourrait plus atténuer, et ses yeux, la brûlante aridité de ceux qui ont trop pleuré. Même sa haute taille s'était voûtée et le liseré d'une pochette de soie blanche éclairait à peine le veston noir qui accentuait encore la pâleur du visage.

— Ce révolver est à vous ? demanda Dargel.

— Je ne l'ai vu que de loin, mais j'ai tout lieu de le supposer, car j'ai constaté la disparition du mien peu de jours avant de partir pour Paris. Alors, j'avais simplement pensé que j'avais dû le changer de place, ayant des préoccupations plus urgentes en tête... Oui, c'est bien lui.

Lord Henry tendait la main. Le policier hésita avant de dire:

— Après tout, je puis bien vous le rendre, puisqu'il est vierge de toute empreinte...

Seston prit l'arme, mais il eut une crispation de tout le visage et, opérant un brusque crochet, il se laissa tomber dans un fauteuil à l'écart, tournant le dos aux autres.

Les accents de la *Cinquième* emplirent soudain le hall :

— Si je me souviens bien de ce que j'ai lu, dit lady Alice en vérifiant la position de l'aiguille sur le cadran du poste de radio, ce doit être un concert dirigé par Toscanini...

*
**

Lady Alix referma doucement la porte de la biblitohèque et colla son oreille contre le vantail. Elle écouta longuement, mais seuls lui parvinrent les accents assourdis de la radio. Alors, sur la pointe des pieds, tressaillant à chaque craquement du parquet, lady Seston se dirigea vers la longue table occupant le milieu de la pièce. A mi-hauteur, les murs étaient cerclés par une galerie aux rayons chargés de volumes et à laquelle on accédait par un étroit escalier en spirale.

Lady Alix se mouvait avec gêne, comme si elle avait senti d'invisibles regards peser sur elle. Se penchant sur la table, elle y prit une statuette de bronze, représentant un des esclaves de Michel-Ange, qui se trouvait près du massif encrier. Lady Alix se retourna encore

une fois vers la porte, puis dévissa d'un geste rapide, la statuette qui était creuse et se séparait de son socle de marbre. A l'intérieur de la statuette, la femme de lord Edward prit un rouleau de feuillets couverts d'une écriture serrée. Ses mains tremblaient de fièvre quand elle reposa la statuette sur la table.

Lady Alix parcourut les feuillets du regard, jetant un coup d'œil aux photographies qui y étaient encartées. Puis, elle alla s'agenouiller devant la grande cheminée où, en dépit du chauffage central, lord Geldy aimait à faire allumer une flamblée quand il travaillait à son *Histoire du Comté*.

De la poche de sa robe, lady Seston sortit une boîte d'allumettes et en craqua plusieurs sans résultat, tellement la nervosité gauchissait ses gestes. Enfin, une flamme jaillit et Alix l'approcha d'un des feuillets. Quand celui-ci flamba, elle le jeta dans l'âtre, puis passa au suivant, et continua ainsi jusqu'à l'épuisement des feuillets et des photos. Quand il n'y eut plus dans la cheminée qu'un petit tas de cendres noirâtres achevant de se recroqueviller, lady Seston se releva et, du bout de son soulier, se mit en devoir de les réduire en poudre impalpable.

Alors, seulement, lady Seston parut respirer plus à l'aise. Son visage se détendit et elle jeta un regard amical à l'esclave de bronze vert.

⁂

Quand Eric la rejoignit, miss Halton pénétra à l'intérieur de la serre. A peine eut-il refermé la porte vitrée, que le jeune homme saisit la main d'Ariane avec ferveur :

— Ariane, que signifie tout ceci ? Pourquoi, subitement, me demander en grâce de ne plus m'occuper de vous ? Pourquoi nous cacher ainsi ? Jusqu'à présent, j'avais cru que ma sollicitude ne vous était pas importune, mais...

Les paupières de la jeune femme battirent et son regard était embrumé quand il rencontra de nouveau celui de lord Keith.

— Eric, mon bien-aimé ! murmura-t-elle avec ferveur. J'aurais voulu jouer seule ce pénible jeu, mais je n'ai pu me résoudre à vous battre froid en vous laissant dans l'ignorance. Il m'eut été insupportable de vous voir souffrir...

— Mais, Ariane, je ne comprends pas...

Avec un geste las, la jeune femme laissa glisser de ses épaules la mante qui l'enveloppait et s'assit sur une caisse renversée :

— Voyez-vous, Eric, je crois que quelque mauvaise fée s'est penchée sur mon berceau. Depuis ma naissance, je semble être *fatale* à ceux que j'aime...

— Vous plaisantez !

— Non, Eric. Il y a d'abord eu mes parents, puis Anielka que j'allais aimer comme une sœur pour tout ce qu'elle avait souffert lorsque ses propres parents furent assassinés et qu'elle dût fuir la Russie... Et maintenant, par contre-coup, oncle Henry qui a toujours été si bon pour moi, Non, vraiment, je dois porter malheur !

Le jeune lord affecta une gaîté qu'il n'éprouvait aucunement :

— Et lady Anna, l'aimiez-vous, par hasard ?

Ariane se tordit les mains :

— Non, mais c'est justement à cause d'elle que je vous supplie de ne plus vous occuper de moi, sinon, je pourrais vous être fatale aussi ! Comprenez donc : j'étais celle qui avait le plus de raisons de haïr lady Anna... et il ne faut pas que l'on puisse supposer que, pour l'amour de moi, vous... Oh, Eric, le monde est si méchant !

Se détournant brusquement, miss Halton cacha son visage dans ses mains.

— Ariane, mon amour !

La jeune femme parut se ressaisir :

— Eric, il faut absolument qu'à partir de maintenant, je ne compte pas davantage à vos yeux qu'Alice ou Florence Tryas... Il le faut, mon chéri ! J'ai confiance en votre ami. Je prie pour que Dieu l'inspire et je suis certaine qu'il dissipera bientôt le cauchemar où nous sommes plongés... Alors, mais alors seulement, nous pourrons être heureux tous les deux. Maintenant, quittons-nous, Eric... Rentrez le premier...

Le jeune homme embrassa une dernière fois la paume de la main qu'Ariane lui abandonnait, puis il sortit de la serre et s'éloigna à grand pas, sans se retourner une seule fois, comme s'il craignait de faiblir.

*
**

Les hôtes de Partridge étaient réunis dans le hall quand Ariane entra, les bras chargés de chrysanthèmes rouille.

— J'ai pris dans la serre quelques fleurs pour ma chambre... Vous ne me gronderez pas, Alice ?

— Pour votre chambre ? lança Florence Tryas. Quelle étrange idée... ce sont des fleurs de cimetière !

La remarque provoqua un silence que rompit lord Henry :

— Tu as une vilaine petite araignée sur ton oreille, dit-il à Ariane et d'un geste léger, à l'aide de sa pochette, il chassa l'insecte.

Sur ces entrefaites, le cartel d'ébène sonna la demie d'onze heures et chacun s'avisa qu'il convenait d'aller se préparer pour le déjeuner.

Comme Stani allait aborder l'escalier, Marjorie Brent s'approcha de lui et prononça quelques paroles à voix basse. Ceux qui avaient suivi le détective du regard, le virent exprimer un certain étonnement, mais il ne fit aucun commentaire et, après avoir hésité, suivit la femme de charge dans le couloir conduisant à la bibliothèque.

Ariane parcourut le hall du regard, en quête d'un vase pour ses fleurs. Mais tous ceux qui se trouvaient là avaient déjà été garnis par les soins de Mrs. Brent. La jeune femme se souvint d'un grand vase d'opaline qu'elle avait vu dans la bibliothèque et elle se dirigea vers cette pièce, accompagnée par le friselis de sa mante frôlant les murs de l'étroit couloir.

A mesure qu'elle avançait, miss Halton percevait de plus en plus distinctement un bruit de voix : le détective et Marjorie, probablement. Elle était ennuyée d'avoir à les déranger, mais elle aurait vite fait de prendre le

vase et serait quitte en s'excusant.

La porte de la bibliothèque terminait le couloir. Ariane hésita un instant, puis, sa main pesa sur la poignée ouvragée...

*
* *

Marjorie, en un geste d'hystérie, s'agrippait aux revers du veston de Stani :

— Mai je ne peux plus me taire... ce secret m'étouffe... J'aime mieux tout vous avouer... Vous agirez comme vous l'entendrez... Je vais vous dire qui a tué...

A cet instant précis, la femme de charge s'interrompit brusquement car, par-dessus l'épaule de l'inspecteur, elle voyait la porte s'ouvrir sans bruit. Ses yeux, au regard d'abord incertain, s'agrandirent, soudain, d'effroi...

Une détonation retentit dans la pièce avec un bruit de tonnerre.

Lâchant D a r g e l, Marjorie Brent tomba lourdement à la renverse, un petit trou juste entre les yeux. Stani, la première stupeur passée, se retourna juste à temps pour recevoir, entre ses bras, Ariane Halton sans connaissance.

Les chrysanthèmes glissèrent à terre et le révolver qui se trouvait au milieu d'eux, fit un petit bruit sourd en tombant sur le tapis.

VIII

SOIE

« Hantée par le souvenir de cette autre fois. »
Cortland FITZSIMMONS,
La fin des Manville.

Stani assit la jeune femme dans une cathèdre, qui se trouvait à proximité, et s'élança aussitôt dans le couloir. Il se heurta à une femme qui accourait en sens inverse. Sous la violence du choc, lady Tryas chancela, mais elle reprit vite son équilibre et, s'accrochant à Stani, elle se mit à hurler :

— *Qui a-t-on tué ? Qui a-t-on tué ?*

Sans répondre, le policier la repoussa de côté, mais Flo se cramponna à lui, pesant de tout son corps et paralysant sa marche.

Dans le hall, des exclamations fusèrent, mêlées à un bruit de pas précipités. Annie et lord Henry s'engouffrèrent dans le couloir, suivis d'Alice Geldy et d'Eric.

Dargel s'était enfin libéré de lady Tryas qui, effondrée sur le parquet, s'adossait maintenant au mur, les yeux mi-clos, la poitrine haletante. Ce fut sur elle qu'instinctivement se penchèrent les nouveaux arrivants que rejoignaient déjà Loïs Blane, lord Geldy et Edward Seston.

— Florence, qu'avez - vous ? Etes-vous blessée ? questionna anxieusement lady Alice.

Stani eut un haussement d'épaules rageur. Si cette folle n'avait pas entravé sa course, il eût pu déboucher rapidement dans le hall et apercevoir peut-être l'assassin... Car l'assassin ne pouvait être Ariane, puisqu'elle était au piano lors du meurtre d'Anielka.

Dargel revint alors rapidement dans la bibliothèque et saisissant délicatement le révolver à l'aide de son mouchoir, il souffla dessus à plusieurs reprises tout en l'examinant attentivement. Nulle trace d'empreinte digitale... Le regard du policier se porta sur les mains nues d'Ariane qui retenaient encore un chrysanthème entre leurs doitgs inertes. Non, ce ne pouvait être elle... Mais alors, *qui ?*

L'Inspecteur sortit, de nouveau, dans le couloir, en ayant soin de refermer derrière lui la porte de la bibliothèque. Les hôtes de Partridge obstruaient complètement le passage et l'on entendait lady Tryas sangloter convulsivement en répétant :

— Austin... Oh, Austin !

— Veuillez emmener lady Tryas dans le hall, dit Stani. Elle a besoin d'air et l'on étouffe dans ce boyau. Je vous demande de vous remémorer les instants qui ont précédé le coup de feu; s'il vous revient quelque chose d'intéressant à l'esprit, faites-m'en part immédiatement. Je me rends fort bien compte que je répète toujours la même chose, mais, hélas, eu égard aux cir-

constances, c'est tout ce que je puis vous demander de faire. Lady Geldy, ajouta-t-il, voulez-vous demeurer avec moi ? Miss Halton a besoin de vos soins...

Au nom d'Ariane, quelques invités s'exclamèrent.

— Je vais aller chercher des sels, dit lady Geldy, et appeler Marjorie, car elle est très...

— Allez chercher des sels, Madame, mais ne dérangez pas Mrs. Brent.

Lady Alice regarda le policier avec un certain étonnement, puis, elle abaissa ses paupières et eut un léger frisson, mais ce fut d'une voix calme qu'elle dit :

— Je reviens immédiatement.

Comprenant que Stani était bien décidé à ne pas ouvrir cette porte sur laquelle ils attachaient des regards curieux, les invités se résignèrent à regagner le hall, en entraînant Florence Tryas cramponnée au bras de son mari.

Quelques instants plus tard, Alice Geldy était de retour et Stani lui ouvrit la porte de la bibliothèque. La châtelaine de Partridge vit immédiatement le corps étendu, le sang sur le front...

— Mon Dieu, Marjorie ! s'exclama-t-elle à mi-voix, avant d'ajouter comme à part soi : elle était pourtant étrangère à tout ce...

— Etrangère à quoi ?... insista Stani comme elle s'interrompait.

— Je voulais dire que Marjorie n'était pas de la famille... elle n'avait pas plus de raisons d'être mêlée à tout cela que ma femme de chambre ou un chauffeur...

— Ces crimes vous sembleraient donc être une façon de régler des différends familiaux? fit Stani en haussant les sourcils. N'oubliez pas que c'est Mrs Brent qui a découvert l'assassinat de lady Seston.

— Sans doute... Mais comme elle était toujours la première levée...

— Pure coïncidence ? Soit, mais cela n'empêche qu'en arrivant la première sur les lieux du crime, elle a pu remarquer quelque indice accusant nettement l'assassin...

— Oh, dans ce cas, pourquoi n'aurait-elle pas parlé immédiatement ?

Stani eut un geste vague :

— J'ai cru comprendre que Mrs. Brent avait élevé nombre d'entre vous. Les liens d'affection sont souvent les plus forts...

Tournant nerveusement le flacon de sels entre ses mains, lady Alice regarda l'Inspecteur avec des yeux horrifiés :

— Alors, ce serait bien l'un de nous, balbutia-t-elle. Je... J'avais espéré...

Elle n'acheva pas et Dargel reprit :

— Votre femme de charge allait me révéler le nom de l'assassin quand il l'a tuée...

— *Il* ?

— Il ou elle, quel qu'il soit, l'assassin a fait preuve d'un remarquable sang-froid. Quelques secondes de plus et j'apprenais son nom. Tout, d'ailleurs, semble accuser miss Halton, car je me suis retourné presque immédiatement après avoir entendu la détonation et je n'ai vu qu'elle...

— Ariane ? Jamais ! s'écria lady Geldy en regardant la forme prostrée dans la cathèdre. Ariane est incapable d'une chose pareille !

— Je suis heureux de vous

l'entendre affirmer avec autant de chaleur, Madame, répartit le policier en hochant dubitativement la tête. Un fait plaide en sa faveur : elle a les mains nues et cependant il n'y a pas d'empreintes sur l'arme. Elle n'a pas eu matériellement le temps de se déganter et, d'ailleurs, nous retrouverions le gant...

— Et qui, selon vous, a pu ?...

Stani eut un haussement d'épaules expressif. Alice Geldy demeura un moment immobile, puis, se remémorant son but premier, elle s'approcha d'Ariane et, passant un bras sous sa nuque, lui fit respirer les sels.

Après quelques instants, miss Halton remua la tête en exhalant un soupir qui ressemblait à une plainte.

— Il lui faudrait un peu d'alcool, un cordial quelconque. Voulez-vous aller jusqu'au fumoir, Mr. Dargel, vous...

— Je regrette, Madame, d'avoir à vous demander d'y aller vous-même... Moi, je dois demeurer ici pour l'instant.

Le regard de lady Geldy exprima un reproche :

— Vous me suspectez ?

— Je fais mon devoir, éluda le policier.

Alice lui tendit le flacon :

— Continuez à lui faire respirer ces sels... si la chose est compatible avec votre devoir !

Stani demeura seul près de la cathèdre et maintint l'orifice du petit flacon sous les narines d'Ariane. Enfin, les cils de la jeune femme frémirent et, quand ses yeux s'ouvrirent, son premier regard refléta l'effroi :

— *Marjorie !*

Stani lui glissa un coussin sous la tête et dit doucement :

— Ne vous fatiguez pas... Vous avez éprouvé un choc nerveux extrêmement violent... Vous parlerez plus tard.

Peu après, la porte du couloir livra de nouveau passage à Alice Geldy, portant un carafon de brandy et un verre.

— Ariane chérie, tu n'es pas blessée ?

— Non, mais...

— Buvez ! ordonna le policier en approchant des lèvres d'Ariane le verre qu'il venait de remplir.

La jeune femme obéit et un brusque afflux de sang aviva ses pommettes.

— Je me sens mieux, dit-elle après un instant et, tendant le verre vide à l'inspecteur, elle s'appuya sur les accotoirs de la cathèdre pour se lever mais, ce faisant, elle aperçut le cadavre de Marjorie Brent et elle se laissa retomber sur son siège.

— Miss Halton, on a tué cette malheureuse sous mes yeux. Vous étiez sur le seuil de l'unique porte...

La jeune femme porta les mains à ses tempes en s'écriant avec véhémence :

— Ce n'est pas moi ! Je jure que ce n'est pas moi ! On a tiré derrière mon dos ! J'ai entendu...

Ariane s'interrompit brusquement, comme si quelque détail lui revenait à l'esprit :

— Qu'avez-vous entendu ? demanda Stani, les yeux brillants.

— Un froissement soyeux... dit lentement Ariane tandis qu'elle revivait en pensée ces secondes tragiques. Comme le frôlement d'une manche de robe...

— D'une robe de soie ?

— Oui... de cette soie un peu

rêche qui semble coller, vous savez ? Je l'ai sentie contre mon oreille et aussitôt après... Oh, j'ai eu si peur !

Le regard du détective se posa sur Alice Geldy qui portait une robe de crêpe de Chine, d'un vert glauque, dont les manches bouffantes étaient resserrées au poignet.

— Etait-ce du crêpe de Chine ? demanda-t-il.

Lady Alice le regarda d'un air de reproche attristé.

— Oh, non ! dit Ariane. Le crêpe de Chine est sec au toucher... mais pas rêche. Il ne... D'ailleurs, je suis certaine d'avoir déjà effleuré cette soie, entendu ce froissement...

— Quand ? questionna avidement Stani.

La jeune femme fit un effort qui se traduisit par la tension soudaine de son visage, pour fixer au passage une réminiscence qui la fuyait, puis elle éclata en sanglots et gémit, au bord de la crise de nerfs :

— Je ne sais plus ! Je ne sais plus ! Oh, Alice, c'est trop affreux !

Lady Geldy l'attira affectueusement contre elle :

— Viens t'étendre un peu, ma chérie. Monsieur Dargel n'a certainement plus de questions à te poser ?

— Non. Il vaut mieux, en effet, aller vous reposer, Miss Halton. Lady Geldy, je vous laisse le soin d'apprendre aux autres...

Quand les deux femmes eurent quitté la pièce, Stani répéta machinalement : *un froissement soyeux*. La chance était décidément contre lui : la mémoire d'Ariane Halton se refusait à lui livrer un indice qui pouvait être d'une importance capitale et Marjorie Brent avait été abattue à l'instant même où elle allait lui révéler le nom de l'assassin...

Dargel se souvint de l'hypothèse dont il avait fait part à lady Geldy, quelques instants plus tôt, et selon laquelle la femme de charge avait pu découvrir quelque indice auprès du cadavre de lady Seston. Obéissant à une impulsion soudaine, l'inspecteur se pencha sur la morte. Sa sévère robe de serge noire comportait deux poches que le policier entreprit de fouiller. Parmi différentes choses sans intérêt, elles lui livrèrent un morceau de papier qui était vraisemblablement un bout de feuille arraché à un cahier d'écolier et où l'on avait tracé au crayon, en caractères d'imprimerie, les mots suivants : LES ENFANTS PAIENT POUR LES ERREURS DES PARENTS.

Ce texte, aussi bien que la façon dont il avait été écrit, avait un caractère anormal. Etait-ce le fameux indice qu'aurait découvert la femme de charge ? Alors, il fallait que cette dernière fût singulièrement perspicace, car Stani trouvait la phrase p l u t ô t hermétique. Marjorie Brent, il est vrai, vivait depuis longtemps à Partridge et devait connaître bien des choses concernant les Seston dont l'inspecteur ne pouvait avoir connaissance. Pour les initiés cette phrase était peut-être très significative...

L'Inspecteur rangea soigneusement le papier dans son portefeuille puis, se penchant sur la morte, il lui ferma les paupières. Marjorie Brent ne parut pas

apaisée pour autant. Le visage aux yeux clos ne reflétait plus l'effroi, mais, s'il conservait les traces d'une certaine beauté, on voyait surtout que la souffrance l'avait marqué de son burin.

Sentant quelque chose de lourd dans la poche de son veston, le policier y plongea la main et ressortit le revolver. Un détail attira son attention : des stries près du canon. Il examina plus attentivement l'arme et eut une exclamation étouffée : c'était le revolver que lui avait remis Annie, le revolver de lord Henry !

Stani se dirigea vers la porte puis, une soudaine impulsion le fit revenir sur ses pas. Ramassant les chrysanthèmes, il les déposa sur le corps de Marjorie Brent tandis qu'il lui semblait entendre la voix de Florence Tryas dire : *Des fleurs de cimetière...*

Puis, il sortit enfin de la bibliothèque, en fermant, à double-tour, la porte derrière lui.

En arrivant dans le hall, le policier eut la surprise de constater que tout le monde s'y trouvait réuni, à l'exception d'Ariane.

— Monsieur, dit-il à Lord Henry, voulez-vous me donner à nouveau le revolver que je vous ai rendu ?

L'ex-fiancé d'Anielka tressaillit, porta la main à la poche de son veston, puis, se ravisant, regarda autour de lui :

— Mon Dieu, Inspecteur... ! Je me souviens, tout à coup, que j'ai dû l'oublier ici... Je l'avais posé sur cette table !

Tous les regards convergèrent vers le meuble en question sur lequel, de toute évidence, il n'y avait qu'un vase de fleurs et un exemplaire du *Punch*.

— Il n'y est plus... constata piteusement Lord Seston.

— Non, car le voici, dit Stani en exhibant l'arme. Il est vraiment regrettable, lord Seston, que vous ayez laissé cette arme à portée de n'importe quelle main. Sans cet oubli, Mrs Brent serait probablement encore en vie et l'assassin, hors d'état de nuire. Je préfère donc conserver ce revolver jusqu'à nouvel ordre.

Lord Seston, très ennuyé, acquiesça avec vivacité.

— Monsieur Dargel, demanda lady Tryas, si Ariane parvient à se remémorer ce souvenir qui la fuit, d'après ce que nous a dit Alice, pensez-vous qu'il vous permettra d'identifier l'assassin ?

— Je l'espère de tout mon cœur, Madame, dit Stani avant de s'en aller dans le fumoir, téléphoner pour une ambulance.

IX

ARIANE ET BARBE-BLEUE

« C'était si noir cet espace au delà du seuil de la porte... si terriblement silencieux... »
Mignon G. EBERHART,
L'agonie d'Ivan Godden.

En s'éveillant du repos fiévreux que lui avait ménagé le bromure administré par lady Geldy, Ariane vit que sa lampe de chevet était allumée. Alice avait sans doute craint pour elle l'effroi d'un réveil dans les ténèbres.

Miss Halton consulta la petite montre de platine qui était demeurée à son poignet : neuf heures dix. Sur une table, on avait eu la sollicitude de déposer un plateau avec de la viande froide et des oranges, mais la jeune femme n'avait pas faim.

Elle se leva et endossa machinalement un déshabillé qu'une cordelière serrait à la taille et une autre frongait au col. Ariane caressa d'un geste absent le tissu soyeux qui ruisselait autour d'elle en larges pris... non, ça n'était pas le même contact...

Avec lassitude, miss Halton s'assit devant la coiffeuse et, prenant une brosse à monture d'écaille, remit machinalement un peu d'ordre dans sa coiffure.

La psyché était flanquée de deux tableaux dûs à un oncle de lord Cecil, qui était mort en 1917, laissant une réputation de foncière originalité et d'étrangeté qu'Ariane retrouvait dans ces peintures.

Dans le tableau de gauche, sur un fond de tapisserie médiévale, se détachaient deux personnages qui n'étaient que deux poupées : l'une, robuste Allemande au rond visage bonasse encadré de lourdes tresses blondes, était vêtue d'une robe écarlate; l'autre, une Japonaise menue aux traits aigus de renard et aux coques de jais, s'enveloppait étroitement dans un kimono vert sombre brodé de fleurs fantastiques.

L'Allemande regardait droit devant elle avec un étonnement mêlé d'appréhension, laissant pendre lamentablement ses bras potelés le long du corps. La Japonaise était blottie à droite du tableau, comme si elle s'appuyait au cadre et ses yeux bridés étincelaient d'un plaisir démoniaque, tandis que, comme à son insu, ses lèvres laissaient entrevoir des dents aiguës faites pour déchirer. Qu'avait-elle bien pu dire à l'autre poupée pour la plonger dans cette stupeur hébétée ? Lui avait-elle tendu un piège dans lequel la confiante Gretchen allait inévitablement tomber ? Mystère.

Le tableau de droite était tout différent.

Sur une cheminée de marbre noir était posée une magnifique

pendule Louis XV dont les moindres fioritures étaient rendues avec une étonnante précision. Derrière la pendule, se trouvait une glace dont on n'apercevait qu'une partie de la baguette moulurée. Le peintre avait su à merveille rendre la profondeur glauque des miroirs anciens et celui-ci reflétait un lustre à pendeloques que la lumière faisait étinceler. On voyait ce lustre avec netteté, mais le reste de la pièce semblait se fondre dans l'eau verte du miroir.

Lorsqu'elle regardait ce tableau, Ariane avait souvent la même réaction que la petite Alice de Lewis Caroll. Elle aurait voulu voir ce qu'il y avait de l'*autre côté du miroir*... Peut-être quelqu'un se trouvait-il dans la pièce invisible, puisque le lustre était allumé ? Mais, tout comme son pendant, le tableau gardait son secret.

Ariane, prise au jeu, regarda la portion de sa chambre reflétée par la psyché. La pièce avait été aménagée par lady Geldy selon les goûts de la jeune femme pour lui ménager une sorte de concession en territoire Seston. Dans l'angle opposé à la coiffeuse, le petit *crapaud* Erard luisait doucement. Ariane aurait ainsi pu s'isoler dans sa chambre sans renoncer à la musique qui était comme l'essence même de son être.

Quelqu'un heurta la porte d'un doigt léger et Ariane tressaillit.

— Qui est là ?

— C'est moi... Loïs. Puis-je vous parler ?

Ariane se leva et alla ouvrir la porte. Lady Blane était enveloppée dans une robe de chambre rose à fleurettes bleues qui lui donnait un air de petite fille bien sage.

— Comment vous sentez-vous, Ariane ?

— Assez bien maintenant, répondit miss Halton. Grâce à un somnifère que m'a donné Alice, j'ai pu dormir et je m'efforce de croire que tout ce qui a précédé mon réveil appartenait au domaine du cauchemar.

— Je voudrais bien pouvoir faire de même, dit Lady Blane en réprimant un frisson, mais j'ai sans cesse l'impression d'être suivie... comme si la mort rôdait autour de nous... Anielka, lady Seston, Marjorie... Qui sera la prochaine victime ? Car je sens qu'il y en aura d'autres encore et c'est ce qui m'affolle. A votre avis, qui a pu commettre ces trois crimes ?

— Un misogyne, dit Ariane avec un léger haussement d'épaule.

Loïs Blane eut un rire fêlé :

— Dire qu'il était près de vous, ce matin, et que...

— Et que nous le comptons au nombre de nos amis, très certainement. Mais, après tout, pourquoi parler d'un homme ? C'est peut-être une femme...

— Ariane, vous n'y pensez pas !

— Mais si ! Et c'est même beaucoup plus plausible. Les hommes ne portent pas de vêtements soyeux... Or le frôlement que j'ai senti contre ma joue...

— Les hommes ont parfois des chemises ou des robes de chambre en soie !

— A Partridge, il n'est pas coutume de circuler au rez-de-chaussée, à l'heure du déjeuner, en tenue négligée. Ce serait pour

un homme le sûr moyen de se faire remarquer, tandis qu'une femme en robe de soie...

De nouveau, lady Blane frissonna :

— Non, non, je ne puis croire une femme capable de pareilles horreurs !

— P o u r q u o i donc ? Notre sexe est-il si parfait ? Ariane releva le couvercle du piano et effleura le clavier. Aussi bien qu'un homme, une femme peut se servir d'un revolver et lady Seston a été étranglée à l'aide d'une écharpe, ce qui ne nécessitait pas une bien grande force.

Loïs resserra son peignoir autour d'elle, en un geste frileux.

— Oh, c'est affreux !

Miss Halton égrena les premières notes d'une mélodie de Raynaldo Hahn et sa compagne la regarda d'un air désemparé :

— Ariane... Je voudrais vous demander une faveur...

— Bien sûr ! Laquelle ?

— Ariane, laissez-moi passer la nuit dans votre chambre... Seule, je meurs de peur ! Je dormirai sur le divan, je ne vous...

— Mais volontiers ! Seulement, il ne faut pas perdre ainsi notre sang-froid, ma chère Loïs, ou nous allons tous devenir fous dans cette maison. Venez vous rassurer vous-même... Ma salle de bains est la seule à ne pas communiquer avec une autre chambre et vous pouvez constater que personne ne se cache dans la baignoire... Maintenant, je vais verrouiller ma porte et, comme cela, vous n'aurez plus du tout peur, n'est-ce pas ?

— Oh, merci, merci, Ariane ! Il me semble que je respire mieux près de vous !

Et, dans un élan, lady Blane embrassa son amie.

***

Stani Dargel referma la porte de sa chambre : le couloir était silencieux.

Le dîner ne s'était pas prolongé, les hôtes de Partridge ayant visiblement hâte de se retrouver derrière une porte solidement barricadée. Pourtant, le détective espérait bien qu'il y en aurait un pour ne pas dormir et s'aventurer hors de sa chambre...

Au cours de la journée, Stani s'était arrangé pour faire courir le bruit que l'assassin avait laissé un indice important dans la bibliothèque dont la porte était maintenant fermée à clef. Mais une serrure n'était pas pour arrêter un aussi habile criminel et l'inspecteur comptait bien que Mr X mettrait la nuit à profit pour aller soigneusement inspecter la bibliothèque.

L'indice existait bien, mais dans la mémoire d'Ariane Halton qui, pour l'instant, se refusait à lui donner sa pleine signification.

Sur le palier, Stani crut distinguer q u e l q u ' u n, mais ce n'était que la terre-cuite sur le guéridon. Il n'alluma pas et descendit l'escalier dans l'obscurité. Dans le hall, Stani chercha un fauteuil à tâtons et s'y installa le plus confortablement possible, en prévision d'une longue attente.

En face de lui, la galerie n'était qu'en partie éclairée par le rayonnement de la veilleuse du couloir de droite. Stani avait éteint celle du couloir de gau-

che, afin de ménager une obscurité encore plus dense et mieux tenter l'assassin, mais personne ne pouvait descendre l'escalier sans que l'inspecteur en eût conscience.

On marcha à l'étage et le policier entendit frapper quelque part. Il y eut un bruit lointain de voix, puis celui d'une porte ouverte et refermée. Fausse alerte.

De nouveau, il n'y eut plus que le silence uniquement troublé par le tic-tac monotone du cartel. Si cette attente se prolongeait, Stani risquait fort de s'endormir. Soudain, il tressaillit et ses mains se crispèrent sur les accotoirs du fauteuil : la galerie venait d'être plongée totalement dans les ténèbres.

Aussitôt, Stani se leva et, silencieux comme un chat, alla se poster au pied de l'escalier.

Quelques minutes s'écoulèrent en donnant une impression d'éternité, sans que Stani pût percevoir l'approche de l'ennemi. Puis, de façon inattendue, un piano se fit entendre à l'étage. L'air parut familier à Stani, tout en présentant des dissonances... Qu'était-ce donc ? Ah, oui ! *Faust* de Gounod...

Mais...

Un parfum chaud environna soudain le policier, quelqu'un se suspendit à son bras, et une voix angoissée murmura près de son oreille :

— Sauvez-moi... J'ai peur !

Et, pourtant, personne n'avait descendu l'escalier !

*
**

Loïs s'écarta d'Ariane et son regard, d'abord intrigué, se nuança d'effroi. Presque à son insu, elle crispa la main sur le bras de sa compagne :

— *La porte !* murmura-t-elle.

Ariane suivit la direction de son regard. Aucun doute possible : bien que personne n'eût frappé, très lentement, le bouton de la porte tournait !

La proximité du danger rendit tout son sang-froid à Miss Halton et elle chuchota aussitôt :

— Pour l'amour du ciel, Loïs, ne criez pas ! Nous n'avons rien à craindre, le verrou est mis. Je vais essayer d'attirer l'attention de quelqu'un... Nous avons une chance inespérée de prendre l'assassin sur le fait... Pourvu qu'il ne s'en aille pas avant que...

Presque insensiblement, le bouton de porcelaine continuait sa rotation. Dans quelques instants, l'assassin exercerait une poussée sur la porte et découvrant qu'elle était verrouillée, il s'en irait aussitôt.

Ariane cherchait désespérément un moyen de donner l'alerte, à l'insu de l'assassin. Soudain elle eut une idée et, s'approchant du piano, elle se mit à jouer :

A moi, les plaisirs ! A moi, les ivresses !

Mais Ariane joua *A moi* deux octaves plus haut que le reste.

Y aurait-il quelqu'un pour comprendre qu'il s'agissait d'un appel au secours ? Mais, de son côté, l'assassin ne trouverait-il pas étrange qu'une musicienne accomplie comme Ariane fît une telle faute dans un air aussi connu ? Advienne que pourra !

A moi, les plaisirs ! A moi, les ivresses ! A moi...

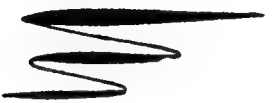
Le bouton de la porte était maintenant complètement hori-

zontal et avait atteint le terme de sa course.

Terrifiée, lady Blane s'était reculée tout au bout du divan, les jambes repliées sous elle, mordant ses poings pour ne pas hurler, le regard rivé sur la porte.

Soudain, elle eut un gémissement étouffé et s'efforça de reculer encore davantage, comme si elle aspirait à s'intégrer au mur. Ariane tourna vivement la tête et vit ce qui causait son redoublement de frayeur. Une main criminelle avait dû agrandir les alvéoles des vis retenant la gâche du verrou et, arrachée du mur, celle-ci venait de tomber sans bruit sur le tapis.

Plus rien désormais ne pouvait empêcher la porte de s'ouvrir.



X

LADY FLO JOUE L'INNOCENCE

« Je n'avais pas connaissance, Mrs Poole, de votre goût si particulier pour les hommes. »

Rufus KING,
Le passager de l'Eastern Bay.

Bien qu'elle tremblât d'effroi, Stani avait immédiatement reconnu la voix de Florence Tryas, à moins que ce fût ce parfum si personnel...

A moi, les plaisirs ! A moi, les ivresses !

— *A moi... A moi...* répéta Stani. C'est un appel !

Lady Flo pesait à son bras. Il réussit à se dégager et gravit l'escalier en quelques rapides enjambées.

A ce moment, un faible cri retentit à l'étage et le piano se tut.

Le policier entendit lady Tryas trébucher derrière lui, dans l'obscurité, et le supplier de ne pas l'abandonner. Arrivé sur le palier, il tourna à droite, sans ralentir son élan.

Le couloir était suffisamment éclairé par la lumière s'échappant d'une porte entr'ouverte pour que le policier pût constater qu'il était absolument désert. En deux bonds, Stani atteignit la porte ouverte et acheva de pousser le battant.

Ariane était assise au piano, mais le buste tourné vers la porte. Reposant au bord du clavier, sa main droite étreignait un petit revolver. Ses cheveux épars sur ses épaules faisaient ressortir son intense pâleur, mais elle ne paraissait pas autrement effrayée.

— L'avez-vous vue? demanda-t-elle.

— Qui ?

— L'assassin. Il avait dévissé la gâche de mon verrou et était sur le point d'entrer ici...

— Je n'ai vu personne.

— C'est bien ce que je craignais : il ne s'est pas laissé abuser par mon subterfuge. Je voulais essayer de le faire prendre sur le fait... Je n'avais pas peur... j'étais armée. Mais Loïs a crié et...

— Lady Blane ? Où est-elle ?

Ariane montra la jeune femme évanouie dans l'angle du divan, comme si, avant de perdre connaissance, elle avait fait un suprême effort pour s'éloigner encore davantage de la porte.

— Elle s'est évanouie... Elle était déjà dans un état d'extrême nervosité et j'avoue que cette porte s'ouvrant lentement...

Stani prit au hasard un flacon sur la coiffeuse, le déboucha et après l'avoir rapidement senti, se mit en devoir de bassiner les tempes de lady Blane avec son contenu. Un délicat parfum

d'eau de Cologne envahit la chambre.

— Peut-être a-t-elle vu l'assassin ? fit remarquer l'Inspecteur tout en continuant son manège.

— Cela n'aurait rien d'impossible, car elle se trouvait face à l'axe d'ouverture de la porte, répondit Ariane. Mais ce serait trop de chance ! Mon idée était bonne, mais puisque vous avez compris le sens de mon appel, l'assassin a évidemment fait de même car il a renoncé à entrer alors que la porte était déjà ouverte.

Stani regardait la jeune femme avec étonnement : sans cesser de parler sur le même ton paisible; elle avait vivement repris le revolver déposé sur le bord du piano. En trois enjambées rapides et silencieuses, Ariane gagna la porte que Stani avait repoussée derrière lui, et l'ouvrit brusquement.

Lady Florence Tryas apparut à leurs yeux. Elle était vêtue d'un déshabillé de satin bleuté dont la manche avait légèrement glissé, laissant apparaître une épaule ronde et comme lumineuse dans la pénombre du couloir. Flo battit légèrement des paupières en recevant la lumière en plein visage.

— *Vous !* dit Ariane sans abaisser son arme.

Stani comprit la méprise et délaissant lady Blane, il rejoignit les deux femmes près de la porte :

— Non, miss Halton, dit-il, je puis expliquer, — en partie tout au moins, — la présence de lady Tryas. Elle se trouvait, avec moi, dans le hall, lorsque votre appel musical nous parvint.

Il ajouta en se tournant vers lady Flo :

— Depuis combien de temps étiez-vous là ?

Florence Tryas essaya sans conviction de réparer le léger désordre de sa tenue :

— Monsieur Dargel, je ne vous permets pas d'insinuer que j'écoutais à la porte.

Florence ne ressemblait maintenant en rien à la femme affolée qui avait supplié Stani de ne pas l'abandonner. Très maîtresse de soi, elle promenait, autour d'elle, un regard inquisiteur. La vue de Loïs ne lui arracha même pas un battement de cils.

— Dois-je comprendre, riposta Stani, que vous avez mis une dizaine de minutes pour parcourir les quelques mètres séparant le palier de cette chambre où quelqu'un appelait au secours ?

— Quelqu'un appelait au secours ? fit écho la blonde lady. Je n'en avais aucune idée. En essayant de vous suivre dans votre élan aussi subit qu'inexplicable, je me suis si douloureusement tordu la cheville que j'ai dû m'asseoir, quelques instants, sur une marche. J'avais très peur dans l'obscurité, Monsieur Dargel.

L'Inspecteur la regarda sans chercher à dissimuler son scepticisme.

— En ce cas, Madame, il fallait allumer au lieu de vous promener dans les ténèbres. Votre cheville ne vous fait sûrement pas trop souffrir puisque vous êtes venue jusqu'ici au lieu d'aller vous étendre dans votre chambre.

— Oh, oui, Dieu merci, je n'ai pas d'entorse !

Ariane s'était désintéressée de cet assaut de bretteurs et, soulevant la tête de Loïs Blane, lui faisait respirer un flacon de sels qu'elle était allée chercher dans la salle de bains. Quand lady Blane reprit enfin connaissance, elle se blottit aussitôt contre Ariane :

— *La porte ! La porte !*

Miss Halton la calma et Stani se pencha vers elle avec un sourire rassurant :

—Madame, avez-vous vu l'assassin ? Surtout, n'hésitez pas à me le dire : garder son nom secret est terriblement dangereux. Mrs Brent en est morte.

Les lèvres de la jeune femme tremblèrent :

— Comment aurais-je pu... Je n'ai rien vu... Mais la gâche est tombée et j'ai alors eu si peur que je me suis évanouie.

Stani dissimula sa contrariété. Décidément, il n'avait pas la chance de son côté !

— C'est bien compréhensible, madame... Je crois, maintenant, qu'il vous vaudrait mieux regagner votre chambre et prendre un somnifère...

— Oh, non ! J'aurais trop peur...

— Je suis convaincu que l'assassin ne se risquera pas, à nouveau, cette nuit, car il nous sait sur nos gardes. Je vais vous accompagner dans votre chambre, vérifier qu'il ne s'y trouve personne et que le verrou est solidement fixé. Après mon départ, vous n'aurez qu'à vous enfermer et n'ouvrir à quiconque.

Lady Blane finit par se laisser convaincre et, quand le policier revint dans la chambre de miss Halton, Ariane était assise devant sa coiffeuse, tandis que lady Flo, négligemment appuyée au piano, feuilletait une partition. Mais Stani vit aussitôt que ce détachement paisible était feint et que les deux femmes s'épiaient dans la glace de la psyché.

Dargel sortit un canif de sa poche et se mit en devoir de fixer gâche et verrou au-dessous de leur emplacement primitif. Il vérifia la solidité de la nouvelle installation et dit :

— Vous aussi, miss Halton, vous pourrez vous enfermer après mon départ.

— Merci, Inspecteur. Mais je n'ai pas peur avec mon revolver.

— Oui, c'est juste. Les revolvers semblent, dans cette maison, être considérés comme des ustensiles ménagers !

— J'ai un permis, Inspecteur. Comme je fais assez fréquemment des tournées de récitals, je préfère être armée.

— Bon, bon, fit Stani qui ajouta en se tournant vers lady Tryas : si vous voulez bien m'accorder quelques instants, Madame, j'aurais une ou deux questions à vous poser ?

Flo referma la partition comme à regret :

— Est-ce tellement urgent, monsieur Dargel ? Il se fait tard et je me sens terriblement fatiguée...

Comme pour appuyer ses dires, elle étouffa avec grâce un bâillement derrière sa main aux ongles laqués.

— Oui, il est indispensable que je vous parle ce soir, madame. Demain, vos souvenirs pourraient être moins précis, insista

l'inspecteur, se rendant fort bien compte que son interlocutrice voulait gagner du temps et remettre l'interrogatoire au lendemain afin de préparer ses réponses.

— Soit, se résigna Florence Tryas, mais pas devant témoin. Descendons dans le hall.

— Comme il vous plaira.

Ils sortirent tous deux dans le couloir dont l'obscurité leur parut plus dense encore au sortir de la chambre brillamment éclairée. Stani entendit Ariane pousser le verrou après avoir refermé la porte.

— Savez-vous où se trouve le commutateur ? demanda-t-il.

— A gauche, près de l'escalier.

Ils avancèrent à tâtons, frôlant le mur, jusqu'à ce que la main de Stani rencontrât le bouton de porcelaine. La veilleuse s'alluma au milieu du couloir et sa faible clarté permit à Stani de découvrir, sur l'autre face du mur, le commutateur commandant le hall, que lady Anna avait vainement cherché quelques instants avant sa mort.

Dans le hall, Florence s'installa délibérément sur le canapé et, du geste, invita Stani à prendre place à côté d'elle. Croisant les jambes, elle fit danser une petite mule de cuir noir au bout de son pied nu.

— Me voici à vos ordres, Inspecteur, mais, de grâce, soyez bref !

Stani la regarda droit dans les yeux :

— Madame, je voudrais savoir ce que vous faisiez, tout à l'heure, dans le hall ?

Lady Tryas soutint le regard, une petite flamme ironique au fond de ses prunelles :

— Mon Dieu, c'est très innocent ! N'arrivant pas à m'endormir, j'étais descendue pour aller chercher un livre dans la bibliothèque, mais j'ai trouvé porte close. J'avais complètement oublié que vous l'aviez fermée à cause de... de la femme de charge.

— C'est bien ce que je pensais.

— Vraiment ? dit Flo avec une nuance d'étonnement.

— Oui, vous m'avez fait la réponse classique que, en pareille circonstance, on trouve dans tous les romans policiers.

— Insinuez-vous que...

— Une fois pour toutes, Madame, je n'insinue rien : je constate simplement. Je constate que vous circuliez hors de votre chambre, dans la plus totale obscurité et fort silencieusement, car j'étais assis dans le hall et je n'ai cependant eu conscience de votre présence que lorsque vous m'avez saisi le bras.

Florence Tryas ne parut pas décontenancée pour autant :

— Je ne vois pas la nécessité de mener grand tapage à une heure où tout le monde cherche à s'endormir, répondit-elle. Quant à la lumière, je n'y prête guère attention. Je connais les moindres recoins de Partridge depuis longtemps et je me guide assez facilement dans l'obscurité. Et, si vous ne m'avez pas entendue, j'ajouterai que la réciproque est vraie.

— Ah ? Pourtant vous êtes venue — toujours aussi silencieusement et dans une obscurité encore plus profonde, car l'assassin venait d'éteindre l'autre veilleuse de l'étage — me

rejoindre — comment expliquez-vous cela, si vous ne m'avez pas entendu ?

La blonde Florence se pencha vers lui, souriante :

— Je ne vous ai pas entendu, Monsieur Dargel, mais je vous ai *vu*.

— De mieux en mieux ! s'exclama Stani. Cela tient de la nyctalopie !

— Détrompez-vous : plus il fait noir et mieux l'on voit le cadran lumineux d'une montre-bracelet.

Stani regarda vivement son poignet gauche :

— Touché ! dit-il en rendant son sourire à lady Tryas. J'avais oublié ce détail.

— On ne saurait penser à tout, l'excusa Florence en se penchant vers lui tandis que son chaud et troublant parfum l'environnait.

Le policier recula autant qu'il le pouvait faire sans goujaterie.

— Et vous persistez à déclarer que vous êtes demeurée assise dix minutes sur une marche avant que miss Halton vous découvre derrière sa porte ?

— Mais bien sûr ! Voulez-vous donc que je mente ?

La jeune femme se rapprocha de Stani. Son regard reflétait une innocence un peu trop parfaite, mais le policier préféra battre en retraite.

— Je vous reverrai demain, Madame, dit-il en se levant, si j'ai d'autres questions à vous poser.

— Vous partez déjà ?

Stani gravit l'escalier sans se retourner, mais ses yeux emportaient la vision de la belle Florence, debout au milieu du hall, un sourire de triomphe aux lèvres.

XI

SECONDE MANIFESTATION DE L'HONORABLE ANNIE STUBBS

« Les fibres légères et mousseuses du sphagnum gorgé d'eau se soulevèrent, la tête de Clara apparut...
Rex Strout,
La bande élastique.

Le lendemain matin, quand Stani descendit prendre son petit déjeuner dans la salle à manger, tout en lui présentant des toasts, Lars l'informa qu'il était le premier levé. Il s'en fut donc, ensuite, promener dans le parc et, en revenant vers le château, il eut la curiosité de pénétrer dans une grande véranda se trouvant à l'extrémité de l'aile droite et qui, aménagée en jardin d'hiver, contenait une profusion de plantes vertes. Par quelques marches, cette véranda communiquait directement avec un petit salon voisin de la bibliothèque.

L'entrée du policier fut marquée par un léger cri et Stani aperçut lady Alice dont la robe vert bouteille se confondait avec les plantes.

— Je vous ai fait peur, madame ?

— Mon Dieu, oui. Je me laissais aller au fil de mes pensées et j'avais totalement oublié que je me trouvais dans un endroit... disons public ! Je vous ai vu soudain devant moi...

— Horrible spectacle ! sourit le policier.

Dargel remarqua que l'intelligent visage de lady Geldy avait fait l'objet d'un maquillage plus poussé, afin de masquer sa pâleur et le cerne des yeux.

— J'ai pris mon déjeuner en compagnie de Florence Tryas, dit la châtelaine de Partridge, et elle m'a fait part des événements de cette nuit. Ne peut-il s'agir d'un quiproquo, est-ce que vraiment...

— Il n'y a aucun doute possible. Non seulement lady Blane et miss Halton ont vu la porte s'ouvrir, mais la gâche du verrou avait été dévissée, puis remise en place.

Alice Geldy leva vers le policier un regard anxieux :

— Alors, monsieur Dargel, il faut que vous arrêtiez l'assassin sans tarder, sinon... Sinon, je sens que je vais devenir folle !

— Croyez bien que je n'ai pas, pour l'instant, de plus vif désir... Mais je n'ai jamais vu crimes plus déroutants par leur audace même et j'en viens à me demander si l'assassin n'est pas fou.

Le visage de lady Geldy s'éclaira :

— Dans ce cas, ce ne serait pas quelqu'un de notre cercle ! Dieu merci, nous sommes tous ici sains d'esprit !

Stani hocha la tête :

— Qui peut se flatter de savoir exactement où commence la folie ? Il est des fous que l'on ignore, et qui sont même plus

sages que des personnes saines d'esprit, en ce sens qu'ils font montre de beaucoup plus de prudence et d'astuce... Il est possible que nous ayons affaire à l'un de ceux-là.

Lady Alice demeura un moment silencieuse et l'inspecteur s'assit à côté d'elle, sur un banc rustique encadré de hautes fougères. Sans le regarder, la jeune femme dit, tout en lissant sa jupe d'un geste machinal :

— Si vous envisagez l'hypothèse que l'assassin puisse être un fou, c'est peut-être que vous avez des soupçons ?

— Mon hypothèse ne saurait découler de mes soupçons — si soupçons il y a — puisque le comportement d'un fou de ce genre est parfaitement normal.

— Alors... qu'est-ce qui vous donne à penser... ?

— Les victimes, madame. La comtesse Stérosoff, lady Seston, Mrs Brent... trois personnes de caractère, d'âge et de conditions bien différents, n'ayant entre elles que des rapports éloignés. Si j'ai bien compris, vous ne connaissiez même la comtesse Stérosoff que depuis peu ?

Alice Geldy acquiesça :

— Henry nous l'avait, en quelque sorte, cachée. C'est l'an dernier que, pour la première fois, elle est venue passer quelques jours ici. Depuis lors, nous ne l'avions pas revue. Mon oncle l'avait rencontrée à une réception de la princesse Bariatinska et, assez timide, elle ne fréquentait guère que le monde des émigrés russes.

— Et cependant quelqu'un ici la haïssait suffisamment pour la tuer. Mais, en ce qui concerne lady Seston, la haine de l'assassin doit être de fraîche date, puisque vous la connaissiez tous depuis longtemps...

— Depuis toujours, pouvez-vous dire.

— Quant à votre femme de charge...

— Marjorie a élevé la plupart d'entre nous, à commencer par moi, jusques et y compris Eric Keith. C'est vous dire qu'elle avait une place de choix dans nos affections et qu'aucun d'entre nous ne lui eût souhaité de mal...

— Et pourtant, quelqu'un d'entre vous l'a tuée. Comprenez-vous pourquoi je crois à la démence de notre assassin ? Un être sensé ne pouvait avoir des raisons de tuer trois personnes aussi différentes, trois femmes...

— N'oubliez pas non plus qu'il s'est attaqué à Ariane.

— Oui, or il semblerait normal que les ennemis de Miss Halton ne fussent pas les mêmes que ceux de lady Seston.

— Mais... j'y pense ! Loïs Blane se trouvait avec Ariane à ce moment-là. Peut-être était-ce elle que l'assassin voulait atteindre ?

— Sûrement pas, car, dans ce cas, il n'eut pas attendu que lady Blane fût en compagnie.

— On peut faire la même objection en ce qui concerne Ariane.

— Je vous le concède, mais il y a aussi la gâche dévissée. Non, je suis convaincu que c'était bien miss Halton qui était visée et l'assassin devait même ignorer que lady Blane se trouvait avec elle, sans quoi il eût attendu un autre moment pour agir.

— Une chose tendrait à étayer votre hypothèse et me donnerait

à croire que nous avons bien affaire à un fou, un fou misogyne : toutes ses victimes sont des femmes et leurs prénoms commencent par A.

— Pardon : Marjorie.

— Elle s'appelait aussi Amable, prénom qu'elle détestait.

— Evidemment, c'est une engageante coïncidence.

En entendant sonner l'heure dans le salon, lady Alice reprit conscience de ses devoirs quotidiens de maîtresse de maison et se leva :

— Monsieur Dargel, je place, en vous, tout mon espoir, dit-elle gravement.

— Je ferai tout mon possible, madame, pour arrêter ce fou... même si c'est une folle.

Lady Geldy le regarda longuement en silence, puis, d'un pas rapide, disparut dans le salon.

Dargel se rassit, prit un carnet de notes dans la poche intérieure de son veston et dévissa le capuchon de son stylographe. A cet instant précis, quelqu'un éternua derrière lui.

Surpris, le policier se leva, se retourna, mais ne vit personne.

— Ah, çà ! dit-il machinalement. Serais-je en train de perdre la tête, moi aussi ?

— Je l'ignore, mais, moi, je suis certainement en train de m'enrhumer.

Les fougères qui se trouvaient derrière le banc s'agitèrent pour livrer passage à une main blanche, puis une tête ébouriffée.

— Bonjour, dit Annie en se redressant.

Devant la stupeur de l'inspecteur, elle ajouta :

— Vous ignoriez que les jeunes filles naissaient dans des fougères ?

— Que faisiez-vous là ? parvint enfin à dire le policier. Regardez donc votre robe : elle est toute souillée de terre !

Annie vérifia l'étendue du désastre :

— Bah !... ce sont les inconvénients du métier !

— Quel diable de métier ?

— Ne posez pas de questions idiotes, dit la jeune fille en rejetant ses cheveux en arrière. Celui de détective, bien entendu.

Stani éclata de rire :

— Vous me faites concurrence, maintenant ?

— Dieu m'en garde ! Non, ma seule prétention est de vous aider. Je suis quelqu'un dont on ne se méfie pas. Hélas ! toute médaille a son revers et avec ma réputation — parfaitement injustifiée, d'ailleurs, — de jeune écervelée, je n'attire pas les confidences. Alors, j'ai décidé de les surprendre.

— Et c'est pour cela que vous étiez cachée parmi les fougères ? Mais c'est de l'indiscrétion !

La jeune fille haussa posément les épaules :

— La fin justifie les moyens.

— Mais qu'est-ce qui a pu vous donner l'idée de cette cachette, entre toutes ?

Annie mit un doigt sur ses lèvres :

— Je vais vous confier mon noir secret : c'est ici que je viens toujours flirter avec mes danseurs, car c'est le seul endroit de Partridge où j'éprouve une sensation d'isolement.

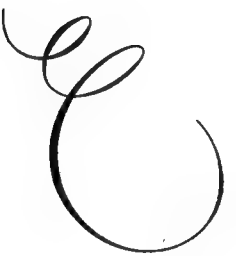
— Mais, quand vous venez flirter, peut-être y a-t-il aussi quelqu'un dans les fougères.

— Inutile de chercher à me faire peur : je n'ai pas le ho-

quet. Cette cachette a du bon puisqu'elle m'a permis de surprendre votre conversation avec Alice et de constater qu'un fait d'importance semble vous avoir échappé, alors que je l'ai immédiatement remarqué en écoutant le récit de Flo.

— Quel fait ?

— *Le fait que la lumière se soit éteinte pendant que vous étiez dans le hall.*



XII

L'OMBRE DE L'ASSASSIN

« A votre place, je m'en tiendrais au témoignage de mes yeux. »
S. A. STEEMAN,
Légitime défense.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement c e c i : vous étiez assis dans le hall. A l'étage, seule, la veilleuse du couloir de droite était allumée, mais elle vous eût cependant permis de voir, au moins, l'ombre de quelqu'un qui eût traversé le palier ou gravi l'escalier ?

— Oh, oui !

— Vous n'avez vu personne... et cependant la lumière s'est éteinte ! Conclusion...

— L'assassin a sa chambre dans le couloir de droite !

— Flûte ! Vous me coupez mes effets !

— Voyons, dit Stani très surexcité, quelles sont les personnes ayant leurs chambres dans ce couloir : Miss Halton d'abord... et lady Blane...

— Oncle Henry, Maman, moi... et il y a aussi la chambre d'Anielka.

— Bon. Procédons par élimination : lady Blane et miss Halton étaient ensemble...

— Au moment où Ariane jouait du piano, maman était avec moi dans la salle de bains, en train de me frictionner au gant de crin. Je me souviens avoir vaguement entendu jouer du piano, mais le robinet coulait et...

— La comtesse Stérosoff n'est plus, poursuivit Stani. Il ne reste donc que...

— *Oncle Henry !*

Annie regarda l'inspecteur avec une incrédulité horrifiée :

— Oncle Henry l'assassin ? Ce n'est pas possible !

— J'espère que je ne vous dérange pas en plein flirt ? demanda Loïs Blane en descendant les trois marches séparant le salon de la véranda.

⁂

A trois heures de l'après-midi, le temps était si couvert que l'obscurité était déjà presque totale.

Depuis le déjeuner, Annie était étendue sur son lit et, perdue dans ses pensées, regardait fixement le plafond.

Oncle Henry ! L'assassin, c'était oncle Henry !

La jeune fille revoyait, comme en un kaléidoscope, pêle-mêle, toutes les scènes de sa vie où lord Seston jouait un rôle : la poupée maharanée qu'il lui avait rapportée des Indes... la fois où, une roue de la charrette à âne s'étant détachée, il l'avait emportée, en larmes, dans ses bras... la lumineuse plage de Brighton et le château de sable qu'il lui bâtissait... Et l'autre jour, sa pauvre silhouette dans le fauteuil, tandis que l'Ogresse interdisait qu'on pleurât Anielka...

Deux coups discrets furent frappés à la porte.

— Entrez !

Stani entra et referma silencieusement le battant derrière lui. Annie se souleva sur un coude, rejetant ses cheveux en arrière.

— Oh, monsieur Dargel, je n'ai cessé d'y penser et ça n'est pas possible ! Oncle Henry n'a pas pu tuer Anielka : il serait plutôt mort pour elle. Nous devons nous tromper... *il faut* que nous nous soyons trompés !

— Je n'ai jamais pensé que votre oncle eût tué sa fiancée et nous n'avons qu'une seule certitude : c'est lui qui a éteint la veilleuse.

— Mais puisque nous avons conclu que, seul, l'assassin...

— Lord Seston n'aurait pu tuer la comtesse Stérosoff, même s'il l'avait voulu, puisqu'au moment de ce premier crime, il se trouvait à plusieurs centaines de kilomètres de Partridge...

Le visage d'Annie rayonna :

— Je vous disais bien que nous devions nous tromper ! Le contraire était impossible ! Nous allons repartir à zéro et vous verrez, cher détective, que nous trouverons l'assassin, le seul, le vrai !

— Doucement, miss Stubbs... J'ai dit que votre oncle n'était pas responsable de la mort de la comtesse Stérosoff, mais il en va différemment pour ce qui est du meurtre de lady Seston et de Mrs Brent ou de la tentative faite contre miss Halton.

— Mais puisqu'il n'a pu...

— Si nous supposons qu'il y a *deux* assassins, poursuivit implacablement Dargel, l'alibi fourni à votre oncle par le premier crime perd toute valeur. Suivez-moi bien : la comtesse Stérosoff est tuée par lady Anna...

— *Par l'Ogresse ?* s'exclama Annie.

— Oui. Je me souviens fort bien, à présent, d'un détail que ma mémoire avait machinalement enregistré, mais que j'avais oublié. Avant que commençât l'*Erlkönig*, j'ai vu lady Seston échanger sa place au premier rang contre celle de la comtesse qui était primitivement assise derrière elle...

— Oui, c'est exact... Maintenant que vous m'en parlez, je me rappelle fort bien la chose...

Annie demeura un moment songeuse, puis secoua la tête :

— Non, décidément, je ne puis y croire. Dieu m'est témoin que je détestais l'Ogresse, mais je ne l'imagine pas tuant Anielka.

— Réfléchissez : c'est lady Seston qui vous a demandé de chanter, provoquant ainsi le concert improvisé qui a facilité l'exécution du crime; c'est certainement elle qui a été l'instigatrice du changement de place et souvenez-vous, enfin, de son attitude après le crime. Ayant d'abord soutenu, contre toute vraisemblance, qu'il s'agissait d'un accident, elle a tout fait, ensuite, pour que j'étouffe la chose...

— Mon Dieu ! c'est pourtant vrai...

— Et votre oncle avait un mobile évident : venger la mort de sa fiancée.

— Mais pourquoi aurait-il tué la pauvre Marjorie ?

— Parce que, arrivée la première auprès du cadavre de lady Seston, elle avait probablement découvert un indice accablant pour l'assassin. Par affection

pour lord Henry, elle a peut-être d'abord voulu garder la chose pour soi mais, finalement, sa conscience l'a poussée à me parler. Alors, il l'a abattue...

— Non, non, pas oncle Henry !... D'ailleurs, reprit la jeune fille avec un accent de triomphe, vous oubliez que l'assassin a tenté de tuer Ariane. Or oncle Henry aime Ariane comme si elle était sa fille, car tante Helaine et lui étaient inséparables dans leur jeunesse...

— Peut-être a-t-il seulement voulu lui faire peur pour l'inciter au silence, si elle arrivait à préciser ses souvenirs ?

Annie, la gorge houleuse, écoutait le policier détruire un à un les obstacles qu'elle s'efforçait de dresser entre son oncle et lui. A la fin, n'y pouvant plus tenir, elle se laissa aller contre l'épaule de Stani et éclata en sanglots :

— Vous... vous allez... l'arrêter ?

Dargel éluda la réponse directe :

— Je vais lui poser quelques questions pour essayer de le faire se couper... car, sauf l'incident de la veilleuse qui l'accuse formellement, nous n'avons pas la moindre preuve. Et un jury ne se contente pas de déductions, aussi i n g é n i e u s e s soient-elles.

Annie s'écarta du policier et se laissa retomber sur le lit :

— Allez-vous-en... allez-vous-en ! gémit-elle en enfouissant son visage au creux de l'oreiller.

Stani eut un geste vers elle, mais l'interrompit avec un haussement d'épaule. Qu'aurait-il pu trouver pour la consoler ? Il gagna la porte en silence et quitta la chambre où Annie sanglotait avec un désespoir de petite fille.

Tandis que l'inspecteur descendait l'escalier, le hall s'offrait à lui en une sorte de vue panoramique. La vaste pièce n'était éclairée que par la torchère voisine du piano et des lampes portatives disséminées au hasard des meubles. Les visages des personnes présentes baignaient ainsi dans une pénombre lumineuse qui les rendait étrangement semblable à des masques de cire.

A une table de jeu, un peu à l'écart, Eric, lord Edward, Alice Geldy et lord Tryas bridgeaient. Assis dans un fauteuil, le regard perdu dans le vague, lord Henry laissait une cigarette se consumer entre ses doigts sans qu'il songeât à en tirer une bouffée. Non loin de lui, Muriel Stubbs lisait ou plutôt semblait lire, car elle ne tournait pas les pages de son livre, et lady Blane, assise sur le canapé, les observait avec une fixité étrange.

S e u l e s, les annonces des joueurs coupaient le silence monotonement scandé par le cartel d'ébène.

Stani s'approcha de lord Henry :

— J'aurais quelques questions à vous poser, Monsieur...

En s'entendant adresser la parole, lord Seston tressaillit, s'arracha à sa rêverie et découvrit que sa cigarette était sur le point de lui brûler les doigts. Il l'écrasa vivement dans un cendrier posé sur le bras du fauteuil.

— A votre disposition... Si vous pensez que je puisse vous être utile.

Lord Seston suivit le policier dans l'embrasure d'une baie au delà de laquelle on ne distinguait déjà plus le parc.

— Lord Seston, dit Stani, à un moment donné, hier soir, miss Halton s'est mise à jouer du piano. J'aimerais savoir ce que vous...

Il fut interrompu par un cri aigu qui fusa sur la galerie :

— *Au secours ! Il va me tuer !*

Le policier se retourna d'un bloc et vit lord Tryas s'élancer dans l'escalier, tandis qu'Eric, renversant sa chaise, tournait le commutateur du grand lustre qui inonda de clarté les moindres recoins du vaste hall.

Un petit groupe s'agitait au milieu de la galerie où Stani reconnut Annie, les cheveux en désordre, lord Geldy, lady Alix et Ariane entourant lord Tryas qui soutenait sa femme. La voix de la blonde Florence parvint jusqu'à lui :

— J'avais cru entendre du bruit dans la chambre de lady Anna... J'ai ouvert la porte avant d'avoir réfléchi à ce que je faisais et... Oh ! cette ombre qui se dressait devant moi, les bras levés... Je ne sais comment j'ai pu trouver la force de refermer la porte et de crier !

Annie se pencha impulsivement sur la balustrade de la galerie :

— Monsieur Dargel ! Monsieur Dargel ! Vous voyez bien que j'avais raison !

Dans le brouhaha, Stani fut seul à prendre garde à ces paroles et lord Seston ne s'expliqua pas le regard déçu qu'il lui jeta en disant :

— Remettons cet entretien à plus tard...

Quand Stani se fut assuré que personne ne se cachait dans la chambre ou la salle de bains de feu lady Seston, une conclusion s'imposa à lui. Seuls, lord Geldy, lady Alix, miss Halton ou Annie avaient pu effrayer lady Tryas et profiter ensuite de la confusion pour feindre de s'être précipités sur la galerie avant qu'Eric n'eût allumé le lustre.

XIII

LADY LOIS FAIT PARLER D'ELLE

« ... En pénétrant dans l'étude, savaient-ils ce qui les attendait ? »
S. A. STEEMAN,
L'assassiné assassiné.

Un notaire étant une sorte de gouffre à secrets, Herman Granville avait été informé de la mort tragique de lady Anna.

Herman avait succédé à son père, qui, lui-même, y avait remplacé le sien, dans les délicates fonctions de notaire des Seston. Il répétait souvent à sa femme qu'il devait, à cette noble famille, le tiers de ses revenus et la moitié de ses cheveux blancs. Il lui arrivait même de trouver sa tâche odieuse, comme, lorsque, à la demande de lady Anna, il lui avait fallu rédiger un nouveau testament du bénéfice duquel la jeune Helaine se trouvait exclue au maximum. A cette occasion, Mr Granville avait bien failli résigner ses fonctions auprès des Seston, mais ça n'avait été qu'une impulsion car il avait réfléchi que pareille décision n'eût rien changé à la chose tout en marquant certainement le déclin de sa carrière.

Dans la mort de lady Anna, le notaire avait vu la juste fin d'une vie que l'orgueil racial rendait de plus en plus néfaste, mais le fait qu'elle eût été hâtée par un tiers l'avait vivement ému : un crime chez les Seston !

Aussi était-ce avec une curiosité angoissée qu'il avait envoyé les convocations préalables à la lecture du testament de la défunte. Ces enveloppes blanches où tranchait nettement son sceau, lui semblaient autant de bombes à retardement et ce fut aussi l'impression de l'inspecteur Dargel quand il les vit, le matin qui suivit l'attentat contre lady Flo.

Ce coup de théâtre avait, une nouvelle fois, complètement dérouté le policier. Il croyait alors avoir trouvé la bonne solution, mais celle-ci supposait déjà deux assassins : lady Anna et lord Henry. Après l'agression dont lady Tryas avait failli être victime, il eût fallu admettre l'existence d'un troisième coupable et l'on imaginait mal un tel consortium du crime dans une famille comme celle des Seston !

Stani avait ceci d'excellent qu'il n'hésitait jamais à reconnaître ses erreurs. Cependant, une explication lui était venue à l'esprit qui aurait pu étayer son hypothèse, au lieu de la détruire. Florence Tryas, depuis l'assassinat de la comtesse Stérosoff, se montrait extrêmement nerveuse et agissait un peu comme si elle avait eu quelque chose à dissimuler.

Avait-elle découvert la vérité avant l'inspecteur et, sensible au charme du très séduisant lord

Henry, avait-elle imaginé de créer de toutes pièces cette ombre menaçante à seule fin de lui procurer un alibi inattaquable? Dargel croyait lady Florence parfaitement capable d'une telle comédie, mais il la connaissait suffisamment maintenant pour s'être rendu compte que son visage décomposé, suant la peur par tous ses pores et où le maquillage marquait d'horribles plaques, n'était pas celui du mensonge. Lady Flo ne simulait pas la peur, elle était sincère. Dès lors, l'hypothèse du policier s'effondrait irrémédiablement.

Les yeux fixés sur les convocations du notaire, Dargel se disait qu'il allait peut-être en jaillir l'étincelle attendue. S'il fallait rejeter la théorie qui voulait lord Henry pour coupable, l'intérêt pouvait, fort bien, avoir été pour quelque chose dans la mort de lady Anna. Mais peut-être les dernières volontés de l'irascible v i e i l l e d a m e ne seraient-elles pas conformes aux secrets espoirs de ses héritiers présomptifs? Dans ce cas, il y aurait certaines réactions qui ne manqueraient probablement point d'intérêt.

Lors des interrogatoires qu'il avait eu à conduire au cours de sa carrière, l'inspecteur Dargel avait constaté qu'un coupable fait plus aisément face à l'imprévu, dans le cadre qui lui est habituel, que s'il se trouve transplanté dans une ambiance nouvelle. Ce décor inconnu de lui l'impressionne et, désemparé, il est moins apte à déceler les pièges qu'on lui tend. Aussi était-ce Dargel qui avait eu l'idée de téléphoner à Herman Granville afin que le notaire convoquât les héritiers en son étude, au lieu de se rendre lui-même à Partridge comme, par déférence à l'égard des Seston, il en avait eu primitivement l'intention.

Les prévisions de Stani commencèrent à se vérifier dès l'arrivée des convocations. Ariane ouvrit son enveloppe, jeta un rapide coup d'œil à la lettre, puis, ostensiblement, la déchira.

— Je n'irai pas, dit-elle.

— Vous êtes pourtant régulièrement convoquée, fit remarquer Dargel.

— Oui, monsieur Dargel, mais je ne crois pas que Dieu prodigue des miracles dans le seul but d'étonner ses créatures. Or je considèrerais comme un véritable miracle d'être couchée sur le testament de lady Anna autrement que pour subir une ultime avanie. Soyez persuadé que, si elle a pensé à moi en rédigeant ses dernières volontés, ce n'était pas dans l'intention de m'être agréable. En restant ici, je lui refuserai cette satisfaction posthume.

Un autre incident, beaucoup plus étrange, marqua l'arrivée des convocations. Le détective avait demandé que tout le courrier passât par ses mains afin, notamment, de relever l'origine des missives. Il choisit de distribuer les convocations au moment où tout le monde se trouvait réuni dans la salle à manger pour le déjeuner.

L'inspecteur fut très surpris de voir lord Tryas tendre la main :

— Mais je n'ai rien pour vous ! dit-il.

Il y eut, après ces mots, un court silence embarrassé, que

lady Alice rompit en faisant remarquer :

— Erreur bien compréhensible. Nous connaissons lord Tryas depuis si longtemps qu'il finit par se considérer comme étant un peu de la famille.

— Voyons, Austin, dit Florence, vous ne vous attendiez tout de même pas à hériter de lady Anna ?

La jeune femme avait pris un ton enjoué pour s'adresser à son mari, mais sa main émiettait avec nervosité le morceau de pain placé près de son assiette.

— Si, justement... Enfin, je veux dire... C'était une sorte de dette...

— Une dette ?

Lord Geldy considéra son hôte avec surprise et Tryas se troubla quelque peu :

— Non, je m'exprime mal... il ne s'agissait pas exactement d'une dette... De toute façon, la chose n'a qu'une importance très relative... n'en parlons plus!

Une idée traversa l'esprit de Stani :

— *Les enfants paient pour les erreurs des parents,* laissa-t-il tomber.

Il se fit, autour de la phrase, un silence étonné.

— Cette maxime est profondément amorale, dit lady Alice.

***

Annie, étant mineure, n'avait pas été convoquée par le notaire et elle demeura donc également au château, tandis que les héritiers se partageaient entre la voiture d'Eric pilotée par Stani et celle de lord Geldy. Les deux automobiles ne mirent pas un quart d'heure pour arriver à Dondeeds.

Le notaire avait revêtu un veston bordé et attendait ses clients sur le perron de sa demeure, dont le cadre victorien ajoutait à la solennité du moment. S'inclinant en un salut à l'ancienne mode, il baisa la main des dames et introduisit ses visiteurs dans son sévère bureau aux murs entièrement garnis de rayons chargés de classeurs et de répertoires judiciaires. Du geste, il invita les arrivants à s'asseoir sur les chaises disposées en demi-cercle devant sa table à écrire. Stani prit place à l'extrême-droite et se trouva ainsi à même d'observer tous ses compagnons. Seule, la solennelle mimique de Granville lui échappa et ce fut dommage.

Le notaire prit la grande enveloppe cinq fois scellée de rouge qui se trouvait sur son buvard et, s'aidant d'un coupe-papier, l'ouvrit majestueusement :

— Voici les dernières volontés de feu lady Seston. Sa fortune en biens meubles et immeubles est actuellement de l'ordre de trois cent mille livres, déduction faite des droits de succession.

Ayant énoncé la somme avec respect, le notaire s'assura de la fixation de ses lorgnons et, tenant devant lui les feuilles qu'il venait de déplier, il lut :

« *Je soussignée, Anna Evangeline Victoria Stubbs, veuve de Gregory Edward, lord Seston, par la grâce de Dieu saine de corps et d'esprit, déclare, à ce jour, assigner, en cas de mort, à mes biens meubles et immeubles, les destinations suivantes et instituer mon beau-frère lord Hen-*

ry James Seston, légataire universel, charge à lui de distribuer les legs ci-après :

Cinquante mille livres conjointement à mes neveux Cecil et Alice Geldy.

Cinquante mille livres conjointement à mes neveux Alix et Edward Seston.

Cinquante mille livres à ma nièce Muriel Stubbs, dont vingt-cinq mille livres pour s'ajouter à la dot de sa fille Annie, qui trouvera, peut-être plus facilement ainsi, l'époux digne du nom qu'elle porte et que ses déplorables manières pourraient rebuter...

Le notaire devint écarlate et lady Stubbs ne put retenir une exclamation indignée. Alice Geldy se pencha vers elle et lui murmura quelques paroles apaisantes.

... De servir une rente annuelle de cent livres à Mrs. Marjorie Brent, dont les services m'ont satisfaite, et à miss Ariane Halton, jusqu'à leur mort.

Fait et écrit de ma main, le vingt-sept septembre 19..., à Partridge Castel.

Ont signé comme témoins : John Laster, chauffeur, et Mary Lamb, camériste. »

Le notaire replia lentement les feuilles craquantes tout en jetant un regard à l'inspecteur Dargel, puis, abaissant les yeux sur son buvard, il ajouta :

— Je dois ajouter que lady Seston, étant décédée de mort violente, l'assassin ne peut, selon la loi, hériter d'elle.

Stani avait observé attentivement les héritiers durant la lecture du testament. En s'entendant nommer, lord Henry avait ébauché un geste comme pour prendre la parole, mais il s'était ravisé et même la dernière phrase du notaire n'avait pu l'arracher à son impassibilité.

En revanche, depuis la lecture du paragraphe agressif concernant sa fille, Muriel Stubbs ne tenait plus en place, ouvrant et refermant continuellement son sac avec un petit bruit irritant. Les Geldy et les Seston ne bronchèrent pas davantage. Quand le notaire eut fini de parler, lady Stubbs se leva et dit d'une voix qu'elle contenait à grand' peine :

— Je désire signer un renoncement.

— Mais, Madame, bien que tutrice légale, vous ne pouvez renoncer pour miss Stubbs qui sera majeure l'an prochain.

Muriel ne marqua que quelques secondes d'hésitation :

— Soit, mais je tiens à renoncer immédiatement à ma part. Quant à Annie, je suis certaine de sa réaction !

Elle ne se rassit qu'après avoir entendu Granville lui dire qu'il allait faire préparer l'acte et, dans le silence qui s'ensuivit, lord Henry déclara :

— Pour moi aussi, s'il vous plaît. J'accepte d'être l'exécuteur testamentaire, mais je ne veux pas toucher un penny.

Le notaire agita ses mains :

— Je vous conjure de réfléchir avant de prendre une décision aussi grave ! En cas de renonciation de la part d'un ou plusieurs héritiers, les sommes ainsi rendues disponibles doivent être partagées également entre les héritiers restants ou, à défaut, la totalité de la succession reviendra à l'Institut d'Educa-

tion de jeunes filles nobles de Coventbridge.

A cet instant, le téléphone posé à la droite de Granville se mit à sonner et le notaire décrocha le récepteur après avoir esquissé un geste d'excuse :

— Allo... Herman Granville à l'appareil ?

Il écouta un instant et tourna immédiatement les yeux vers Stani :

— C'est pour vous, monsieur Dargel...

Le policier prit le récepteur que lui tendait le notaire et une petite voix angoissée parvint à son oreille :

— Allo ! monsieur Dargel ?

— Oui...

— C'est moi, Annie... Venez vite, pour l'amour du ciel ! Je ne sais ce qui est arrivé à Loïs. La porte de sa chambre est fermée à clef et elle ne répond pas à mes appels !

XIV

OPHELIA

« C'est un suicide. Je vais néanmoins l'examiner de plus près. »
S. S. Van Dine,
Le fou des échecs.

Toutes les instances du notaire pour faire revenir lady Muriel et lord Henry sur leur décision, furent vaines; ils signèrent leur renonciation d'une main ferme.

Stani s'était approché de lord Geldy et lui avait demandé de hâter le départ :

— Miss Stubbs vient de me téléphoner... Il paraît qu'on n'arrive plus à obtenir signe de vie de lady Blane qui s'est enfermée dans sa chambre.

— Vous ne pensez pas que...

Lord Cecil n'osa achever et Stani haussa les épaules :

— Comment voulez-vous que je le sache ? C'est pourquoi j'ai hâte de retourner à Partridge. Cependant, cela m'étonnerait de la part de l'assassin. Songez combien cela diminuerait dangereusement — dangereusement pour lui — le nombre des suspects possibles.

— A-t-on essayé d'entrer par la salle de bains, en passant par l'autre chambre ?

— Miss Stubbs ne m'a donné aucun détail, mais je la sais très avisée et elle a dû tenter tout ce qui était possible avant de me téléphoner. Pas un mot aux autres, je vous prie.

Le retour fut rapide, mais le trajet parut néanmoins éternel aux deux conducteurs.

Annie guettait leur arrivée sur le seuil du hall et elle courut aussitôt au-devant de Stani. Elle entraîna l'inspecteur à l'intérieur du château tout en lui expliquant d'une voix haletante:

— Oh, j'ai cru que vous n'arriveriez jamais... Je ne sais ce qui se passe, mais il n'y a pas d'homme à la maison. Eric est parti faire du cheval et lord Tryas est introuvable... En voulant appeler Loïs pour le thé, j'ai constaté que la porte de sa chambre était fermée à clef. J'ai eu beau frapper, elle ne m'a pas répondu... En m'entendant, Ariane m'a rejointe et nous avons essayé de passer par la chambre d'Anielka, mais la porte de communication avec la salle de bains est également verrouillée... Sur ces entrefaites, Florence est arrivée et, apprenant de quoi il retournait, a piqué une crise de nerfs en réclamant son mari... ce qui était à prévoir, mais n'a pas avancé les choses... Alors, je vous ai téléphoné... Pourvu qu'il ne soit rien arrivé à Loïs !

— Avez-vous pensé à regarder si la clef était dans le serrure ? A l'intérieur, bien entendu.

— Oui, bien sûr ! Ç'a même été mon premier réflexe, mais je n'ai rien pu voir. Je crois que la clef n'est pas dans la serrure et

que le cache-entrée est retombé...

Tout en parlant, ils étaient arrivés rapidement devant la porte de lady Blane où Ariane les attendait.

Stani se baissa et constata qu'effectivement la clef n'était pas dans la serrure :

— Peut-être est-elle tombée...

Le policier se coucha sur la moquette du couloir. Malgré celle-ci, il subsistait un étroit espace sous la porte.

— Je ne vois pas grand' chose, mais je vois la clef ! annonça le policier. Il me faudrait quelque chose pour la tirer... cela nous éviterait de devoir enfoncer la porte qui paraît solide...

— Tenez ! dit aussitôt Ariane en dépliant une épingle à cheveux. Sera-t-elle assez longue ?

Stani recourba l'extrémité de l'épingle en une sorte de crochet et, s'aplatissant de nouveau sur le sol, il la glissa sous la porte.

— Tiens, tiens... fit-il, comme s'il venait de remarquer quelque chose.

— Qu'y a-t-il ? demanda aussitôt Annie, mais le policier ne lui répondit pas, car il venait de réussir à tirer la clef dans le couloir.

Lord Geldy atteignait le haut de l'escalier au moment où Stani engageait la clef dans la serrure et il vit l'inspecteur ouvrir la porte en ayant soin de tenir le bouton de porcelaine à l'aide de son mouchoir.

Tous quatre pénétrèrent dans la chambre et, s'aidant toujours de son mouchoir, le policier referma la porte au verrou derrière eux. Il ne voulait pas que les autres personnes fissent irruption à leur tour après que lady Tryas — on pouvait lui faire confiance pour cela ! — aurait hurlé ce qu'il en était, à travers toute la maison.

La chambre de lady Blane était déserte et en ordre, le lit non défait. Sur un fauteuil, un livre avait été oublié. Stani déchiffra le titre au passage : *Rynox*, de Philip Mac Donald.

La porte de la salle de bain était fermée. La main toujours enveloppée dans son mouchoir, le détective fit tourner la poignée. Le battant céda.

La pièce était emplie de vapeur d'eau et une violente bouffée de parfum chaud frappa les arrivants au visage, sans qu'ils pussent rien distinguer.

Stani fut le premier à réagir. Il se précipita vers la baignoire, en criant :

— Ouvrez la fenêtre !

Les mains étendues en avant comme un aveugle, lord Cecil se dirigea vers la croisée et un souffle d'air glacé balaya la pièce, faisant tourbillonner la vapeur.

— Mon Dieu !... Loïs ! s'écria Annie qui regardait du côté de Dargel.

Ariane et lord Geldy, à leur tour, ne purent retenir une exclamation angoissée.

Lady Blane était dans la baignoire, mais il y avait près de dix centimètres d'eau au-dessus de son visage détendu et paisible.

La vapeur se dissipait rapidement. Stani, aidé par lord Geldy, sortit vivement la jeune femme de la baignoire et l'étendit ruisselante sur le carrelage, mais il était d'ores et déjà visible qu'elle avait cessé de vivre. Lèvres tremblantes, Annie jeta

sur le corps, un peignoir en tissu éponge qui était accroché à une patère de porcelaine.

— Mais qu'est-ce que cela sent ? dit soudain Stani.

— *Jicky*. Un parfum français... de Guerlain, je crois, répondit aussitôt Annie. Loïs l'aimait particulièrement.

Stani aperçut alors un flacon brisé, près de la porte ouverte. Il se baissa et sur l'étiquette déchiffra en effet : *Jicky*.

Tout autour de la baignoire et même près de la fenêtre, des flaques d'eau moiraient le carrelage. Un déshabillé de satin était jeté sur le dossier d'une chaise ripolinée. Stani le prit en main : une large tache humide le souillait.

— Pauvre Loïs, gémit Annie. Elle a dû être frappée de congestion...

— Sans doute, dit lord Cecil. A moins qu'elle se soit suicidée... ce qui signifierait alors...

— Non ! coupa Dargel.

Les trois autres le regardèrent avec surprise.

— Mais n'est-il pas évident qu'il ne peut s'agir que d'un accident ou d'un suicide ? questionna miss Halton.

— Si cela paraît évident, répondit l'inspecteur, alors l'évidence est trompeuse. *Lady Blane a été assassinée par une femme.*

— Assassinée !

— Par une femme ?

— Que voulez-vous dire ? s'exclamèrent les autres presque en même temps.

— La porte de la chambre était fermée *de l'intérieur*, souligna Annie.

— J'ai le regret de vous contredire, miss Stubbs. La porte a été fermée à clef *de l'extérieur*.

— Mais, voyons, la clef...

— La clef a été glissée sous la porte pour nous faire précisément croire que lady Blane s'était enfermée. Mais, dans sa hâte, l'assassin a commis une erreur : il n'a pas suffisamment poussé la clef, dont une partie est demeurée engagée sous la porte. Pareille chose n'aurait pu se produire si la clef était tombée de la serrure, comme on voulait nous le donner à penser.

— C'est cela que vous aviez remarqué tout à l'heure ?

— O u i. Heureusement que vous n'aviez pas cherché à atteindre la clef avant mon arrivée, sans quoi cela aurait pu vous échapper et nous n'aurions sans doute pas découvert la vérité.

Mais une fois mes soupçons éveillés, j'ai remarqué d'autres détails : voyez jusqu'où l'eau a giclé. Pour que pareille chose ait pu se produire il faut, j'imagine, que la malheureuse se soit débattue dans son bain, car la vapeur n'aurait pas suffi à occasionner de telles flaques...

— Oh, c'est affreux ! murmura Annie, imaginant la frêle Loïs luttant désespérément contre un assassin inexorable.

— Toutefois, poursuivi Stani, je crois bien que lady Blane a voulu me laisser une suprême indication et me crier, par delà sa mort, qu'elle avait été assassinée...

— Que voulez-vous dire ? demanda Ariane qui buvait littéralement les paroles de l'inspecteur.

— Ce flacon brisé. Normalement, il devait se trouver soit

dans la petite niche ménagée au-dessus de la baignoire, soit sur l'étagère du lavabo... Or, il s'est brisé loin de ces deux points, à côté de la porte de la chambre. Il n'est donc pas tombé accidentellement. Lady Blane me paraît avoir aimé la lecture des romans policiers et, devinant peut-être l'intention de l'assassin de camoufler son crime en suicide, elle semble avoir fait tout ce qui était encore en son pouvoir pour le dénoncer. En effet, l'assassin pouvait remettre la salle de bain en ordre — et même ramasser ce déshabillé — souillé d'eau, alors que nous l'avons trouvé soigneusement rangé sur le dossier d'une chaise — mais non chasser ce tenace parfum. Pour cela, il lui aurait fallu laisser la fenêtre ouverte, mais il n'a pu le faire, car lady Blane n'aurait sûrement pas pris un bain dans de pareilles conditions — hypothèse de l'accident — et l'hypothèse du suicide serait devenue fort sujette à caution, car nous n'aurions plus eu ce que les auteurs de romans policiers dénomment *un local hermétiquement clos*. Or, nous ne sommes qu'au premier étage et l'on pourrait aisément imaginer l'assassin s'enfuyant par la fenêtre, après avoir commis son crime. Voilà pourquoi il a préféré se résigner à courir le moindre risque : celui de voir son crime dénoncé par le parfum.

— Je n'arrive pas à imaginer qu'on puisse faire preuve d'un pareil sang-froid dans de telles conditions, dit lord Geldy.

— Oh, mais nous avons affaire à forte partie ! affirma le policier avant d'ajouter : nous avons d'ailleurs un moyen très simple de vérifier mon hypothèse...

Stani sortit de sa poche une petite boîte cylindrique dont le couvercle se rabattait et en découvrait un second perforé à la façon d'une salière. Le policier souffla sur la poignée de la porte d'entrée, puis agita sa boîte au-dessus d'elle, la recouvrant d'une fine poudre grisâtre qui y demeura adhérente. Stani souffla de nouveau sur la poignée, puis sortant une petite loupe de sa poche, il l'examina avec attention. Presque aussitôt, il eut une exclamation de triomphe :

— Je m'en doutais : pas une seule empreinte ! Cette poignée a été essuyée. Imaginez-vous lady Blane se livrant à ce petit travail avant de se suicider ? Mais c'est là une précaution qui se retourne finalement contre la personne l'ayant prise, car elle nous donne la certitude que lady Blane a été assassinée.

Lord Geldy et les deux jeunes femmes considérèrent le policier avec une stupéfaction admirative.

— Oui, cela me semble très clair, en effet, dit Annie. Mais pourquoi avez-vous ajouté, tout à l'heure, que l'assassin était *une femme ?*

Stani eut un petit sourire :

— Etant dans votre bain, miss Stubbs, qui accepteriez-vous de recevoir ? Pas un homme, je suppose ?

⁂

Stani écarta son front de la vitre, au delà de laquelle s'étendait le parc obscur. Le policier était bien près de maudire le matin où Eric l'avait emmené faire

du ski à proximité de Partridge. Quelques jours seulement s'étaient écoulés depuis lors et ils avaient été marqués par une hideuse série de crimes dont chacun était un échec à la police, un camouflet infligé à Stani.

Le champ d'investigation se rétrécissait de plus en plus et l'assassin avait révélé son sexe : une femme avait tué, sans une seconde d'hésitation, Marjorie aux yeux épouvantés, une femme avait eu courage de maintenir sous l'eau, jusqu'à ce que mort s'ensuive, le visage de la douce lady Blane. Et le policier n'avait le choix qu'entre trois femmes : Ariane, Florence ou Annie... mais il avait encore deux chances sur trois de se tromper et de laisser ainsi à l'assassin la possibilité de récidiver.

Ariane avait un alibi, puisqu'on avait tenté de l'assassiner... Florence Tryas avait également failli être attaquée, la veille, dans la chambre de lady Anna.

Restait Annie.

Stani eut un haussement d'épaules rageur : jamais, jamais, il ne croirait à la culpabilité de la jeune fille !

Le policier, consultant sa montre-bracelet, vit qu'il était six heures. Quittant alors sa chambre, il s'engagea sur la galerie pour gagner l'escalier.

Au-dessous de lui, comme la veille, le hall n'était éclairé que par de petites lampes disséminées sur les meubles et par la torchère voisine du piano. Etaient rassemblés là, dans un visible état de prostration, les Tryas, lady Alice, Eric et Ariane. La table de bridge était préparée, mais les cartes n'avaient pas été touchées, les blocs étaient vierges... Comment eût-on pu bridger avec le spectre de cette nouvelle Ophélie errant par le château ?

En passant devant la porte de lady Anna, le policier eut l'idée d'y jeter un coup d'œil pour voir si, la veille, l'assassin n'aurait pas laissé quelque trace de son passage. Que pouvait-il bien chercher dans cette pièce ? Stani poussa le battant et il recula instinctivement en voyant une ombre menaçante se dresser devant lui... mais presque aussitôt, il éclata de rire !

Dans le hall, les invités sursautèrent et levèrent les yeux vers la galerie.

— Quelqu'un veut-il allumer le lustre, s.v.p. ? lança Stani depuis le seuil de la chambre.

Ce fut Austin Tryas qui se leva et alla tourner le commutateur.

— C'est bien ce que je pensais, dit alors le policier.

Puis, s'approchant de la balustrade, il se pencha au-dessus du hall :

— Lady Tryas, voici votre agresseur d'hier !

Et il montrait la terre-cuite, un faune dansant, posé sur le petit guéridon qiu ornait la galerie.

XV

ERREUR N'EST PAS COMPTE

« Tels des poissons qu'un pêcheur vient d'attraper, nous restions tous là, bouche bée et stupéfaits. »
Ethel LOBAN,
Les yeux aveugles.

Stani descendit l'escalier avec lenteur pour trouver le temps de remettre un peu d'ordre dans la confusion de son esprit. Cependant, la découverte qu'il venait de faire avait, maintenant, beaucoup moins d'importance qu'elle n'en aurait eu quelques heures auparavant. En effet, s'il l'avait faite avant l'assassinat de lady Blane, le policier eut arrêté sur-le-champ lord Henry, car, seule, la prétendue agression contre Florence Tryas l'en avait dissuadé.

A présent, il n'en allait plus de même, car lord Henry était au nombre de ceux se trouvant chez le notaire quand on assassinait Loïs Blane.

Par principe, un policier se méfie des alibis trop parfaits, mais il était impossible à Stani de nier l'évidence. En effet, Stani revoyait lady Blane sur le seuil du hall, un bras passé autour de la taille d'Annie, regardant les deux autos partir pour Dondeeds. Or, depuis cet instant, lord Henry n'avait cessé d'être en compagnie de l'inspecteur !

Quand il atteignit la dernière marche, Dargel fut immédiatement entouré.

— Comment osez-vous dire que j'ai menti ! lui reprocha lady Tryas, courroucée.

— Loin de moi cette pensée, madame ! affirma Stani qui ajouta aussitôt avec un soupçon de sarcasme : en la circonstance, je suis même absolument convaincu de votre bonne foi. Moi-même en voyant, tout à l'heure, cette ombre aux bras levés surgir devant moi, j'avoue avoir éprouvé... Toutefois, son immobilité a eu tôt fait de me rassurer et j'ai cherché quelle en était la cause.

— Il s'agirait simplement de l'ombre de cette statuette ? intervint Eric avec scepticisme. Comment expliques-tu, alors, que nous n'ayons rien vu lorsque nous nous sommes portés au secours de lady Tryas? Il ne s'agit pas d'une clarté vacillante, mais d'une source lumineuse fixe. Donc, si l'on voit l'ombre maintenant, nous aurions également dû la voir hier soir. Or, je serais prêt à jurer qu'il n'y avait aucune ombre visible quand nous avons rejoint lady Tryas sur la galerie, quelques secondes après qu'elle eût crié. C'est moi-même qui ai rouvert la porte de la chambre et je suis sûr de n'avoir rien vu de semblable.

Stani s'assit sur le bras d'un fauteuil et alluma une cigarette après en avoir tassé le tabac sur l'ongle de son pouce. Il prenait, visiblement, un malin plaisir à

tenir ses auditeurs en suspens.

— Tu as parfaitement raison, Eric, dit-il enfin. La source lumineuse étant fixe, l'ombre du faune doit être constamment projetée sur le plafond de la chambre quand on ouvre la porte. Et je ne vois pas pourquoi il en serait autrement.

— Mais puisque, je te le répète, hier, il n'y avait rien !

En souriant, le policier rejeta une bouffée de fumée :

— Tu feras un terrible témoin, Eric, car tu es de bonne foi dans ton erreur. Je suis au regret de te contredire mais, hier soir, comme maintenant, l'ombre existait.

— Tout de même, je...

Du geste, Stani arrêta les protestations de son ami :

— Une petite question, mon vieux. Que se passerait-il, maintenant, si l'on allumait dans la chambre de lady Anna ?

Tout d'abord interloqué par cette question insolite, lord Keith ne tarda pas à comprendre où son ami voulait en venir.

— Bien entendu, on ne verrait plus l'ombre ! dit-il. Mais, là, je t'arrête : quand j'ai ouvert la porte, hier, j'ai été un moment avant de trouver le commutateur, et durant ces quelques instants, si l'ombre avait été là, je l'aurais vue, car la chambre était uniquement éclairée par la lumière du hall.

— Et pourtant, elle y était ! persista Dargel avec un petit rire. Toutefois, je dois préciser que cette ombre n'était pas projetée avec la même intensité ou, plus exactement, que la source lumineuse qui la projetait était annihilée par une autre clarté.

— Mon Dieu, que c'est compliqué ! dit lady Tryas. Moi, je sais bien ce que j'ai vu !

— Je m'explique, continue posément Dargel. Lorsque la torchère était seule allumée, à hauteur du parquet de la galerie, la source lumineuse se trouvait située dans le prolongement de l'axe porte de lady Anna - statue du faune et l'ombre projetée était très nette.

« Mais quelle a été votre réaction instinctive en entendant crier ? Allumer immédiatement le grand lustre, afin de bien y voir. Or, ce faisant vous avez déplacé l'origine de la clarté éclairant la chambre, car l'intensité lumineuse du lustre est de beaucoup supérieure à celle de la torchère. L'ombre du faune projetée par cette dernière dans la chambre, continue bien à subsister, mais la clarté du lustre l'estompe, en quelque sorte, au point de la rendre invisible.

« Toutefois, rien ne vaut une bonne démonstration !

« Montez tous sur la galerie, et vous allez voir !

Avec un empressement comparable à celui d'enfants auxquels l'on vient d'annoncer une séance de lanterne magique, les invités obéirent. Quand ils furent sur la galerie, Stani leur cria :

— Ne vous placez pas entre la statue et la porte !

Puis, il éteignit le lustre et dit :

— Maintenant, o u v r e z l a porte !

Ce fut lord Tryas qui tourna le bouton et poussa le battant. Aussitôt, un murmure général, où trancha un léger cri de Florence, apprit au policier que

l'ombre du faune faisait son effet.

— Et, maintenant, passez muscade ! annonça-t-il en rallumant le lustre.

— Oh, c'est exact ! s'exclama lady Geldy. L'ombre subsiste, mais si je n'étais prévenue, je ne la remarquerais sûrement pas, tellement elle est atténuée par la clarté du lustre !

On entendit une porte s'ouvrir dans le couloir de droite et une voix féminine s'enquit :

— Mais que se passe-t-il encore ?

— Rien de grave, Annie, répondit lady Alice. Mr. Dargel vient de nous démontrer magistralement que l'agresseur de Florence n'était qu'une ombre.

Annie eut une exclamation et apparut, presque aussitôt, sur la galerie, suivie de sa mère. On mit les deux femmes au courant et, tandis que les autres continuaient à faire assaut de commentaires, miss Stubbs descendit rapidement rejoindre Stani dans le hall.

— Est-ce possible ? demanda-t-elle avec anxiété. Oncle Henry est de nouveau...

— Non, rassurez-vous, lui dit Dargel en la faisant asseoir. Cela ne change rien pour votre oncle car, cet après-midi, il était avec moi chez le notaire.

— Mon Dieu, c'est vrai ! Je n'y pensais plus ! s'exclama la jeune fille dans un élan de joie.

Mais elle eut aussitôt honte de sa réaction :

— Pauvre Loïs... Je ne saurais vous dire combien je souffre en imaginant sa mort affreuse... mais je ne puis m'empêcher d'être heureuse que cette mort permette du moins d'innocenter oncle Henry. Et je suis sûre que Loïs, qui avait beaucoup d'affection pour lui, serait la première à s'en réjouir... Dites donc : ma belle déduction au sujet de la veilleuse éteinte par l'assassin ne tient plus debout ? Pourtant...

— Si fait ! Elle est parfaitement correcte... Mais j'ai réfléchi depuis lors et me suis aperçu qu'elle reposait sur une donnée fausse.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement que *l'assassin ne loge pas forcément dans le couloir de droite.*

— Mais, voyons...

— Il a très bien pu se cacher dans la chambre vide de la comtesse Stérosoff en attendant le moment d'agir et s'y réfugier ensuite quand il a compris l'appel de miss Halton. Après quoi, il lui était facile de regagner *sa* chambre tandis que lady Tryas et moi-même nous trouvions dans celle de miss Halton.

— L'assassin était chez Anielka !

La jeune fille demeura un moment songeuse et acquiesça :

— Oui, les choses ont certainement dû se passer ainsi, dit-elle, puis, elle ajouta : moi aussi, depuis hier, j'ai beaucoup réfléchi et je suis arrivée à certaines conclusions qui pourront vous intéresser...

— Mais certainement, sourit Dargel. Quelle précieuse alliée vous faites, sans cesse à m'apprendre du nouveau ! Allez, je vous écoute ?...

Annie jeta un regard furtif en direction de la galerie et fit signe au policier de s'asseoir près d'elle sur le canapé :

— Monsieur Dargel, dit-elle

en baissant encore davantage la voix, *on n'a pas assassiné Anielka !*

Le détective eut, malgré lui, un geste agacé :

— Qu'êtes-vous allée chercher là ?

— Je m'explique mal, dit Annie à qui la réaction du détective n'avait pas échappé. Anielka n'a pas été assassinée, *elle a été victime d'un accident.*

— Voilà que vous rejoignez maintenant les théories de feu lady Seston ! Un accident ! Quelqu'un vérifiait probablement le fonctionnement d'un révolver pendant que vous chantiez ?

La jeune fille secoua la tête :

— Non, je ne veux pas parler d'un accident de ce genre. On avait bien prémédité un assassinat, *mais pas celui d'Anielka.* Vous m'avez rappelé, vous-même, qu'Anielka et l'Ogresse avaient échangé leurs places avant que je me mette à chanter et ceci, évidemment, sur la demande de ma tante. Vous en avez conclu que l'Ogresse avait agi ainsi afin de tuer Anielka, ce qui ne lui était guère possible en demeurant au premier rang.

— En effet.

— Eh bien, ce n'est plus mon opinion, car cela cadre trop mal avec le caractère de ma tante. Non pas qu'elle eût été incapable de commettre un crime ! Je suis même persuadée que, s'il lui avait suffi, comme dans l'histoire du mandarin, d'appuyer sur un bouton pour faire disparaître Ariane, elle n'aurait pas eu une seconde d'hésitation.

— Vous voyez bien !

— *Ariane*, oui, mais pas Anielka. Cette dernière n'était pas riche, mais elle était de bonne noblesse — ne disait-on pas que sa mère était cousine du tsar ? — et cela primait tout aux yeux de l'Ogresse, si fière de son sang bleu ! Non, Anielka avait tout pour plaire à ma tante qui, d'ailleurs, ne dissimulait pas le contentement que lui causait ce mariage. En effet, on pouvait espérer ainsi un héritier pour le nom des Seston... car tante Alix ne peut avoir d'enfant et le célibat prolongé d'oncle Henry... Bref, l'Ogresse n'aurait jamais tué Anielka !

— Pourtant, vous m'avez vous-même fait remarquer la cruauté de son attitude à l'égard de votre oncle, après la mort de la comtesse Stérosoff.

— Oh ! vous savez, l'Ogresse n'avait pas volé son surnom ! Son attitude, en la circonstance, n'était pas tellement différente de celle qui était ordinairement la sienne. Si elle ne s'est pas donné la peine de choisir ses mots pour annoncer à mon oncle la mort d'Anielka, c'est, probablement, parce qu'elle était surtout préoccupée par son plan pour préserver l'honorabilité des Seston.

Eric et Ariane qui, pensa le détective avec quelque surprise, semblaient maintenant éviter de demeurer en tête-à-tête, redescendaient en compagnie de Florence Tryas. Dargel entraîna miss Stubbs sur une banquette placée dans l'embrasure d'une fenêtre, où ils pourraient poursuivre leur entretien sans courir le risque d'être écoutés par une oreille indiscrète.

— Bon, admettons que vous ayez raison... expliquez-moi un peu comment votre *accident* aurait pu se produire ?

— Vous n'avez donc pas encore compris ?

—Lady Anna voulait tuer miss Halton ?

— Mais non, voyons ! Ça me paraît pourtant clair : l'échange des places a eu lieu au moment où Ariane préludait, donc après l'extinction des lumières. Le hall n'était plus alors éclairé que par la torchère — la fameuse torchère ! — c'était parfait pour Ariane et moi, mais les auditeurs étaient dans la pénombre, comme dans une salle de concert. Dans ces conditions, l'assassin a fort bien pu ne pas remarquer l'échange de places.

— ... et il a tué la comtesse en croyant tuer lady Seston ! acheva Stani, comprenant enfin.

En envisageant le problème sous ce nouvel angle, la mort de lady Seston n'apparaissait plus comme la contre-partie de celle d'Anielka Stérosoff mais comme la réussite d'une tentative qui avait échoué, la première fois, en se trompant d'objet. De la sorte, on pouvait de nouveau croire à l'existence d'un assassin unique et cela procurait un alibi supplémentaire à lord Seston qui se trouvait à des centaines de kilomètres de Partridge quand une balle, destinée à sa belle-sœur, assassinait sa fiancée.

Sur ces entrefaites, le dîner fut annoncé. On ne s'attarda point à table, car on remarquait trop de vides autour d'elle. Stani fut particulièrement sensible à celui laissé à sa droite par une jeune femme, gracieuse et douce. Lady Blane avait été si effacée de son vivant, qu'il fallait sa disparition pour que l'on eût conscience de tout ce qu'apportait sa présence.

Hors de la salle à manger, les hôtes de Partridge, contraints à demeurer sous le même toit, pouvaient feindre de croire que les absents étaient dans leurs chambres et se conduire à peu près normalement. Mais, aux repas, la grande table, avec ses vides que l'on n'arrivait plus à masquer, rétablissait la terrible vérité. C'est pourquoi, par une sorte d'accord tacite, les repas étaient à peu près silencieux, pour abréger le plus possible ce passage dans la salle à manger.

Pendant que l'on servait le café dans le hall, lady Geldy qui n'oubliait jamais ses devoirs de maîtresse de maison, s'efforçait de maintenir la conversation en lui fournissant les sujets les plus divers. Mais c'était comme autant de feux de paille et, après un court brouhaha général, le silence retombait, plus lourd qu'avant.

Stani, assis à côté de Florence Tryas, l'observant à la dérobée, s'aperçut qu'elle offrait toutes les apparences d'une extrême lassitude. Son maquillage était savant, mais le fond de teint ne pouvait suppléer à la luminosité naturelle de sa carnation et le fard faisait des plaques sur son visage, comme sur celui d'une malade.

Comme le policier se levait pour déposer sa tasse sur une table voisine, Ariane manœuvra pour s'y trouver en même temps et lui dit rapidement à voix basse ;

— Pourrais-je vous parler en tête à tête ?

Stani acquiesça et, un moment plus tard, il rejoignit la jeune

femme dans le petit salon contigu au jardin d'hiver.

— Voulez-vous arrêter l'assassin ? lui demanda Ariane à brûle-pourpoint dès qu'il eut refermé la porte.

— La question est superflue.

— Parfait. Mon plus cher désir est également que l'assassin soit hors d'état de nuire, car je me sens particulièrement visée : c'est en se cachant derrière moi qu'il a tiré sur Marjorie et, avant-hier, s'il était parvenu à entrer dans ma chambre...

— Vous n'avez toujours pas identifié ce froissement soyeux ? l'interrompit Dargel.

— Non, hélas, mais nous allons essayer d'arriver au but par un autre moyen. J'ai toujours entendu dire que, dans un combat, l'avantage était du côté de celui qui réussissait à s'assurer l'initiative des opérations. Eh bien, dans le combat que nous menons contre l'assassin, nous allons mettre cet enseignement à profit, si vous le voulez bien. Au lieu de nous efforcer de deviner où vont porter ses coups pour tenter de les parer, nous allons les provoquer en lui offrant une victime.

— Que dites-vous ? s'exclama le policier, interloqué.

Ariane le regarda calmement et précisa :

— Pour prendre l'assassin au piège, il nous faut un appât. Cet appât *ce sera moi.*

XVI

L'INVITATION AU MEURTRE

« Personne n'a-t-il donc monté et descendu les escaliers ? »
G. K. CHESTERTON,
L'homme invisible.

Stani fut subjugué par une aussi calme assurance :

— Vous voulez risquer votre vie pour m'aider à découvrir l'assassin ?

Ariane haussa imperceptiblement ses belles épaules et sourit:

— Oh, ne dramatisons pas ! Il y a un risque, évidemment, mais je ne suis pas de ces femmes que la vue d'une souris fait tomber en pâmoison. En ne me réservant guère de douceurs, la vie a eu tôt fait de m'endurcir. Et mon révolver ne me quittera pas.

— J'y compte bien ! Je vous avoue néanmoins, miss Halton, que j'hésite. Votre idée audacieuse me paraît susceptible de donner un excellent résultat, mais je n'ose accepter...

Ariane posa sa main sur le bras du policier et le regarda avec gravité :

— Vous n'avez pas le droit de refuser, monsieur Dargel, si vous pensez que mon plan peut amener le dénouement de cette affaire. N'oubliez pas que l'assassin s'est déjà attaqué à moi et nous avons toutes raisons de craindre qu'il renouvelle sa tentative... Je dois constituer un danger pour lui, mais j'ignore lequel...

— C'est à cause de ce froissement soyeux, j'en jurerais! Nous n'aurions jamais dû en parler aux autres...

— Oui, vous avez peut-être raison... Ah ! si, seulement, la mémoire pouvait me revenir !... Mais il ne nous faut pas compter sur cela, en laissant ainsi à l'assassin, le loisir de frapper à nouveau, après avoir bien calculé son coup. Nous devons le provoquer, l'acculer à la nécessité de commettre un nouveau crime sans avoir eu le temps de le préparer. Je veux le battre sur son propre terrain ! La brebis refuse de se laisser égorger sans essayer de se défendre, c'est bien son droit !

Stani eut un geste large, comme pour chasser ses ultimes scrupules.

— Soit, miss Halton, je me rends à vos arguments. Mais je désire que nous prenions le maximum de précautions, afin de ne point courir de risques superflus. Je crois que nous ne serons pas trop de trois pour mener cette entreprise à bien, si nous ne voulons pas éveiller les soupçons de l'adversaire. Voyez-vous quelque objection à ce que je mette miss Stubbs dans la confidence ? A plusieurs reprises déjà, elle s'est révélée d'excellent conseil pour moi...

— Je n'y vois aucun inconvénient, si vous jugez la chose

utile. Vous êtes le *cerveau conducteur* et moi, rien qu'un pion sur l'échiquier. Un pion qui peut gagner la partie, mais un simple pion malgré tout.

— Bon, alors je mettrai miss Stubbs au courant...

— Il ne faut pas perdre une minute ! Savons-nous si l'assassin n'a pas l'intention de mettre à profit la nuit qui vient ? Allez vite chercher Annie, je vous attends ici.

C'est dans sa chambre que le policier trouva Annie et, dès qu'il eut frappé, il s'entendit inviter à entrer.

La jeune fille était à terre, assise sur ses talons. Devant elle, à même le tapis qui recouvrait la moquette, un jeu de cartes étalait ses rectangles multicolores. A l'entrée du détective, Annie jeta un coup d'œil pardessus son épaule, puis continua de retourner les cartes.

— Il est bien imprudent d'inviter ainsi n'importe qui à entrer dans votre chambre, miss Stubbs, fit remarquer Dargel. Si c'avait été l'assassin ? Vous devriez être moins confiante...

Annie retourna une dernière carte et eut une exclamation ravie :

— C'est parfaitement inutile, cher détective, car, par trois fois, les cartes viennent de répondre *non* à cette question bien précise : *Serai-je assassinée ?* Me voici rassurée, mais je sens que, désormais, la vie va manquer de piment !

— A c c e p t o n s l'augure des cartes, sourit Stani, mais je vous conseille tout de même de veiller sur votre charmante personne : deux s û r e t é s valent mieux qu'une !

— C'est ce que je pensais, figurez-vous, répartit Annie en rassemblant les cartes. Mais est-ce pour veiller sur ma charmante personne, comme vous dites, que vous vous introduisez à pareille heure dans la chambre d'une jeune fille ?

— Non, je suis seulement à la recherche d'une alliée.

— Oh, le délicieux motif ! s'exclama miss Stubbs en se remettant lestement debout et en défroissant sa robe. Me jugeriez-vous digne de remplir ce rôle ?

— Je ne vois que vous qui en soyez capable.

En quelques phrases rapides, le policier fit part à la jeune fille du projet d'Ariane, puis, ils descendirent tous deux rejoindre miss Halton, sans que les personnes attardées dans le hall parussent prêter attention à leur passage, sauf lady Alice qui, jouant aux échecs avec Austin Tryas et attendant que celui-ci eût achevé de mûrir son coup, leur jeta un coup d'œil intrigué.

A leur entrée, Ariane assise dans un fauteuil, parut s'arracher à une songerie mélancolique.

— Ariane, je te trouve magnifique de courage ! dit Annie en embrassant impulsivement sa cousine.

Miss Halton lui rendit son étreinte, tout en souriant de cette façon un peu lointaine qui lui était particulière :

— N'exagérons rien, ma chérie. Puisque tu es au courant, ne perdons pas de temps et dressons vite un plan d'action.

Ils assemblèrent trois sièges loin des portes et parlèrent à mi-voix.

— Le problème, dit l'inspec-

teur, est d'appâter l'assassin sans qu'il ait conscience de l'être...

Ils émirent tous différentes suggestions, mais durent les rejeter l'une après l'autre pour un motif quelconque.

Annie s'énervait en constatant que l'on n'arrivait à aucun résultat. Elle se renversa contre le dossier de son fauteuil et enfouit son visage dans ses mains pour mieux se concentrer. Les autres firent silence. Soudain, la jeune fille abaissa les bras et fit claquer joyeusement ses doigts :

— Je ne suis pas Archimède, mais, moi aussi, j'ai trouvé !

⁂

Any time you're Lambeth way
Any evening, any day

Il était dix heures du soir, mais personne n'était encore monté se coucher. On eut dit que chacun puisait quelque réconfort dans la proximité des autres. Annie avait tourné le bouton de la radio, peu après que l'inspecteur et elle fussent revenus dans le hall. La musique baroque et déjà démodée du *Lambeth Walk*, demeurait entraînante et entourait chacun d'une sorte de mur invisible, sans qu'il fût nécessaire de soutenir une conversation. En écoutant cet air guilleret, plus d'un songeait combien, en d'autres temps, il eut été agréable de céder au plaisir de la danse.

Sur le seuil de la salle à manger, lady Geldy achevait de donner à Lars les ordres pour le lendemain — car, depuis la disparition de Mrs Brent, c'était le maître d'hôtel qui avait pris la direction de la domesticité, — quand Ariane, venant du petit salon, traversa le hall.

Miss Halton adressa un léger signe à Stani Dargel et celui-ci, l'air légèrement étonné, la rejoignit au pied de l'escalier.

Tout en écoutant distraitement les suggestions de Lars, lady Alice voyait le policier et Ariane s'entretenir avec une certaine animation, mais le bruit de la radio empêchait qu'on pût entendre leurs paroles.

Every little Lambeth gale
With her little Lambeth...

On entendit un bruit sec, comme Annie tournait brusquement le bouton du poste et, dans le silence subit qui succéda, la voix d'Ariane Halton résonna étrangement :

— ...puisque je sais qui a tué Loïs...

Miss Halton s'interrompit net en se rendant compte que ses dernières paroles venaient de retentir dans tout le hall. Elle parut un instant ne savoir quelle attitude adopter puis, s'arrachant à Stani qui voulait la retenir, elle souleva le bas de sa robe et gravit rapidement l'escalier, sans se retourner. Quelques secondes plus tard, on entendit la porte de sa chambre se refermer avec bruit et cela parut libérer les témoins de la scène d'une vague contrainte :

— A n n i e, pourquoi as-tu éteint le poste ? demanda lady Geldy tandis que Lars s'en allait. C'est pourtant toi qui l'avais allumé ?

— Oui, mais je sentais que je ne pourrais plus résister longtemps au *Lambeth Walk*. Je me demande pourquoi mon geste semble vous avoir suffoqués à ce

point, tous tant que vous êtes... Qu'eussiez-vous dit si je m'étais mise à danser ? Or, il s'en est fallu d'un cheveu, mes enfants !

L'inspecteur Dargel était demeuré près de l'escalier. Sa main tapotait nerveusement la rampe et il paraissait très contrarié :

—Votre geste n'en a pas moins été très inopportun, miss Stubbs. Miss Halton était sur le point de me révéler le nom de l'assassin, mais ce brusque silence l'a surprise... et vous avez vu le résultat !

— Comment Ariane pourrait-elle savoir, maintenant, qui est l'assassin de Loïs, alors que, tantôt, elle l'ignorait ? dit Lady Tryas, les yeux fixés sur l'escalier et comme se parlant à soi-même.

Stani eut un geste excédé et jeta sa cigarette dans un cendrier, sans même l'avoir allumée.

— Je l'ignore, mais j'allais le savoir... Tandis que, maintenant... !

— Oh, maintenant, c'est fichu ! dit Annie. La belle s'est retirée dans sa tour d'ivoire et paraît décidée à attendre que la nuit lui ait porté conseil !

— Annie, tu parles comme une petite sotte ! lança Muriel Stubbs, exaspérée. Il n'y a pas lieu de plaisanter.

— Oh, que d'histoires parce que j'ai tourné le bouton de la radio ! Si Ariane avait vraiment voulu parler, ce n'est tout de même pas cela qui l'en aurait empêchée !

Avec un mouvement de mauvaise humeur, miss Stubbs se dirigea vers l'escalier et regagna sa chambre.

— Je crois que nous vivons tous un peu trop sur nos nerfs, dit lady Alice en manière de conclusion.

Le départ d'Annie parut donner le signal de l'exode. Après de brèves salutations, presque l'un derrière l'autre, les invités montèrent à l'étage et se retirèrent dans leurs chambres.

Stani demeura le dernier dans le hall, puis, il parut se résigner et gravit, à son tour, l'escalier. Comme il atteignait le palier, Ariane surgit soudain du couloir de droite, s'apprêtant à descendre. Elle avait endossé une grande mante sombre, celle-là même qu'elle portait le jour où Marjorie Brent avait été assassinée.

— Vous me cherchiez, miss Halton ?

— Non, non, pas du tout... Je vais simplement faire quelques pas dans le parc pour me calmer les nerfs... Cette journée a été une telle épreuve...

— Je vais vous accompagner et nous pourrons reprendre notre entretien de tout à l'heure...

— Non, pas maintenant, je vous en prie... Laissez-moi seule... J'ai la migraine...

— Je crois, miss Halton, qu'il vous vaudrait mieux rester dans votre chambre.

Les voix portaient très loin dans la maison silencieuse.

— Non, je suis certaine que l'air frais me fera le plus grand bien.

— Bon... je n'insiste pas... Mais soyez prudente !

— N'ayez crainte, tout le monde est couché maintenant.

Et, sur une brève inclinaison de tête, la jeune femme se mit à descendre l'escalier. L'Inspec-

teur la suivit un moment du regard, puis, il entra dans sa chambre et en ferma la porte un peu plus violemment qu'il n'était nécessaire.

Arrivée au bas des marches, Ariane tourna le commutateur et les ténèbres se refermèrent sur le hall.

Miss Halton devait avoir atteint le perron, quand l'obscurité du palier parut engendrer une ombre plus dense. Rapidement et sans le moindre bruit, cette ombre descendit l'escalier, traversa le hall et, à son tour, atteignit le parc. Devant le parc. Devant le château, l'ombre s'arrêta, hésitante, et parut prêter l'oreille.

Dans le silence de la nuit, un chant léger venait de s'élever. On eut dit une spirale d'or scintillant sous la froide clarté des étoiles. Ariane lançait dans le calme du parc une vocalise sans fin, celle-là même que Florine déroule à la fin du premier acte du *Riquet à la Houppe* de Georges Hüe, tandis que le chœur immatériel des fées répète en crescendo au spirituel laideron : « Tu seras beau... Tu seras beau ! »

Ce chant permit à l'ombre de s'orienter et elle enfila une allée sur les pas de miss Halton, tandis que les notes fluides continuaient à se mêler aux bruits de la nuit.

⁂

Il semblait à Ariane que le parcours, dont elle avait convenu avec l'inspecteur Dargel et qui lui était pourtant familier, avait triplé de longueur.

Maintenant qu'elle se trouvait seule dans ce parc obscur et froid, la jeune femme ne pouvait s'empêcher d'éprouver quelque angoisse. Elle découvrait avec quelle facilité, dans la pénombre nocturne, un arbre peut ressembler à...

— La Diane ne devrait plus être très loin... pensait-elle tout en rassemblant les restes de son courage. Elle se trouve à l'intersection des deux allées et, quand je l'aurai contournée, je pourrai revenir vers le château...

Ariane avait hâte à présent de regagner sa chambre, de se retrouver dans cette ambiance familière qui brisait les sortilèges de la nuit.

Afin de garder le contact avec elle, Stani avait demandé à Ariane de chanter et la jeune femme se félicitait d'avoir choisi cet air qui se répétait indéfiniment. Cela lui permettait d'oublier ce qu'elle chantait et de porter toute son attention sur ce qui l'entourait.

Enfin, au détour de l'allée, Ariane distingua une tache claire : la statue de Diane.

Quand elle s'engagea dans l'allée qui revenait vers le château, miss Halton éprouva une sensation d'allègement. Maintenant, elle touchait au terme de l'épreuve qu'elle s'était imprudemment fixée.

Sous les plis amples de la mante, la main de la jeune femme étreignait un revolver, le revolver qui, dans sa chambre, l'autre soir, avait failli servir. Ce contact la rassurait un peu, mais le silence, l'obscurité et cette impression d'isolement finissaient par agir péniblement sur ses nerfs. Cette allée semblait ne pas avoir de fin.

⁂

Au bord de la pelouse dénudée par l'hiver, l'ombre continuait d'avancer sans bruit. Elle aussi tenait un revolver dans sa main.

⁂

Sur le noir délayé du ciel, Ariane voyait maintenant se détacher la silhouette du château. Instinctivement, elle pressa le pas.

Il y eut une faille soudaine dans la spire d'or de la vocalise. L'ombre bondit en avant. Un coup de feu déchira le pesant silence du parc.

Le rayon lumineux d'une torche électrique jaillit presque aussitôt et éclaira le blême visage d'Ariane.

— Je... je ne sais où il est passé, balbutia-t-elle.

— *Il* ?

Stani abaissa la clarté de sa lampe, mais la terre gelée de l'allée ne gardait aucune empreinte.

— C'est étrange, dit Dargel. Je vous suivais à quelques mètres à peine et je n'ai rien vu.

Tout en parlant, il promenait, autour de lui, le puissant faisceau lumineux de sa torche.

— Dès que votre chant s'est interrompu, j'ai compris que quelque chose d'anormal se produisait. Aussitôt, j'ai couru vers vous et j'aurais dû apercevoir...

La jeune femme s'accrocha au bras du policier, comme si elle était sur le point de défaillir :

— Peut-être me suis-je trompée... Je ne sais plus... Oh, rentrons, je vous en prie !

Elle frissonnait et Stani entendait ses dents s'entrechoquer.

— Mais sur qui avez-vous tiré ? Un homme ou une femme ?

— Un... Oh non, je ne sais pas...

Ariane éclata en sanglots convulsifs :

— Oh, rentrons, rentrons ! Je n'en puis plus !

Il ne leur restait plus qu'une cinquantaine de mètres à parcourir pour atteindre le perron. Aucune clarté ne filtrait entre les rideaux du hall. Personne, apparemment, n'avait entendu la détonation... à moins que la peur tînt chacun claquemuré dans sa chambre.

Cependant, comme Stani refermait derrière lui la porte du hall, une petite voix calme s'éleva dans les ténèbres et l'inspecteur sentit Ariane tressaillir violemment à son bras :

— Alors ?

Un frais parfum de lavande environna Stani : Annie était près de lui.

— Eh bien, chuchota-t-il en réponse, miss Halton a cru voir quelqu'un et a tiré un coup de feu pour l'atteindre, mais elle est incapable de dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Je la suivais à courte distance, mais je n'ai rien pu voir.

Il y eut un bref silence.

— En tout cas, reprit Annie, un fait est sûr : personne n'a traversé le hall depuis que j'ai entendu la détonation.

— On peut pénétrer dans le château par d'autres entrées que celle-ci, fit remarquer Stani.

— Oui, concéda la jeune fille, mais pour monter au premier, il n'y a que cet escalier. Par conséquent...

— Par conséquent, enchaîna Dargel avec une note de triom-

phe dans la voix, *l'assassin doit être absent de sa chambre* ! Je m'en vais immédiatement voir ce qu'il en est... Voulez-vous vous occuper de votre cousine, miss Stubbs ? Mais allumez et demeurez dans le hall, car il ne s'agirait pas que l'assassin se faufile d'un côté du palier tandis que je suis occupé de l'autre...

Tout en parlant, il avait atteint la première marche de l'escalier et Annie tourna le commutateur :

— Soyez tranquille, promit-elle, nous faisons bonne garde !

Parvenu au premier étage, le policier alla frapper successivement à toutes les portes, après avoir allumé les veilleuses afin de voir ce qui se passait dans le couloir. On mit plus ou moins de temps à lui répondre d'une voix inquiète, surprise, ou angoissée, mais personne ne manquait à l'appel.

Dargel demeura un moment songeur, puis, il se remit en marche et descendit rejoindre les deux jeunes femmes assises sur le grand canapé, au milieu du hall.

— Tout le monde est là, annonça-t-il.

— Mais, alors...

— Notre plan a probablement avorté, dit Ariane qui commençait à reprendre quelques couleurs. L'assassin a dû flairer notre traquenard et s'abstenir.

— Oui, dit Stani avec un léger ricanement. Mais cette abstention le trahit encore plus sûrement qu'un nouveau crime !

XVII

INTERLUDE SUR UN MODE TRISTE

« J'ai honte de vous dire tout cela... mais il me semble qu'il le faut pour que vous compreniez. »
Jacques Decrest, *Hasard.*

Par une de ces coïncidences que la Providence se plaît à agencer pour intervenir de façon décisive dans le jeu des hommes, la première personne que Stani Dargel rencontra, le lendemain matin, en quittant la salle à manger où il venait de prendre seul son petit déjeuner, fut lady Alix Seston.

Si cette rencontre n'avait pas eu lieu, la solution de cette série de crimes eût peut-être demandé encore plusieurs jours à Stani, mais ce fut Alix et ses yeux mauves qui, sans qu'il y parût, modifièrent profondément le cours des choses. En effet, après cette rencontre, plusieurs points se trouvèrent éclaircis et Stani n'eut plus guère de doute quant à l'identité de l'assassin.

— Bonjour, madame.

— Oh, bonjour, inspecteur !

Stani s'inclina sur la main fine et encore belle de lady Seston. Ce faisant, il vit scintiller le brillant jonquille qui ornait un des doigts effilés.

Le policier eut alors l'impression qu'il se produisait en lui une sorte de déclic et, brusquement, une vision que son cerveau avait machinalement enregistrée lui fut restituée jusqu'en ses moindres détails.

Quand il se redressa, Stani était légèrement plus pâle :

— Je suis content de vous voir, madame, car je désire vivement avoir quelques instants d'entretien avec vous.

Le regard de lady Alix chercha celui du policier. Dargel remarqua que l'étrange mauve de ses yeux n'était plus voilé de crainte, comme au soir de son arrivée à Partridge.

— Mais je suis à votre entière disposition, Inspecteur, dit Alix avec une légère surprise dans la voix. Toutefois, je ne vois point...

— Les bons témoins sont justement ceux qui ne voient pas vers quel but tend l'enquêteur. En effet, ceux qui voient — ou croient voir — où l'on veut en venir, ont tendance à dramatiser, à corser, à *faire mieux* que la vérité. On ne saurait imaginer toutes les complications que semblables témoins peuvent apporter à une enquête.

— Oui, bien sûr...

— Excusez, je vous prie, cette petite digression qui n'a d'ailleurs rien à voir avec notre affaire. En effet, la question que j'ai à vous poser est aussi nette que la réponse qu'elle appelle : *Qu'êtes-vous allée faire au premier étage quand vous avez quitté le hall, durant l'Erlkönig ?*

Lady Alix ne sourcilla pas sous cette attaque brusquée :

— Mais je crois vous l'avoir déjà dit... J'avais oublié une de mes bagues sur le lavabo de ma salle de bains et, un instant, j'ai cru l'avoir perdue. C'est pourquoi je suis montée en toute hâte.

Le policier regarda son interlocutrice fixement et laissa s'établir un petit silence. Puis, il questionna :

— Avez-vous le don d'ubiquité ?

— Plaît-il ?

— Vous allez me comprendre : s'il vous en souvient, le jour de mon arrivée à Partridge, je vous ai été présenté peu avant le dîner et je vous ai baisé la main. Depuis ce moment-là jusqu'à l'*Erlkönig*, vous avez été constamment dans le hall ou la salle à manger...

Alix Seston eut un rire grêle qui sonna faux :

— Ma foi, monsieur, je trouve tout cela très ordinaire...

— Et si j'ajoute que, en vous baisant la main, j'avais remarqué ce très beau brillant jonquille ?

En un instant, un bouleversement total s'exprima sur le visage de lady Seston.

Jusqu'à cette minute, le policier avait eu, sous les yeux, une femme en pleine maturité, cette maturité qui est l'épanouissement de son sexe. Et, soudain, il semblait qu'un souffle brûlant eût ravagé cette belle cire : de nouveau, le regard exprima l'effroi, le teint se plomba et la bouche eut un pli d'amertume désespérée

Ce fut une vieille femme qui dit d'une voix éteinte, comme se parlant à soi-même :

— Tout aura donc été inutile... Oh, mon Dieu !... que Vous ai-je fait pour m'accabler ainsi ?

L'intense désespoir que l'on décelait dans cette voix, émut Stani. Il s'attendait à tout, sauf à ce terrible effondrement.

— Madame, ... il faut avoir confiance en moi...

Alix leva vers lui un regard égaré, mais une flamme d'espoir se mit à vaciller dans ses yeux mauves :

— Oui... Je vais tout vous dire... Si vous pouviez ne rien divulguer... Peut-être, avec votre aide, parviendrai-je encore à tout sauver ?

En un geste impulsif, la main où étincelait le brillant jonquille avait saisi le bras de l'inspecteur, comme un naufragé se raccroche à une épave.

— Je vous promets, madame, de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour que votre déposition demeure secrète... Je n'ai qu'un but : l'arrestation de l'assassin.

— Oui, oui...

— Voulez-vous que nous passions dans une autre pièce ?

Alix jeta, autour d'elle, un regard inquiet :

— Oui... non... Je crois qu'il vaut mieux rester ici... Notre entretien aura l'air plus naturel... Et le hall est suffisamment vaste pour que nous ne courions pas le risque d'être écoutés à notre insu...

Lady Seston s'assit dans un fauteuil à l'écart. Stani approcha une chaise, s'assit à son tour et attendit. Mais Alix parut ne savoir par où commencer.

— Voilà que tout cela me semble, maintenant, très difficile à vous expliquer, dit-elle avec un pauvre sourire. Vous êtes si

jeune ! Pouvez-vous imaginer comment était élevée une jeune fille de la *gentry* au début de ce siècle ? On la voulait tellement parfaite, tellement vertueuse, qu'on finissait par lui donner envie de connaître quantité de choses qui, sans cela, n'eussent, sans doute, présenté aucun intérêt pour sa jeune imagination...

Stani eut un geste et lady Seston devina sa pensée :

— Oh, non, rassurez-vous, je n'ai pas eu d'enfant naturel...

Elle eut un soupir et porta avec lassitude une main à son front :

— Mais j'ai eu un filleul.

Cet étrange aveu déconcerta le policier: toutefois, il se garda bien de parler, craignant qu'une parole inopportune, pût interrompre ces pénibles confidences.

— Tout cela est si loin, poursuivit Alix Seston. Je l'avais, pour ainsi dire, oublié et il a fallu que...

Elle se redressa en un sursaut désespéré :

— Mais j'ai foi en vous, monsieur Dargel... J'ai tant besoin d'avoir foi en quelqu'un.

Elle parut sur le point de fondre en larmes, car ses yeux s'embuèrent, mais elle parvint à se dominer et reprit d'une voix neutre :

— Je vais m'efforcer de vous faire comprendre...

« Quand l'Angleterre est entrée en guerre, en 1915, j'avais dix-huit ans.

« Ma famille n'était pas riche et nous vivions toute l'année à Senerton, une vieille demeure du pays de Galles qui était le plus clair de notre fortune. Là, nous réussissions tant bien que mal à sauver les apparences et à mener un train décent. Inutile de vous dire que ça n'était pas une vie très gaie pour une jeune fille. Toute mon enfance s'était écoulée dans ce même décor, immuablement réglée, et, d'instinct, j'aspirais après un peu de nouveauté.

« C'est pourquoi, Dieu me pardonne, je crois bien que notre entrée en guerre me causa une sorte de joie. Je n'imaginais pas très bien ce que ce conflit pouvait être et je le supposais vaguement semblable à la guerre du Transvaal dont quelques échos attardés avaient atteint mon enfance. J'espérais qu'il aurait une répercussion sur notre existence terriblement quotidienne, qu'il apporterait une diversion à notre trantran casanier. Mais, à Senerton, la guerre ne se manifesta que de façon très atténuée. Elle se traduisit, tout d'abord, uniquement par quelques restrictions — dictées d'ailleurs plus par la prudence que par la nécessité — et par des kilomètres de lainage kaki que nous nous mîmes à tricoter à l'ouvroir paroissial, dirigé par ma mère. Aussi, notre existence retomba-t-elle vite dans sa monotonie accoutumée...

Lady Alix poussa un soupir et demeura un moment songeuse. Puis, elle parut se rappeler à la réalité et, après avoir jeté un rapide coup d'œil en direction de la galerie, elle reprit :

— Il me faut vous dire que j'avais perdu mon père une dizaine d'années auparavant et que, n'ayant pas de frère, ni personne à qui penser... pour qui trembler, ... je vivais en plein égoïsme... C'est alors qu'un journal illustré tomba entre mes

mains... Voulez-vous me donner une cigarette ?

Elle avait demandé cela par un instinctif besoin de reculer l'instant pénible. Stani lui présenta son étui et actionna son briquet. Lady Alix aspira une bouffée qu'elle retint longuement, comme s'il se fût agi d'une drogue pouvant lui redonner quelque force. Puis, s'hypnotisant sur le bout incandescent de la cigarette, elle poursuivit :

— C'était un journal un peu... *léger*, je m'en rends compte maintenant, mais, alors, j'étais tout innocente et ce qualificatif n'avait pour moi aucun sous-entendu. D'ailleurs, la première chose que je vis — et aussitôt je ne vis plus que cela — fut un article où l'on demandait des marraines pour des soldats du front.

« J'ignorais, jusqu'alors, que ce genre de choses pût exister, mais je compris immédiatement que c'était ce dont j'avais besoin. Il me fallait quelqu'un à qui me dévouer, quelqu'un à qui j'écrirais de longues lettres d'encouragement et de réconfort, quelqu'un qui me permettrait, par son intermédiaire, de participer à la guerre autrement qu'en tricotant.

« Cédant à une impulsion qui me fit trembler des jours durant, j'envoyai mon nom et mon adresse au journal. Chaque matin, je guettais le facteur, par crainte que ma lettre fût remise à ma mère avec son courrier. Enfin, après plusieurs semaines où l'espoir alterna avec un désespoir mêlé d'un vague soulagement, je reçus *ma* lettre... Il me semble encore la revoir... l'enveloppe était sale... l'adresse écrite au crayon...

Lady Seston ferma les yeux un instant, les rouvrit et secoua la tête en soupirant de nouveau :

— Qu'il était donc évocateur, ce papier sali ! La Somme, la boue, les tranchées, la lettre écrite sur les genoux dans le crépitement de la mitraille... Cette enveloppe concrétisait tout cela pour moi. Je crois me souvenir que, après l'avoir tant désirée, je restai plusieurs heures sans oser la décacheter...

« Elle était d'ailleurs très correcte et d'une spontanéité touchante, cette lettre... Peut-être eût-il mieux valu qu'elle fût autre ? Et puis, non, je ne regrette rien puisqu'elle m'a rendu alors heureuse !

« Mon filleul s'appelait John Mason. Il était Londonien, habitait Whitechapel et se battait quelque part en France. Pendant plusieurs mois, nous correspondîmes et, au prix de mille ruses, je parvins même à lui expédier quelques colis. Un jour, Mason m'écrivit qu'il allait avoir une permission et viendrait la passer à Londres. En terminant, il me disait combien sa joie était grande de pouvoir enfin faire ma connaissance, car il ne doutait pas que j'eusse la possibilité de me rendre à Londres. Vous pensez bien que je ne lui avais pas dit grand'chose de ma situation de famille.

« Ma première réaction fut de rayer cette rencontre du nombre de mes espoirs. Ça n'était pas possible, je n'avais pour ainsi dire jamais quitté Senerton. Mais j'étais à un âge où l'on ne renonce pas aisément à

une aventure aussi romanesque et où l'on se sent, parfois, capable d'aplanir les montagnes... Peu à peu, comme malgré moi, l'idée folle germa dans mon esprit...

Lady Seston tourna vivement les yeux vers la galerie. Puis, apparemment rassurée, elle enchaîna :

— Que vous disais-je ?... Ah, oui... Figurez-vous que j'avais une tante, une sœur de mon père, habitant Londres. Je ne saurais plus vous dire quel prétexte je trouvai et quels arguments j'employai, mais le fait est que je réussis à persuader ma mère de me laisser partir pour Londres. Et c'est ainsi qu'en compagnie d'une vieille bonne, je partis faire un court séjour chez tante Hermia. Je m'étais arrangée, bien entendu, pour que les dates coïncidassent, au moins en partie, et je donnai rendez-vous à mon Tommy à Victoria Station... Il me semblait que dans une gare, je serais moins intimidée.

« Je suis absolument incapable de me remémorer les traits de mon filleul : tout ce dont je me souviens, c'est qu'il me fit bonne impression. Nous nous sommes rencontrés deux ou trois fois en tout. Nous nous promenions en nous tenant par la main, comme des fiancés... Je crois que je devais l'intimider autant qu'il m'intimidait !... Je me souviens de *buns* que nous avons mangés dans la rue... Et aussi d'une cave, tout emplie par les ouvrières d'une maison de couture, où une alerte nous avait contraints à chercher refuge... Ah, que j'ai pu être heureuse durant ces quelques jours! Il me semblait que je commençais seulement à vivre... tout avait une saveur nouvelle et grisante !

Lady Seston craignit soudain que Stani pût se méprendre et elle ajouta aussitôt avec chaleur :

— Je vous assure qu'il ne s'est rien passé entre nous, monsieur Dargel, absolument rien... Vous me comprenez ? Nous ne nous sommes même jamais embrassés... C'était un brave garçon qui aimait les promenades sentimentales, les rêveries à deux le long de la Serpentine. Puis, la fin de sa permission arriva, il repartit pour le front et moi, pour Senerton.

« Ensuite, nous avons repris notre correspondance, reparlant inlassablement de nos journées londoniennes, faisant des projets pour la prochaine permission... et puis, ... et puis, il a été tué.

Alix écrasa dans un cendrier la cigarette qu'elle avait laissé se consumer entre ses doigts :

— Le rideau tomba, ou, du moins, je le crus. J'eus quelque chagrin, puis, j'oubliai John Mason. Après la guerre, j'ai épousé Edward. C'était un parti inespéré pour moi et, bien que l'amour soit souvent exclu de ces mariages de raison, ce fut aussi un coup de foudre réciproque.

La voix de lady Seston se faisait plus chaude, un peu de rose revenait à ses joues.

— Avec Edward, j'ai toujours été heureuse, très heureuse. Mais, il y a quelques jours, ma paisible vie de rêve s'est muée en un cauchemar. J'ai appris que certaines de mes lettres

adressées à Mason existaient encore.

— Chantage ? fit Stani en s'efforçant de garder un ton de conversation.

— Oui. Tout d'abord, je n'ai pas compris... Ce nom de Mason ne me disait plus rien... pourtant, c'était bien mon écriture. Mais il s'est chargé de me rafraîchir la mémoire !

— *Il* ?

Alix, le regard perdu dans le vague, parut ne pas avoir entendu :

— Il avait imaginé une odieuse forme de chantage. D'ordinaire, ses semblables vendent leurs papiers compromettants, mais il avait trouvé quelque chose de plus subtil, de plus raffiné... un moyen qui le mettait à même d'exercer son chantage sans guère courir de risques. Il avait écrit une sorte de chronique mondaine contemporaine : *Où chacun parlant des autres*... Quel titre prometteur ! Dans cet ouvrage, en effet, chacun racontait des saletés sur ses voisins : scandales, compromissions, tripotages, etc... Les noms cités ne se limitaient pas aux initiales et il y avait des preuves à l'appui. Oh, j'étais loin d'être la seule en cause... il y avait de nombreux documents annexés, des photographies, des lettres... C'est à se demander comment ce démon avait pu se procurer tout cela !

Lady Alix eut un frisson et appuya son front sur sa main :

— Je vous laisse à penser sous quels dehors était présentée ma chaste aventure de jeune fille... On peut faire dire tant de choses à des lettres que leur auteur croyait anodines... Bref, le misérable m'a dit être en pourparlers avec un éditeur mais que, moyennant cinq mille livres, il consentirait à retirer du texte ce qui me concernait.

— Cinq mille livres ! Vous les avez données ?

Lady Seston eut un léger haussement d'épaules :

— Où les aurais-je prises ? Mon mari a de gros revenus, mais vous pensez tout de même bien que s'il me donne mille livres par an pour mes dépenses personnelles, c'est le grand maximum ! Quand je lui ai dit cela, il s'est contenté de ramasser ses feuillets que j'aurais voulu mettre en pièces et m'a déclaré posément : « Lady Anna ne demandera sans doute qu'à compléter la somme, si je lui soumets le manuscrit. »

« Vous vous rendez compte, monsieur Dargel ? L'Ogresse mise au courant de mon aventure odieusement travestie ? Elle eut été, sur-le-champ, en informer mon mari... Cela se passait avant mon mariage, bien sûr, mais, si Edward apprenait la chose de cette façon, je sens qu'il y aurait quelque chose de brisé entre nous...

« Aussi, malgré tout, je ne pus croire à une telle abjection et je pensai que ce misérable bluffait pour me forcer à rassembler la somme qu'il exigeait. Quelle erreur !

« Peu avant que je fisse votre connaissance, monsieur Dargel, comme je sortais de ma chambre pour descendre dans le hall, je le vis à la porte de lady Anna et je l'entendis dire à ma tante : « C'est une édition de grand « luxe, à tirage très limité. Je

« suis sûr qu'elle vous intéres-
« sera... »

— Cet individu est donc un des hôtes de Partridge ? demanda Stani non sans quelque surprise.

— Oui... Je suppose que lady Anna ne jeta qu'un vague coup d'œil au manuscrit, car l'heure du dîner approchait. Très certainement, elle n'en avait pas découvert le caractère véritable, car elle m'eût immédiatement demandé des explications... Il me sembla que le ciel m'accordait ce bref répit pour que je le misse à profit. Je savais, maintenant, où se trouvait le manuscrit et j'étais résolue à le voler pour le détruire. Malheureusement, la chambre de lady Anna donnait sur la galerie et il ne m'était pas possible d'y entrer sans être vue... Quand, au moment de l'*Erlkönig*, on fit l'obscurité dans le hall, j'eus de nouveau l'impression que la Providence se manifestait en ma faveur. Je montai rapidement au premier étage, comptant bien que ma courte absence passerait inaperçue. J'entrai dans la chambre de lady Anna et découvris le manuscrit sur la table de chevet.

« Faute de mieux, je le dissimulai tant bien que mal dans mon corsage, et je redescendis vivement reprendre ma place dans le hall.

« Je me doutais bien que lady Anna signalerait la disparition du manuscrit à l'auteur et que celui-ci n'aurait aucune peine à deviner qui l'avait pris. Mais l'essentiel était de gagner du temps afin de pouvoir détruire l'instrument du chantage. Une fois les preuves détruites, je nierais effrontément tout ce que l'on pourrait raconter.

« Quand on constata la mort d'Anielka, je mis à profit l'effervescence qui se créa, pour aller cacher le manuscrit dans une statuette creuse de la bibliothèque. Le lendemain, je le fis brûler complètement.

Lady Seston poussa un soupir d'aise en constatant qu'elle arrivait au terme de son épreuve :

— J'étais sauvée, car c'étaient les originaux qui étaient encartés dans le manuscrit : des copies n'eussent pas suffi à convaincre lady Anna. Pour que cela eût bien l'air d'un manuscrit, l'auteur y avait joint un ou deux autres chapitres et il y a quelques personnes qui ne se douteront peut-être jamais de l'immense service que je leur ai rendu.

Alix marqua un temps, puis son regard chercha gravement celui du policier :

— Voilà mon *crime*, monsieur Dargel. J'ai beau être innocente, il ne faut pas que mon mari puisse apprendre... Nous nous aimons tellement que ce serait... Oh, vous me comprenez, dites ?

Ses yeux suppliaient Stani et il se sentit extrêmement ému :

— Pourquoi tout cela ne resterait-il pas strictement entre nous, madame ? Je ne m'intéresse qu'aux crimes, mais j'aimerais néanmoins savoir le nom du... du romancier ?

Le visage de lady Alix se durcit tandis qu'elle répondait :

— Austin Tryas.

XVIII

PANIQUE

« Cette histoire devient de plus en plus étrange. »
Ellery QUEEN,
Les sept chats noirs.

Quand lady Seston le quitta pour remonter dans sa chambre, le visage de l'inspecteur Dargel exprimait une vive satisfaction. L'histoire du chantage démêlait l'imbroglio au sein duquel il se débattait et tous les fragments du puzzle trouvaient, peu à peu, leur place. Il ne manquait plus, au policier, qu'une ou deux petites pièces, celle du mobile notamment, et il n'aurait plus alors aucun doute quant à l'identité de l'assassin.

Les réflexions de Dargel furent interrompues par l'arrivée de Florence Tryas. Il ne l'avait pas entendue descendre l'escalier et il sursauta quand elle lui dit :

— Bonjour, monsieur Dargel.

Il lui répondit, tout en la souhaitant au diable. La jeune femme portait une robe de taffetas noir, très montante, qu'éclairait seul un rang de perles, et tenait une lime à ongles dans sa main. Elle s'assit dans le fauteuil laissé libre par lady Seston, une jambe repliée sous elle, et se mit à limer ses ongles, avec netteté et précision, comme si elle n'était descendue que dans ce but.

— Vous paraissez bien songeur, monsieur Dargel, dit-elle après un moment. Je conçois fort bien que vous soyez irrité de voir les drames se succéder sous votre nez, alors que votre devoir serait justement de les empêcher. Mais, enfin, comme il n'y a pas de meurtres chez les Seston, cela devrait vous rassurer. Souriez un peu, que diable !

Lady Tryas distillait les mots avec acidité et Stani ne put résister, plus longtemps, au désir qu'il avait de se montrer désagréable avec elle, car il s'expliquait, maintenant, l'étrangeté de sa conduite au cours des jours précédents :

— Je ne vois pas la nécessité de sourire hors de propos : cela donne l'air d'un crétin !

Interloquée, la blonde Flo en demeura la lime en suspens.

— Eh bien, mon cher, je vous aurais cru plus civilisé ! J'avais failli oublier que vous étiez un policier.

Mais, au lieu de s'en aller, Florence replia sa seconde jambe sous elle et reprit son occupation dans un silence plein d'agressivité.

Une marche de l'escalier gémit sous le pied de quelqu'un. Stani jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et lady Tryas releva la tête :

— Ah, lord Henry... savez-vous si Annie va être bientôt prête ? Je m'ennuie terriblement. Je n'ai fui Austin qui est d'une humeur de dogue que pour me retrouver en la seule compagnie de Mr Dargel, mué en chien de faïence... ce qui, à

tout prendre, ne vaut pas mieux !

Lord Seston répondit de sa voix sourde, comme fatiguée :

— J'ai entendu Annie entrer chez sa mère. Elles doivent être en conversation...

— Quelle chance est la leur !... Ah, voici la princesse lointaine de retour parmi nous, continua Florence en apercevant miss Halton qui s'apprêtait à descendre. Eh bien, ma chère, allez-vous nous dire le nom de l'assassin aujourd'hui ? Soyez gentille : cela nous ferait tellement plaisir !

Ariane la considéra pensivement, du haut des marches. Son visage aux traits tirés empruntait quelque couleur au reflet d'une robe de lainage écarlate serrée à la taille par une chaîne dorée.

— Je m'efforce sans cesse d'y parvenir, croyez-le bien... et j'ai l'impression que mes souvenirs ne vont plus tarder à se préciser. Toute la nuit j'ai essayé de me rappeler quand j'avais senti ce frôlement soyeux pour la première fois... Cela demeure confus, mais ma mémoire semble l'associer à ce hall...

— A ce hall ? répéta Stani, sortant subitement de son mutisme.

— Oui... (Ariane passa une main sur son front.) Et dire que la solution est en moi !

Florence Tryas, au fond de fauteuil, regardait f i x e m e n t Ariane. Sans qu'elle en eût conscience, ses doigts lâchèrent la lime qui tomba sur le dallage avec un tintement métallique.

— A votre place, Ariane, dit-elle, j'irais faire un tour dans le parc. Rien de tel qu'un petit froid sec pour stimuler la mémoire. Quant à moi, c'est de la musique qu'il me faut... et du jazz, de préférence, conclut-elle en se levant. Tiens... où est donc passé le poste de radio ?

Lars qui venait d'entrer et versait le contenu d'une boîte de cigarettes dans un coffret, se chargea de répondre :

— Milady l'a fait transporter, ce matin, dans la bibliothèque.

— Nous devons, sans doute, cela aux extravagances d'Annie, remarqua Flo. Si cette vie d'une gaieté folle continue encore longtemps, je sens que je vais sombrer dans la neurasthénie !

— J'écoute votre conseil, Florence, dit miss Halton en se dirigeant vers la porte-fenêtre.

— Je t'accompagne, annonça lord Henry. Il faut que j'aille chez le garde-chasse.

— C'est ça ! Tâchez de retrouver le fil de vos idées, ma chère Ariane, lança lady Tryas, apparemment ravie de cet à-peu près.

Alice Geldy, qui venait d'apparaître sur la galerie, regarda en silence Ariane s'éloigner au bras de son oncle.

Ils marchèrent, un moment, en silence. Le petit froid sec préconisé par lady Tryas avait été chassé par un gai soleil printanier qui contrastait avec la mélancolie de l'oncle et de la nièce.

— Je voudrais tant me souvenir, oncle Henry... Si la mémoire me revenait, on pourrait venger la mort d'Anielka, de Loïs...

Henry Seston lui caressa affectueusement la main et lui sourit avec tristesse :

— Oui, ma petite fille, je te comprends... Mais, de toute fa-

çon, cela ne les fera pas revivre et il ne faut pas te torturer le cerveau de la sorte... Tu as eu beaucoup d'émotions, ces jours-ci... Ne va pas te rendre malade...

Miss Halton ne l'écoutait pas et disait, en regardant fixement devant elle :

— C'était un frôlement soyeux... comme une caresse contre mon oreille... Oh, mais où donc, *où donc...* ?

— Allons, allons, ne cherche pas à forcer ta mémoire. Cela te reviendra tout naturellement, au moment où tu n'y penseras plus. D'ailleurs, l'inspecteur Dargel est un habile homme, à ce que l'on m'a dit, et il finira bien par trouver l'assassin sans ton aide.

Tout en causant, ils avaient atteint une des lisières du parc.

— Je te quitte ici, ma chérie, car je vais chez Fremly. A tout à l'heure... Prends garde de ne pas attraper froid : il fait soleil, mais le fond de l'air est vif.

— Sois tranquille, oncle Henry, ma robe est beaucoup plus chaude qu'il n'y paraît.

La jeune femme suivit son oncle du regard tandis qu'il se dirigeait vers le cottage du garde-chasse, puis, elle continua son chemin à pas lents, perdue dans ses pensées, essayant toujours de saisir le souvenir qui la fuyait. C'est ainsi qu'elle sortit du parc et poursuivit sa promenade à travers les prairies attenantes qui dépendaient des métairies de Partridge.

Le soleil égayait tout et l'on sentait, dans la nature, une promesse de printemps. Ariane dépassa deux poulains qui gambadaient autour de leur mère, avec de brèves et gracieuses frayeurs; plus loin, elle dut chasser tout un troupeau d'oies qui caquetaient d'un air important. Dans l'air léger, on entendait tinter les clarines d'invisibles vaches. Un taureau solitaire et noir, parqué dans un enclos, arrachait des touffes d'herbe d'un mouvement rageur.

— Heureusement qu'il est enfermé, pensa machinalement Ariane. Ma robe n'est pas très indiquée pour une promenade dans son voisinage.

A peine la jeune femme eut-elle formulé cette pensée, qu'elle s'immobilisa brusquement, une sueur glacée au creux du dos. La lourde porte à claire-voie fermant l'enclos du taureau était poussée de côté et l'animal, en arrêt, regardait fixement Ariane.

Le fait qu'il ne se fût pas élancé aussitôt vers elle rassura un peu Miss Halton et, sans quitter le taureau des yeux, elle se mit à reculer vers la haie bordant le pré.

L'animal souffla bruyamment et se mit à gratter le sol de son sabot. Habituellement, la barrière brisait toujours son élan lorsqu'il voulait sortir de l'enclos; aussi hésitait-il, méfiant, devant cette liberté qui semblait s'offrir à lui. Toutefois, le voyant bouger, Ariane s'affola et, tournant les talons, elle se mit à courir de toutes ses forces vers la haie.

Ce fut une erreur.

Regardant par-dessus son épaule, la jeune femme vit avec terreur le taureau qui, cornes au ras du sol, la chargeait au petit galop. Deux cents mètres à peine les séparaient.

— Au secours ! A moi ! *Au*

secours ! appela désespérément Ariane, mais sa voix portait à peine et ses cris ne parvinrent qu'à l'essouffler. Elle se souvint d'avoir entendu dire qu'il suffisait d'abandonner au taureau l'objet l'ayant mis en fureur, pour qu'il s'arrête et s'acharne contre lui. Si, seulement, elle pouvait retirer sa robe... Mais cette dernière était boutonnée dans le dos et, tout en courant, la jeune femme essaya en vain de la dégrafer. La ceinture glissa dans l'herbe, tel un serpent d'or.

Ne parvenant pas à se dépouiller de la malencontreuse robe, miss Halton releva sa jupe à deux mains et s'efforça d'accélérer sa course, mais l'animal gagnait du terrain. La haie était, maintenant, toute proche, mais le taureau risquait de rejoindre la jeune femme avait qu'elle ait eu le temps de la franchir et de se réfugier dans l'autre pré.

Un point de côté se déclencha soudain et Ariane libéra une de ses mains pour l'appuyer contre son flanc... Si, dans un suprême effort, elle parvenait à se jeter par dessus la haie... Mais, derrière elle, le bruit du galop devenait de plus en plus proche, et semblait même redoubler d'intensité...

Mâchoires serrées, tempes battantes, tous les muscles tendus vers le but, Ariane touchait presque à la haie...

— *Laissez-vous aller !* hurla une voix derrière elle.

Avant même d'avoir compris, Ariane sentit qu'elle s'effondrait, à bout de forces. Mais, au même instant, elle fut saisie par la taille, emportée par ce qui lui sembla être un tourbillon tumultueux et le gris lumineux du ciel bascula vers elle, tandis qu'elle perdait à demi la notion des choses.

Quand elle rouvrit les yeux, Ariane n'aurait su dire combien de temps s'était écoulé. La jeune femme se rendit compte, aussitôt, qu'elle était assise en travers d'un cheval dont le galop faisait s'enfuir un troupeau d'oies dans un grand déploiement d'ailes.

Contre son épaule, elle sentait la chaleur d'un torse solide et un viril parfum de Virginia frappa ses narines :

— Le t a u r e a u... balbutia-t-elle.

Un rire jeune et réconfortant résonna contre son oreille :

— Il est resté très déçu devant la haie ! Mais vous avez de la chance que mon petit temps de galop m'ait conduit dans ces parages. Vous n'êtes pas blessée, au moins, ma chérie ?

— Non, Eric, gémit la jeune femme en se blotissant davantage contre son sauveur, mais je crois n'avoir jamais eu aussi peur de ma vie.

— Je l'imagine sans peine ! Votre robe avait dû rendre l'animal furieux et l'inciter à sauter par-dessus la barrière de son enclos. A l'avenir, évitez de mettre du rouge pour vos promenades champêtres.

D'une main, Ariane releva ses longs cheveux qui lui fouettaient le visage :

— Non, Eric. La b a r r i è r e était ouverte...

— Ouverte ? Mais ça n'est pas possible !

— Si, je m'en suis clairement rendu compte avant que le taureau s'élance sur moi.

—Une telle négligence est tout

simplement criminelle ! s'exclama lord Keith. J'irai trouver le métayer et...

Le jeune homme n'acheva point sa phrase, comme s'il lui venait une autre idée dont il préférait ne point faire part à sa compagne.

Ils débouchèrent devant le perron du château et Eric tira sur les rênes. Quand le cheval se fut arrêté, le jeune homme sauta à terre et tendit ses bras à Ariane qui s'y laissa glisser. Mais, une fois sur le sol, la jeune femme chancela et s'aperçut qu'un de ses pieds était déchaussé. Alors, Eric la prit dans ses bras, gravit les marches du perron et poussant la porte vitrée, il la déposa dans le hall.

Cette arrivée, quelque peu dramatique, parut littéralement figer sur place ceux qui se trouvaient là. Stani Dargel, à deux pas de la porte, leur faisait face, le visage impénétrable; légèrement en arrière, lady Alice et Florence Tryas les regardaient avec surprise, encadrant lord Henry qui s'épongeait le front. Au milieu de l'escalier, Annie et sa mère avaient interrompu leur ascension pour se retourner vers le hall. Sur le seuil de la salle à manger, lord Tryas conservait son briquet allumé à la main, oubliant de l'élever vers sa cigarette.

— Un taureau furieux vient d'être lâché sur miss Halton, expliqua Eric. Si je ne m'étais pas trouvé à proximité avec Carlian...

Le jeune homme s'interrompit, frappé par l'étrange attitude de Stani Dargel. Sans paraître prêter attention à ce que disait son ami, l'inspecteur s'était approché d'Ariane. Mais miss Halton ne semblait pas le voir : ses yeux, soudain agrandis, regardaient par-dessus l'épaule de Dargel, du côté d'Alice Geldy.

— Ariane Halton...

La voix de Stani avait une résonance métallique.

... au nom de Sa Majesté, je vous arrête et vous préviens que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

La jeune femme porta les deux mains à ses tempes et, poussant un cri aigu, s'effondra sur le sol.

XIX

RHAPSODIE HONGROISE

« Pourtant, dit le Colonel en se levant, je ne comprends pas encore parfaitement. »
G. K. CHESTERTON,
Les pas étranges.

Stani regarda, encore une fois, Ariane qui reposait, sans connaissance, sur son lit; puis, tirant la porte à lui, il fit tourner la clef deux fois dans la serrure.

Un brouhaha général salua son retour sur la galerie et lord Cecil, levant la tête vers lui, dit en exprimant le sentiment unanime :

— Vous nous devez une explication pour cette scène à tout le moins imprévue, monsieur Dargel.

— J'allais vous la donner, répondit Stani posément.

Il se mit à descendre et un silence total régna sur le hall, jusqu'à ce qu'il fût allé s'adosser commodément au piano.

— Tout d'abord, dit alors l'inspecteur, je dois vous annoncer qu'il y a, non pas un, mais *deux* assassins.

C'était une déclaration appelée à faire grand effet et elle n'y manqua point, mais, dans le murmure qui suivit, la voix aiguë de Florence Tryas trancha soudain :

— *Qui est l'autre ?*

Elle s'était levée à demi, les mains crispées sur le corsage de sa robe dont le noir accentuait sa pâleur.

Les yeux mi-clos, l'inspecteur la regarda d'un air ambigu :

— Rassurez-vous, madame, ce n'est pas *lui*.

Les autres personnes qui continuaient à commenter la déclaration du policier, ne prirent pas garde à cette phrase mais, malgré ce qu'elle pouvait avoir d'apaisant, Florence se laissa retomber sur son siège, jambes fauchées. Ses yeux demeurèrent rivés sur Stani tandis qu'il reprenait :

— Le second assassin — si l'on peut dire — car elle est l'auteur du premier crime, c'est Marjorie Brent.

— C'est impossible ! affirma, aussitôt, Alice Geldy. Pas Marjorie.

— Si, Madame. C'est bien Mrs Brent qui a assassiné la comtesse Stérosoff, mais on peut dire à sa décharge, qu'elle a été complice par amour.

— Je n'ai jamais entendu affirmation aussi extravagante, intervint lord Henry à son tour. Quelle raison aurait pu avoir Marjorie, ou même Ariane, d'assassiner ma fiancée ?

— Aucune, répondit calmement Dargel.

Il semblait prendre un malin plaisir à déconcerter ainsi ses auditeurs.

— Jamais, l'une ou l'autre n'ont souhaité la mort de la comtesse.

— Pourtant, elle est bien morte ! lança lord Edward avec impatience.

— Hélas, oui. Mais lady Anna Seston avait raison de dire qu'il s'agissait d'un accident.

— C'est de la folie ! s'exclama lord Geldy.

— Non. Vous souvenez-vous que, lors de l'*Erlköning*, lady Anna et la comtesse firent l'échange de leurs places ? A ce moment, le hall n'était plus éclairé que par cette torchère et c'est pourquoi Mrs Brent ne remarqua pas ce changement...

— Mais Marjorie n'était pas là ! objecta lady Alice.

— Non, Mrs Brent n'était point parmi les auditeurs, mais il lui était aisé de tirer depuis la salle à manger, dont la comtesse Stérosoff n'était guère séparée que par la largeur de l'escalier.

Cette fois, personne ne souffla mot. Il suffisait d'un coup d'œil en direction de l'escalier, pour que chacun comprît que les choses avaient fort bien pu se passer ainsi.

— La comtesse fut donc assassinée par erreur, poursuivit le policier. Cette erreur fut d'ailleurs réparée dès le lendemain : on ne pouvait pas ressusciter votre fiancée, lord Henry, mais votre belle-sœur fut assassinée.

Il se fit un silence, tandis que chacun mesurait la portée de ces paroles.

— Fort bien, dit enfin lord Geldy. C'était lady Anna que l'on voulait tuer dès le premier soir. Mais d'où vient alors que les crimes aient continué après sa mort ?

— Parce que Mrs Brent a voulu tout m'avouer. Alors, avec un terrible sang-froid, elle fut abattue sous mes yeux.

— Ce qu'Ariane a pu nous berner avec son histoire de froissement soyeux ! s'exclama Florence Tryas. Quelle comédienne ! Et moi qui avais la bêtise de la croire !

Stani ne prêta pas attention à lady Tryas, car Annie venait d'intervenir avec toute l'ardeur qui la caractérisait :

— Voyons, monsieur Dargel, tout cela ne tient pas debout ! Vous savez bien qu'Ariane a été elle-même attaquée dans sa chambre après la mort de Marjorie... et il y a... il y avait un témoin !

— Vous avez bien fait de rectifier, miss Stubbs, dit Dargel en allumant posément une cigarette. Il y *avait*, en effet, un témoin, mais il a été supprimé parce que son témoignage eût peut-être été différent de ce que nous croyons savoir.

— Comment cela ?

— Souvenez-vous que lorsque je suis arrivé, ce soir-là, dans la chambre de miss Halton, j'ai trouvé lady Blane évanouie. Cet évanouissement a pu être plus ou moins prolongé, sans que lady Blane, en reprenant conscience, ait eu la possibilité de s'en rendre compte. Mais quelle certitude avons-nous désormais que la gâche du verrou n'ait pas été dévissée et la porte ouverte par miss Halton elle-même ?

Stani regarda tous les visages tournés vers lui :

— Aucune, n'est-ce pas ? Seule, lady Blane était en mesure de confirmer ou d'infirmer les assertions de miss Halton. Qui sait si, en se remettant du

terrible choc nerveux qu'elle avait éprouvé, lady Blane ne se serait pas remémoré certains détails qui lui auraient donné à réfléchir? Maintenant, sa bouche est à jamais close.

Annie ne trouva rien à objecter, mais elle ne paraissait pas convaincue pour autant. Miss Stubbs défendait toujours ses amis jusqu'à la dernière extrémité.

— Comme je vous l'ai démontré sur le moment, dit Stani en se tournant vers lord Geldy, la mort de lady Blane fut habilement camouflée, mais je ne me suis pas laissé abuser. C'est, quelques heures plus tard que miss Halton me fit part d'un désir assez étrange : elle voulait s'offrir comme appât afin de hâter la découverte de l'assassin.

A l'exception d'Annie, personne n'était au courant de ce fait et, derechef, il y eut une vague de commentaires.

— Oui, cela motiva le petit scénario que nous interprétâmes devant vous hier soir, avec l'aide de miss Stubbs et d'un appareil de radio. Certes, ce plan ne fut pas l'œuvre de miss Halton, mais, puisqu'elle en discutait avec nous, s'il l'avait gênée en quelque endroit, elle aurait eu facile de nous amener à le modifier.

« Grâce à une *impulsion* de miss Stubbs, vous avez tous entendu miss Halton me déclarer qu'elle connaissait l'assassin de lady Blane. Puis, un peu plus tard, quand tout le monde se fut retiré dans les chambres, nous eûmes soin de converser quelques instants à voix haute, afin que personne n'ignorât son intention d'aller se promener dans le parc.

Le policier prit un temps, comme pour permettre à chacun de se remémorer ces circonstances.

— Nous escomptions, poursuivit-il, que l'assassin mettrait cette promenade à profit pour tenter de supprimer miss Halton. Or, non seulement, elle était armée d'un revolver pour se défendre, mais je la suivais à courte distance, prêt à intervenir en cas de danger. Bien entendu, personne n'attaqua miss Halton. Comprenant alors que ce fait risquait de la trahir, elle tira un coup de feu pour me faire croire à l'existence d'un agresseur mythique. Mais miss Stubbs montait la garde dans le hall et, bien que personne n'ait gravi l'escalier entre le moment où le coup de feu avait retenti et celui où j'ai frappé à vos portes, je vous ai *tous* trouvés dans vos chambres.

— Voilà donc pourquoi vous étiez venu nous réveiller ! s'exclama lord Edward. Je me disais aussi...

Eric intervint avec chaleur :

— Il n'en reste pas moins qu'Ariane vient d'échapper de justesse à la mort... Il ne fait pas de doute que la barrière de l'enclos où se trouvait le taureau, a été ouverte de propos délibéré. Jamais, un métayer n'aurait commis une telle imprudence... En revanche, l'assassin avait certainement remarqué qu'Ariane était vêtue de rouge... Ton raisonnement doit pécher en quelque point, Stani. Je puis t'affirmer que si, tout à l'heure, je ne m'étais pas trouvé à proximité...

— Mais voilà justement le point important, mon cher, dit l'inspecteur en regardant son ami droit dans les yeux. Tu te trouvais à proximité... Et Ariane Halton le savait. Il importe que tu me croies, Eric.

Lord Keith dévisagea son ami comme s'il découvrait soudain un inconnu en face de lui. Sa bouche se crispa, puis il enfonça ses poings dans les poches de sa veste, en un geste de rage impuissante, et, pivotant sur les talons, il alla s'asseoir dans un fauteuil à l'autre bout du hall, tournant délibérément le dos à tout le monde.

— Si Ariane a fait cela, dit alors une voix de femme avec douceur, il faut qu'elle soit folle, n'est-ce pas ? Et la vraie responsable est lady Anna qui l'a tant fait souffrir.

L'inspecteur évita de regarder Alice Geldy. Il préféra attaquer sur un autre point, plutôt que de répondre.

— Pour que mon puzzle soit complet, dit-il, une toute petite pièce me manque encore. Dans une des poches de Marjorie Brent, j'ai trouvé une feuille de papier sur laquelle on avait écrit en caractères d'imprimerie:

LES ENFANTS PAIENT POUR LES ERREURS DES PARENTS.

Or j'avoue ne pas arriver à m'expliquer ce détail... Quelqu'un d'entre vous serait-il à même de m'éclairer ?

— Mais oui, dit lord Henry, ça me paraît très simple. Marjorie Brent avait un fils...

— Oh, c'est impossible ! s'exclama Alice Geldy. Nous l'aurions su.

— Non, ma chère, sourit tristement son oncle, car il se trouve que ce fils est plus âgé que toi. Il s'agit d'une faute de jeunesse...

Malgré lui, lord Keith avait continué d'écouter ce qui se disait et, depuis son fauteuil, il dit d'un ton sarcastique :

— Vous ne supposez tout de même pas qu'Ariane méditait d'assassiner cet homme ? Tout comme la plupart d'entre nous, elle devait ignorer son existence... Et, de toute façon, pour l'assassiner, il lui aurait fallu aller le rejoindre... Comme c'est vraisemblable ! Nous ne sommes pas à Chicago !

— Ma foi, nous y aurions peut-être été davantage en sécurité, fit remarquer lady Flo, *mezzo voce.*

— L'objection d'Eric me paraît de poids, estima Dargel. Ce papier devait avoir une autre signification...

— Si vous voulez bien me laisser achever, dit lord Henry, je crois, d'après ce que je sais, pouvoir vous donner une explication satisfaisante.

L'intérêt se centra alors sur lui et l'inspecteur ne fut pas le moins attentif :

— Je vous disais donc que Marjorie avait un fils. Il exerçait la profession de conducteur de transports routiers quand, voici quatre ans, il commit un homicide par imprudence et eut le grand tort de s'enfuir sans porter secours à sa victime. Marjorie, affolée, vint se confier à moi. J'étais alors suffisamment riche pour donner à son fils de quoi gagner l'étranger. Il demeura près de deux ans en France, puis, l'affaire ayant été

classée, il eut le mal du pays et revint en Angleterre.

« Toujours sur les instances de sa mère, je facilitai son placement comme majordome chez un de mes amis du Shropshire. Peut-être, un jour qu'elle se sentait en veine de confidences, Marjorie aura-t-elle tout raconté à Ariane ? Comme il n'y a évidememnt pas prescription, Ariane, se souvenant de cela, s'en sera servi, par la suite, pour avoir barre sur Marjorie et en faire sa complice. De la sorte, elle se constituait un parfait alibi, puisqu'elle jouait du piano pendant que le crime se commettait... Malheureusement, pour elle et pour moi, le ciel a voulu que la victime fût ma pauvre Anielka...

Annie voulut intervenir de nouveau, mais devant l'attitude de Stani, elle y renonça. Alors, partagée entre son amitié pour Ariane et l'horreur que lui inspirait cette série de crimes, la jeune fille préféra ne plus rien entendre et s'enfonça dans le couloir qui s'ouvrait derrière elle.

Le souvenir de sa fiancée qu'il venait d'évoquer, avait visiblement ému lord Seston. Il se tut et demeura appuyé d'une main au dossier d'un fauteuil.

— Je vous remercie, lui dit l'inspecteur. Cette explication me paraît fort plausible, en effet, et l'interrogatoire permettra, sans doute, d'en obtenir confirmation. Je ne sais comment vous remercier de m'avoir permis de compléter ainsi le faisceau de mes preuves.

Lord Seston regarda le policier d'un air légèrement étonné :

— Vous n'avez pas à me remercier... Je n'ai fait que mon devoir en aidant la justice.

— Oui, mais certaines gens comprennent, parfois, leur devoir de si étrange façon, dit Stani tandis que son regard se posait sur Florence Tryas.

Dans les minutes qui suivirent ces explications, il se produisit un certain flottement parmi les hôtes de Partridge. Certains remontèrent dans leurs chambres, comme s'ils éprouvaient le besoin de s'isoler pour faire le point des événements qui s'étaient si dramatiquement précipités. Florence Tryas rejoignit son mari devant le perron et Stani les vit converser de façon animée. Eric, lui, demeurait dans son coin, muré dans un silence farouche, vivante statue du reproche.

Stani allait dire quelque chose à lord Seston qui était resté debout près de lui, le regard perdu dans le vague, comme à son habitude, quand un pas décidé dans l'escalier le fit se retourner.

Lady Geldy avait mis une jaquette d'astrakan et noué en turban une écharpe de laine verte autour de sa tête. Elle descendait l'escalier tout en se gantant.

— Tu sors, Alice? s'enquit machinalement lord Seston qui s'était retourné en même temps que Stani.

— Oui, car pour achever d'arranger les choses, le téléphone est en dérangement. Je vais prendre l'auto pour aller chez le docteur Graham.

— Tu es souffrante ?

Lady Alice secoua la tête tout en achevant de se ganter :

— Pas moi, non, mais Ariane.

Dans son coin, Eric releva la tête.

— J'ai frappé à sa porte, continua la châtelaine de Partridge, et elle ne répond pas. Sans doute. n'est-elle pas encore revenue de son évanouissement et cela m'inquiète. C'est pourquoi je préfère aller chercher le docteur Graham.

Elle ajouta en se tournant vers Stani :

— En attendant mon retour, monsieur Dargel, voudrez-vous avoir l'obligeance de monter la voir, puisque c'est vous qui avez la clef de sa chambre ? Il ne faudrait tout de même pas la laisser mourir ainsi.

Tandis que Stani acquiesçait d'un signe de tête, lord Henry fit remarquer avec une nuance d'étonnement dans sa voix triste :

— Je ne t'aurais pas crue aussi vindicative, Alice. Tu la veux vivante pour la corde.

Lady Geldy eut un léger haussement d'épaules :

—Voyons, mon oncle, vous savez fort bien qu'on n'a jamais pendu un Seston. Pas même lord David qui, sous Elizabeth, jouait les bandits de grands chemins et rançonnait les voyageurs. Et Ariane, quoi qu'ait pu dire l'Ogresse, est aussi une Seston !

Comme lady Geldy allait poursuivre son chemin, l'inspecteur fit un geste pour prendre la parole, auquel la jeune femme se méprit :

— Non, merci, inutile de m'accompagner, dit-elle d'un ton sec. Je conduis moi-même.

Stani s'inclina sans protester et suivit, du regard, la mince silhouette qui descendait d'un pas décidé les degrés du perron.

— Que diriez-vous d'un whisky ? suggéra lord Seston qui éprouvait visiblement le besoin d'une diversion.

— Si vous en prenez un vous-même, volontiers, répondit Dargel.

— Alors, allons le boire dans la bibliothèque, si vous voulez bien. Alice a eu l'idée saugrenue d'y faire transporter le poste de radio, or la B.B.C. retransmet à onze heures un quart, la Deuxième Rhapsodie de Liszt, sous la direction de Stokowski. Je ne voudrais pas en manquer l'audition... Il est dommage qu'on ait, maintenant, un peu trop tendance à mettre cette partition à toutes les sauces... Anielka l'aimait beaucoup.

De nouveau, une expression de songeuse tristesse se peignit sur le visage de lord Seston, mais il se redressa instinctivement, comme pour s'arracher à ses obsédants souvenirs, et ajouta :

— Cecil garde là-bas un excellent whisky écossais.

— Soit, dit Stani.

Ils suivirent le couloir en silence et franchirent le seuil de la bibliothèque où Marjorie avait trouvé la mort. Avec sa galerie, ses boiseries austères, ses rayons chargés de livres reliés, cette vaste pièce était imposante comme une chapelle.

Lord Henry se dirigea immédiatement vers le poste de radio que l'on avait mis à droite de la cheminée et tourna les boutons. Il y eut une série de craquements et de sifflements entrecoupés de mots hachés en diverses langues, puis une voix grave acheva d'annoncer :

— ...monique de Philadelphie.

sous la direction de Léopold Stokowski.

Peu après, les premières notes de la *Deuxième Rhapsodie hongroise*, majestueuses et lentes, résonnèrent dans la pièce silencieuse. Lord Seston écouta, la tête légèrement penchée de côté, avec sur les lèvres un faible sourire confinant au rictus.

— Vous trouverez le whisky dans le petit meuble sous l'escalier, dit-il enfin en prenant conscience de l'attente de Dargel.

Le policier ouvrit le bahut à l'intérieur duquel il y avait un carafon de whisky, un siphon et des verres.

— Il nous faudrait un peu de glace peut-être... fit-il remarquer.

— Inutile, inspecteur Dargel, dit derrière lui une voix haineuse. Vous ne boirez pas.

⁂

Ariane rêvait.

Autour d'elle, dans l'immense prairie, des coquelicots grands comme des soleils ondulaient à perte de vue et entravaient sa marche. La jeune femme aurait pourtant voulu se hâter, car elle sentait peser sur elle une menace indéfinissable, mais le taureau l'obligeait à faire volte-face et à dévaler l'escalier du hall... Car elle n'était plus dans la prairie, mais dans le château... Comment Lars avait-il pu tolérer l'intrusion du taureau ? Mais ça n'était plus un taureau, c'était quelqu'un qui marchait derrière elle... Si Ariane tournait tant soit peu la tête, elle verrait qui... Oh, ce froissement soyeux près de son oreille !... Mais Eric s'élançait sur son cheval, l'emportait avec lui... Qu'il était doux de sentir la réconfortante chaleur de son corps contre le sien !... Ah, pourquoi fallait-il lui être brusquement arrachée et se retrouver dans le hall, où oncle Henry s'épongeait le front et Florence la regardait avec sa...

Ariane poussa un cri strident et se retrouva étendue sur son lit, dans le cadre familier de sa chambre. Elle fut, un instant, avant de reprendre pleinement contact avec la réalité puis, brusquement, il se fit dans son cerveau un tel afflux de pensées tumultueuses que la jeune femme crut défaillir de nouveau. Mais une idée précise domina le chaos : Ariane se souvenait... elle savait..., il fallait que les autres sachent !

L'écho lointain d'une rhapsodie de Liszt parvint aux oreilles de miss Halton; machinalement, elle reconnut les sonnailles de la Deuxième.

Quand elle se leva, Ariane sentit que ses tempes battaient douloureusement et elle dut fermer, un instant, les yeux. Puis d'un pas chancelant, elle réussit à se traîner jusqu'à la porte du couloir. Mais quand elle tourna la poignée, le battant résista...

Alors, incapable de se soutenir plus longtemps, Ariane s'affaissa sur les genoux, mais, avec la même ardeur désespérée que sœur Ygraine à la porte de Tintagil, elle se mit à marteler le vantail de ses poings :

— Ouvrez-moi ! Au secours ! Je connais l'assassin... *C'est oncle Henry !*

Semblable à l'œil d'un reptile, l'orifice noir du revolver fascinait Stani Dargel. Lord Seston s'était adossé à la porte du couloir qu'il venait de fermer à clef. Son visage était secoué de spasmes.

— Vous ne vous attendiez pas à cette dernière carte, hein ? fit-il tandis que sa main gauche glissait la clef dans sa poche. Vous avez bien cru m'avoir, mais, maintenant, c'est moi qui vous tiens !

L'inspecteur se contraignit à demeurer calme :

— Pour l'instant, dit-il, je ne cours pas grand risque. Si vous tiriez, votre culpabilité serait aussitôt découverte : Eric est dans le hall.

— Je pourrais vous répondre que, perdu pour perdu, ce me serait une agréable consolation de vous emmener avec moi de l'Autre Côté, mais, malgré tout, je continue à tenir à la vie.

Sa voix semblait portée par la musique de Liszt.

— Monsieur Dargel, alors que vous ignoriez encore son identité, je vous ai entendu reconnaître l'habileté de l'assassin. Eh bien, vous allez avoir un ultime aperçu de cette habileté. Quoi que vous puissiez penser, vous n'avez plus que quelques minutes à vivre, mais vous ne mourrez pas assassiné. Ariane est ravissante et je veillerai à ce que tout le monde comprenne que, n'ayant pu choisir entre l'amour et le devoir, vous avez préféré l'échappatoire du suicide.

— Astucieux, convint Stani. Mais je vous répète qu'il y a du monde à proximité de cette pièce. On accoura, aussitôt, et le fait d'être surpris auprès de mon cadavre, risque de nuire à votre ingénieuse explication.

— Mais non, personne ne me surprendra, parce que personne ne vous entendra mourir. Vous connaissez le thème de la *Deuxième Rhapsodie*, je suppose ? Vers sa fin, l'orcheste déchaîné imite, à merveille, un orage parfaitement capable de couvrir le bruit d'une détonation, déjà étouffée par un *silencer*.

— C'est vrai, vous en avez un, puisqu'il n'était pas avec le revolver, dit Stani, cherchant à gagner du temps, car Stokowski lui semblait conduire à une vitesse accélérée. Comment vous l'êtes-vous procuré ? Car, Dieu merci, ça n'est pas un article que l'on trouve couramment dans le commerce !

Lord Henry eut un rire bref tout en vissant promptement l'appareil sur son arme.

— Comme vous dites. Mais j'ai eu quelques fréquentations douteuses dans ma vie et j'en ai conservé ce petit souvenir, à toutes fins utiles. Vous m'avez confisqué mon revolver, mais vous pensez bien que j'en avais un autre... Dites-moi comment vous en êtes venu à me suspecter ? Evidemment, je me suis vendu en répondant avec trop d'empressement à vos questions concernant le fils de Marjorie, mais vous ne m'auriez pas tendu ce piège si vous n'aviez déjà eu des soupçons. Est-ce l'histoire du taureau ?

— Il faut reconnaître que vous avez le génie de l'improvisation, dit Stani, j'en ai encore la preuve en ce moment même.

Et je ne vous suspecte guère que depuis la nuit où vous avez essayé de pénétrer chez miss Halton.

— Hein ? De nouveau, une série de tics nerveux secouèrent le visage de lord Seston. Vous voulez rire ? Si cela remontait aussi loin...

— ... je vous aurais déjà arrêté ? Mais, cher monsieur, si, l'autre soir, lady Tryas n'avait pas cru être attaquée, vous auriez été arrêté, quelques instants plus tard.

— Ce n'est pas possible ! Comment auriez-vous pu ?...

— La lumière, lord Seston, la lumière. Quand vous avez essayé de forcer la porte de votre nièce, vous avez éteint la veilleuse du couloir et, comme je surveillais la galerie à ce moment-là, par simple élimination j'ai découvert que vous seul aviez pu tourner le commutateur, puisque personne n'avait traversé le palier. Je me demande d'ailleurs pourquoi vous aviez attendu la nuit...

— Parce que dans la journée, trop de gens auraient pu avoir un alibi. Tandis que la nuit... Mais *elle*... Comment avez-vous pu expliquer... Sa lettre ne m'a pas quitté !

Stani regarda son interlocuteur avec dégoût :

— Vous étiez indigne de son terrible sacrifice, c'est pourquoi, sans doute, le ciel n'a pas permis qu'il vous profitât. Depuis la nuit où vous avez tenté de vous introduire chez miss Halton, lady Blane savait que vous étiez l'assassin, car elle vous avait vu dans l'entrebâillement de la porte. Le lendemain, elle dut surprendre, en partie, un entretien que j'ai eu avec miss Stubbs et à l'issue duquel votre culpabilité s'était imposée à nous. Certes, la pseudo-agression de lady Tryas semblait vous disculper, mais lady Blane avait dû pressentir la fragilité de cet alibi. Alors, pour vous sauver définitivement, tandis que vous vous trouviez chez le notaire avec moi, elle s'est volontairement noyée. Avec une ingéniosité qu'elle avait puisée sans doute dans la lecture des romans policiers, elle imagina une remarquable mise en scène destinée à me faire déceler le crime sous les apparences de l'accident ou du suicide. En effet, si elle s'était contentée de camoufler son suicide en assassinat, j'aurais pu, ne fut-ce qu'un instant, songer à une possible supercherie. Aussi avec une astuce très féminine, lady Blane m'offrit-elle toutes les apparences d'un suicide, avec juste ce qu'il fallait d'indices pour que je flaire l'assassinat, comme les crimes précédents devaient fatalement m'amener à le faire.

— Mais alors, encore une fois, comment avez-vous pu vous douter ? Moi, elle m'avait laissé une lettre dans ma chambre, sans quoi...

— Il y avait plusieurs romans policiers sur la table de chevet de lady Blane. Il se trouve que je ne méprise pas non plus ce genre littéraire que certains estiment inférieur. L'un d'eux, notamment, *Rynox* de Philip Mac Donald, traite d'un camouflage de suicide fort ingénieux. Lady Blane l'avait abandonné sur un fauteuil, après l'avoir parcouru une dernière fois sans doute pour y puiser l'inspira-

tion. A l'occasion d'un jeu, elle avait également déclaré que la plus belle preuve d'amour qu'on puisse donner à quelqu'un, c'est mourir pour lui. Ces petits faits étaient de peu d'importance, chacun en soi, mais, en les rapprochant, je les trouvai extrêmement révélateurs. D'autant plus que le prétendu assassinat de lady Blane demeura votre seul alibi quand j'eus découvert qu'une statuette était à l'origine de la frayeur de lady Tryas.

« Toutefois, ma conviction n'était pas encore faite et c'est l'*invitation au meurtre*, dont miss Halton fut, ce soir-là, l'instigatrice, qui acheva de m'éclairer. Selon le plan conçu par nous, miss Halton avait dit : « *Je sais qui a tué Loïs* ». Nous voulions, ainsi, provoquer une attaque de l'assassin contre elle, mais rien ne se produisit. Or, j'étais certain que notre piège n'avait pu être éventé et, pour différentes raisons, que l'assassin n'était pas miss Halton, — ce qui eût été une explication —; une solution s'imposait donc; *Personne n'avait assassiné lady Blane* et c'est pourquoi l'auteur des autres crimes s'était bien gardé d'intervenir, trop heureux à l'idée que miss Halton pût égarer mes soupçons.

Stani poursuivait son long monologue comme en un rêve. Ses oreilles entendaient la rhapsodie prendre insensiblement plus d'ampleur, mais, en continuant de parler, d'enchaîner les mots aux mots, il espérait distraire l'attention de son adversaire. Si la rhapsodie pouvait s'achever avant que...

— Pourquoi avez-vous commis ces meurtres ?

Lord Seston eut un rire sarcastique :

— Par la force des choses. Un seul m'eût suffi : celui d'Anna. Je voulais sa mort parce que j'avais besoin d'argent pour rendre Anielka heureuse... Il y avait longtemps que je n'avais plus le sou, mais je savais qu'Anna m'avait institué son légataire universel parce que j'étais le tenant du titre. En dépit de cela, je la détestais comme tout le monde ici et sa mort m'était doublement agréable.

— Et vous n'avez pas hésité à contraindre Mrs Brent au crime, en menaçant de livrer son fils ?

— Oh, non, car c'était le meilleur moyen de me ménager un alibi. D'ailleurs, cette imbécile m'aimait... Tout comme Loïs... Je ne sais pas ce qu'ont toutes ces femmes... Pour moi, il n'en existait plus qu'une au monde : Anielka... Et Marjorie l'a tuée à la place d'Anna ! Son erreur m'a privé de ce qui m'était le plus cher ! Si je croyais encore en Dieu, ... Enfin, peu importe maintenant. Je n'ai tué Marjorie que parce qu'elle était sur le point de tout vous raconter, bien que je l'eusse menacée de livrer son fils si elle parlait.

— Oui, oui, la fameuse phrase... Mais, miss Halton ?

— Ariane aussi, je l'aurais laissée en paix s'il n'y avait eu ce satané froissement soyeux dont elle se souvenait et que je n'avais eu, moi, aucune peine à identifier. Pour tirer, j'avais enveloppé le révolver dans ma pochette de soie, afin de ne pas laisser d'empreintes. Or, quel-

ques instants auparavant, je m'étais servi de cette même pochette pour chasser un insecte qui était près de l'oreille d'Ariane... Si Keith avait pu se promener ailleurs que dans ce pré... Mais, maintenant, tout va s'arranger quand même...

Stani, en dépit de sa situation critique, ne put se contenir plus longtemps :

— Vous êtes un lâche ! J'ai connu bien des bandits, lord Seston, mais vous dépassez encore les plus vils d'entr'eux !

Ces insultes ne troublèrent pas lord Henry et son arme demeura braquée sur le policier :

— Parlez, mon cher, grisez-vous de paroles... mais écoutez la rhapsodie...

Un feu étrange s'allumait dans le regard du criminel. On eut dit que la musique le transfigurait et, devant ce visage partagé entre la haine et le ravissement, Stani ne douta plus qu'il eût affaire à un fou.

— Ecoutez comme le mouvement devient plus vif et plus fort... on dirait les grelots d'un traineau courant sur une route glacée... Entendez-vous les chevaux ? Ah, voici le crescendo... quelle magnifique gradation ! Dans un instant, ce sera l'orage... Après... Mais, pour vous, il n'y aura pas d'après ! Pour vous, il n'y aura plus jamais de soleil ! Pour vous, l'orage terminera la rhapsodie et vous engloutira dans son tumulte, car c'est l'instant de mourir, inspecteur Dargel !

Paralysé par la chevauchée infernale de la musique, le regard rivé sur le revolver, Stani renonça à parler et recommanda son âme à Dieu...

— Non, non ! Au secours, *au secours !*

Ce cri de femme, aigu, strident, domina l'orchestre qui se déchaînait et emplit la pièce de sa clameur désespérée.

XX

... MORT LE VENIN !

« Le délicieux soulagement que l'on éprouve à la pensée que tout est fini. »

Agatha CHRISTIE,
Dix petits nègres.

Du fauteuil où il était assis, tournant le dos au reste du hall, Eric laissait son regard se perdre dans les profondeurs du parc mais, tout à ses pensées, il ne voyait rien et c'est à peine s'il percevait les accents d'une rhapsodie de Liszt qui venait de débuter, quelque part dans le château.

Mais, soudain, lord Keith tressaillit et tourna vivement la tête. Là-haut, à l'étage, quelqu'un heurtait une porte à coups redoublés.

— Ouvrez-moi ! *Au secours...*

La voix d'Ariane.

Avant même de s'être rendu compte qu'il se levait, Eric se trouva au pied de l'escalier. Ariane appelait au secours... Ariane était en danger... ce n'était donc pas elle qui...

Déjà le jeune homme avait atteint le palier et tournait à droite :

— Ariane, c'est moi, Eric ! Qu'y a-t-il ?

— Eric... Ouvrez-moi. Je connais l'assassin, c'est oncle Henry!

Lors Keith n'hésita pas :

— Ecartez-vous, Ariane... Je vais enfoncer la porte !

Le jeune homme recula jusqu'au mur faisant face à la porte, puis, bondit en avant, l'épaule la première... Le léger vantail céda aussitôt et la serrure disloquée tomba sur le sol.

Ariane, toute pâle dans sa robe rouge, se jeta dans les bras de son sauveur :

— Eric... où est oncle Henry ?

— Je ne sais pas... Ah, si !... Il doit être dans la bibliothèque avec Stani.

— Mon Dieu, Eric... ! Venez vite !

Et la jeune femme, malgré sa faiblesse, s'élança en courant vers l'escalier.

*
**

Annie avait tout d'abord voulu révéler sa présence.

Comme une enfant à qui l'on vient de causer un injuste chagrin, s'éloignant du hall où l'on accablait sa cousine, la jeune fille était venue se réfugier sur la galerie de la bibliothèque, loin de tous.

De son perchoir, quelques instants plus tard, Annie avait vu entrer Stani et son oncle. Elle avait été sur le point de leur adresser la parole quand, brusquement, la paisible scène s'était transformée...

Horrifiée, Annie s'adossait aux rayons chargés de livres :

— Mon Dieu ! pensait-elle. Il va le tuer !

Dans le cœur de la jeune fille, en cet instant, il n'y avait plus la moindre pitié pour son oncle. En le voyant braquer son revolver sur l'inspecteur, elle avait ressenti un terrible choc nerveux et, maintenant, il lui semblait tout voir avec d'autres yeux. C'était le même décor que la minute d'avant, les mêmes personnages qui étaient en cause, mais Annie comprenait soudain que la vie du policier lui importait cent fois plus que celle de son oncle et que, si Dargel était tué, elle mourrait du même coup !

La rhapsodie... leurs voix... Tout se mêlait en un vacarme affreux dans la tête de miss Stubbs tandis qu'elle cherchait désespérément un moyen d'intervenir dans ce drame dont elle était le témoin épouvanté. Et la musique poursuivait impitoyablement son galop forcené...

— Stani, je vous aime... murmura Annie et, fermant les yeux, les poings crispés, elle se mit à hurler pour détourner l'attention de son oncle, offrant sa vie pour Stani.

Contrairement à son attente, Annie ne ressentit aucune douleur... Etait-elle déjà morte ? Pourtant, cette musique... Et voilà qu'elle percevait un bruit de violente lutte... A la porte — était-ce possible ? — la voix d'Ariane... Au dehors, le proche appel d'un klaxon...

Annie rouvrit les yeux et regarda autour d'elle.

Le revolver gisait sur la moquette car le policier, mettant à profit cette diversion providentielle, l'avait fait sauter de la main de lord Seston. Celui-ci, avec le sûr instinct des déments, ne chercha pas à le ramasser. Il pivota sur lui-même et s'élança vers la fenêtre, tout en jetant une chaise dans les jambes de Dargel.

Dans un grand fracas de verre brisé, lord Seston releva, violemment, le chassis de la fenêtre et sauta au dehors...

A cet instant, la Rhapsodie hongroise atteignait son point culminant dans toute l'ampleur de l'orchestre déchaîné par Stokowski, mais elle ne put néanmoins couvrir l'atroce cri qui s'éleva au dehors, un hurlement de bête égorgée, une clameur inhumaine...

C'en fut trop pour Annie. La jeune fille vit tout basculer autour d'elle... En vain, essaya-t-elle de se retenir aux rayons de la bibliothèque, à la balustrade : ses doigts, sans force, griffèrent le bois et elle s'affaissa sans connaissance sur l'étroite galerie.

L'Inspecteur avait trébuché sur la chaise, mais il se releva promptement et sauta lui aussi par la fenêtre, tandis qu'Eric défonçait sa seconde porte.

Stani vit une automobile engagée sur la plate-bande bordant le château, et arrêtée ras à l'angle du mur. Lady Alice marchait dans sa direction, le turban dénoué, le regard fixe, mortellement pâle... Puis, Dargel vit un inconnu tenant une trousse médicale à la main, se pencher devant le capot de la voiture...

— Il vaut mieux, dit lady Alice, il vaut mieux ne pas aller voir... Je... je me suis trompée de pédale !

*
**

Un quart d'heure plus tard, tout le monde se trouvait de nouveau réuni dans le hall de Partridge et l'inspecteur Dargel disait à Ariane :

— Je m'excuse, miss Halton, pour le traitement que je vous ai fait subir, mais je n'avais pas le choix des moyens. En apprenant qu'on avait lâché un taureau sur vous, j'ai compris que vous constituiez pour l'assassin une menace permanente, pouvant à tout instant lui devenir fatale, et qu'il ne reculerait plus devant rien pour vous contraindre à jamais au silence.

« En un éclair, je me suis rendu compte que la meilleure façon d'assurer votre défense, était de vous accuser de tous les crimes. De la sorte, si la mémoire vous revenait avec l'explication du froissement soyeux, j'aurais toujours la possibilité de me refuser à vous croire.

Cette fois encore, le policier tenait tout son auditoire suspendu à ses lèvres.

— Je faisais ainsi d'une pierre deux coups, reprit-il. Je vous mettais hors d'atteinte et rassurais l'assassin, en lui faisant croire que je vous tenais pour coupable. Pour plusieurs raisons, j'étais convaincu que lord Seston était le responsable de tous ces drames, mais il me restait encore un ou deux points à éclaircir avant de pouvoir l'accabler sous mes preuves.

Le policier eut un haussement d'épaules :

— Hélas, je ne réussis à l'abuser qu'un très court instant. Mes questions concernant le fils de Mrs Brent, lui firent vite comprendre qu'il était tombé dans un piège : en vous attribuant les raisons qui lui donnaient barre sur la femme de charge, il s'était dénoncé. Il était plus habile que moi car, ne le croyant pas sur ses gardes, je l'ai bêtement laissé retourner la situation à son profit. En perdant la vie, j'allais faire un beau gâchis, car que fut-il alors advenu de miss Halton, accusée et arrêtée devant témoins ? Heureusement, qu'une courageuse jeune fille n'a pas hésité à risquer la mort pour me sauver.

Blottie contre sa mère et encore pâle de son évanouissement, Annie sourit au policier.

— Oui, c'est Annie qui a tout fait, renchérit lord Keith, car sans elle, nous ne serions jamais intervenus assez tôt pour empêcher un malheur.

Stani se tourna vers miss Halton :

— Vous aviez enfin identifié le fameux frôlement comme étant dû à la pochette de votre oncle ?

La jeune femme leva vers lui son beau regard, tandis que sa main cherchait celle d'Eric posée sur son épaule :

— Il s'en était douté ? Oui, tout à l'heure, quand Eric me ramena dans le hall après m'avoir sauvée du taureau, j'ai vu oncle Henry qui s'épongeait le front avec sa pochette... Comme la température est plutôt froide, j'ai machinalement pensé qu'il avait dû courir pour transpirer ainsi. Alors, brusquement, je me suis rendu compte que, en courant, il aurait eu le temps de me devancer pour aller ouvrir l'enclos du taureau et d'être de retour ici avant moi. La vue

de sa pochette a été comme une illumination... mais je me suis sottement évanouie !

— Après tant d'émotions violentes, cela n'avait rien de surprenant, dit Dargel. Et votre évanouissement a favorisé mes plans.

— Milady est servie.

Sur le seuil de la salle à manger, Lars, indifférent à tous les événements, demeurait le modèle des maîtres d'hôtel.

*

Quand Stani Dargel s'éveilla, le lendemain matin, le soleil brillait dans un ciel bleu lavé et le policier constata qu'il était près de dix heures.

Pour la première fois depuis son arrivée à Partridge, l'inspecteur avait fait le tour du cadran, en un lourd sommeil sans histoire.

Etait-ce dû à la satisfaction d'en avoir enfin terminé avec cette terrible affaire à laquelle il avait été si étroitement mêlé, et de s'être entendu féliciter, au téléphone, par Sir Breck pour avoir réussi à éviter le scandale ? Non, car Stani n'était pas content de lui. Il était obsédé par le souvenir de lady Blane et se reprochait cette mort que, avec un peu plus d'adresse ou de flair, il eût peut-être pu éviter... Mais, en admettant que l'inspecteur eût arrêté lord Seston le soir où Florence Tryas avait cru être attaquée, qui pouvait dire si lady Blane n'eût pas, malgré tout, jeté sa vie dans la balance ? Stani revoyait le beau visage, détendu et paisible... Elle avait donné sa vie pour un grand amour qu'elle idéalisait... Elle avait cédé à un terrible égarement, commis le plus grand crime aux yeux du ciel... mais Celui qui sonde les reins et les cœurs pourrait-Il ne lui témoigner aucune indulgence ?

Cependant, malgré le lancinement de ce remords, Stani se sentait gai. Peut-être était-ce dû à l'enchantement de ce lumineux matin de printemps qui gagnait tous les êtres car, en atteignant la galerie, le policier entendit un rire clair et la porte-fenêtre du hall s'ouvrit violemment.

Une jeune fille entra en courant, les bras chargés de fleurs, et riant de toutes ses belles dents humides. Quand, Eric Keith la rejoignit et l'embrassa, Stani se détourna discrètement en murmurant :

— *Primavera...*

— Oh, monsieur Dargel, il paraît que vous nous quittez ce matin ?

Florence Tryas venait de surgir de sa chambre, suivie de son mari toujours semblable à un séducteur d'Hollywood.

— Oui, madame, c'est exact.

— J'aurais été navrée de manquer votre départ, après toutes ces heures terribles que nous avons vécues ensemble... Quand je pense que cette pauvre folle de Loïs s'est ingéniée à tout compliquer...

— Il est dit quelque part dans la Bible, madame, coupa sèchement Dargel, « *que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre...* »

Florence battit rapidement des paupières et parut vouloir rétorquer quelque chose, mais Stani ne lui en laissa pas le loisir :

— D'autres personnes, à ma connaissance, ont é g a l e m e n t

cherché à protéger, à tout prix, des coupables... Et certaines de ces personnes étaient loin d'avoir un motif aussi purement désintéressé que celui de lady Blane. A propos, lord Tryas, ajouta le policier en se tournant vers le mari de la jeune femme qui était demeuré imperturbable pendant ce court accrochage, avez-vous appris que les peines punissant le chantage venaient d'être renforcées ? Sur ce, je vous prie de m'excuser, mais j'ai ma valise à terminer.

Comme il gagnait sa chambre, Stani eut encore le temps d'entendre Flo dire à son mari :

— Ne vous tracassez donc pas, Austin. Il nous restera toujours le poker. Vous n'avez pas oublié le code, je pense ? Ma broche : *carré*... ma bague...

— Défi ou simple inconscience ? se demanda Dargel en refermant sa porte.

Il eut un haussement d'épaules et se mit en devoir, une fois de plus, de résoudre l'irritant problème du contenant et du contenu d'une valise. Il passa dans la salle de bains pour rassembler ses objets de toilette et en revenant dans sa chambre, il trouva Annie adossée à la porte du couloir.

— Ma présence paraît vous surprendre ? dit aussitôt la jeune fille avec une petite moue. Pourtant, j'avais frappé... mais, peut-être, ai-je seulement cru vous entendre dire « *Entrez !* »...

Stani posa son chargement sur la table :

— Vous fais-je un reproche, miss Stubbs ? Feu lady Anna eût sans doute été seule à trouver choquant que vous me rendiez visite dans ma chambre à quelques instants de mon départ. N'avez-vous pas été ma précieuse collaboratrice... ?

Annie s'était approchée de l'autre côté de la table et rangeait, machinalement, en ordre de bataille, les objets qui s'y trouvaient.

— ... et ne m'avez-vous pas sauvé la vie ?

— Oui, dit miss Stubbs les yeux baissés, ça fait un à un.

— Plaît-il ?

Annie mit toute son attention à opposer le flacon de lavande au rasoir électrique.

— Oui, vous savez, l'autre jour... *Fuchsia*... Eh bien, il était vraiment emballé.

— Pas possible ! fit Stani gravement.

— Si... Dites, puisque je l'ai sauvée, votre vie m'appartient, n'est-ce pas ?

— Certes.

— Mais, pour la même raison, la mienne est à vous... Alors...

Dargel regarda la jeune fille et il comprit, soudain, quelle était la véritable cause de la joie qui le possédait depuis son réveil, mais il n'osa pas encore tout à fait croire à son bonheur.

— Annie... balbutia-t-il, ému comme un adolescent lors de son premier flirt. Vous ne voulez pas dire...

— Mon chéri, murmura cette audacieuse jeune fille en faisant promptement le tour de la table, ce que vous êtes peu perspicace pour un détective !

Il s'écoula un certain temps avant que les jeunes gens reprissent contact avec ce qui les entourait. Annie jeta un coup d'œil dans la glace qui surmontait la cheminée et arrangea un peu ses cheveux :

— Vite ! dit-elle. Il faut que j'aille annoncer à maman que ça y est. Elle doit être dans un état !

— Comment ? s'exclama Stani, interloqué. Vous lui avez déjà dit...

— Bien sûr ! J'étais tellement certaine que cela finirait ainsi.

— Vraiment ? Et pour quelle raison... *Annie* ?

La jeune fille le regarda un instant avant de répondre, une flamme malicieuse au fond des yeux :

— Oh, pour... pour la rime, *Stani* !

*
**

Quand, une demi-heure plus tard, l'inspecteur Dargel descendit l'escalier, sa valise à la main, tous les plans étaient déjà arrêtés. Le policier reviendrait bientôt à Partridge où l'on célébrerait ses fiançailles en même temps que celles d'Eric et d'Ariane.

— Un couple uni, monsieur Dargel, c'est la plus belle chose qui soit au monde ! lui avait dit lady Alix, radieuse, tandis que le regard de ses yeux mauves lui exprimait toute sa reconnaissance.

Eric était déjà au volant, mais Stani n'avait pas encore pris congé de la maîtresse de maison. Il alla jeter sa valise sur la banquette arrière et, comme il gravissait à nouveau le perron, l'inspecteur vit lady Alice immobile sur le seuil du hall. Elle avait la même robe de lainage vert que, l'autre jour, dans le jardin d'hiver.

— Ah, madame, je vous cherchais pour vous faire mes adieux... Je devine que vous devez encore être sous le coup des émotions d'hier... Vous ne pouviez évidemment pas supposer que votre oncle...

Lady Alice l'interrompit avec douceur :

— J'ai tout compris, monsieur Dargel, quand vous avez arrêté Ariane.

Elle sourit légèrement devant l'étonnement du policier :

— Voyez-vous, il m'était impossible de la croire coupable... Or, j'avais été témoin de sa sortie dans le parc... Seuls, mon oncle et Florence étaient également là. Florence n'avait pas quitté le hall; oncle Henry avait accompagné Ariane. Après l'incident du taureau, il ne fallait pas se montrer bien maligne pour identifier le coupable.

— Mais vous n'avez rien dit ?

— J'ai pensé que vous deviez avoir vos raisons pour agir ainsi.

— Vous vous doutiez donc que je jouais la comédie ?

Lady Alice sourit à nouveau et sa voix se nuança de reproche :

— Voyons, monsieur Dargel, j'ai bonne mémoire ! Lors de l'assassinat de cette pauvre Marjorie, vous m'aviez dit que l'absence d'empreintes sur le revolver innocentait Ariane. Or, dans votre réquisitoire contre elle, vous avez escamoté ce détail.

— Mes félicitations, madame, dit Stani, avec une sincère admiration. Mais quelle tragique coïncidence que votre auto se soit justement trouvée là !

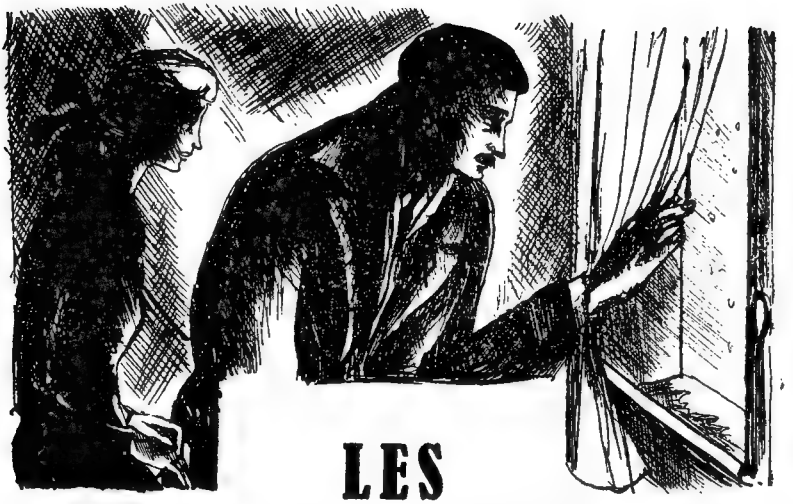
— Je veux y voir une manifestation de la Providence, monsieur Dargel. Oncle Henry aurait peut-être réussi à s'enfuir et

qui sait ce dont il aurait encore été capable dans sa folie. Et puis, j'ignorais s'il vous avait tué... Ariane...

Elle s'interrompit brusquement et Stani releva la tête. Le regard du policier rencontra celui de lady Geldy qui ne chercha pas à détourner les yeux. Dargel lut bien des choses dans ce regard, des choses qu'il valait mieux laisser inexprimées. Aussi ne fit-il aucun commentaire et se contenta de s'incliner pour baiser la main de lady Geldy, tandis que celle-ci, très calme, lui disait :

— A bientôt, monsieur Dargel. C'est charmant à vous d'être venu...

FIN



LES QUATRE CHAMBRES

par Jacques DECREST

I

Dans l'entrée un peu sombre de la maison, M. Gilles ne vit pas d'abord la concierge.

— Qu'est-ce que c'est ?

La voix sortait d'un judas vitré à quelques pas de lui.

— La pension de famille, s'il vous plaît ?

— Traversez la cour. Dans le jardin, à gauche.

Il traversa une courette biscornue, aperçut un bout de jardin avec un grand arbre blanc de neige, un petit pavillon vieillot à deux étages. C'était assez sordide, et sympathique à la fois. Un ancien hôtel particulier, certainement, devant lequel on avait bâti l'immeuble de façade.

M. Gilles haussa légèrement les épaules. C'était la huitième pension de famille qu'il voyait

depuis le matin. Pourvu que Françoise et Rose-Marie aient chaud...

Comme il n'y avait pas de sonnette, il tourna le bouton de la porte, entra.

Une bouffée d'air tiède le remplit d'aise, lui fit aussitôt trouver moins maussades les murs tapissés de couleur chocolat, la grande table de salle à manger avec un tapis verdâtre qu'il distinguait par une porte entr'ouverte. Il écarta son cache-nez, ôta un gant pour secouer ses doigts gelés. Rien ne lui indiquait où il devait s'adresser.

En face de lui, un escalier tournant s'amorçait. A gauche, près d'une console d'acajou qui supportait un appareil de téléphone, il vit une petite porte, frappa. Personne ne répondit.

Impatienté, M. Gilles franchit la salle à manger, frappa de nouveau à une porte qu'il espéra être celle de la cuisine.

— Vous désirez, monsieur ?

De l'autre côté de la pièce, derrière lui, une grande fille sans âge le regardait en clignant des yeux.

« D'où sort-elle ? » pensa M. Gilles.

— Auriez-vous une chambre libre, mademoiselle ?

— Non, monsieur. La maison est pleine pour tout l'hiver.

— Naturellement.

Cela faisait huit fois depuis le matin qu'il entendait la même réponse.

— C'est dommage. Vous paraissez bien chauffés...

— Je regrette, monsieur.

— Et moi donc. Vous ne connaissez rien dans les environs ? J'ai une femme et un enfant qui meurent de froid en banlieue...

La grande fille restait immobile. Une sorte de sourire sans couleur retroussait un peu ses lèvres pâles dans son visage qui aurait sans doute été beau s'il eût été plus animé, plus vivant. Peut-être aussi était-ce le reflet de la neige à travers le vitrage dépoli qui la rendait si blanche.

— Je comprends, monsieur. Mais en ce moment...

Un bien-être assez singulier envahissait M. Gilles. La chaleur, sans doute, après le froid terrible de la rue, ou le silence de la maison, ce silence mou et ouaté qui venait de la neige au dehors. Quelque chose, il n'aurait pas su dire quoi faisait qu'il n'avait pas du tout envie de s'en aller. La pièce, assez vaste avec ses tentures passées, son vaisselier, ses chaises couvertes d'un reps sombre, avait un aspect désuet et confortable, qui l'attirait. Il se sentait soudain dépaysé, loin de Paris, de la guerre, de tout....

Il sortit de sa poche une cigarette.

— Vous permettez, mademoiselle ?

— Certainement.

— Je suis navré. Cela m'aurait plus d'être chez vous. Le quartier, le...

La porte d'entrée s'ouvrit et se ferma avec fracas. Un petit fox blanc et noir se précipita dans la pièce en jappant avec mauvaise humeur, rompit l'enchantement.

— Je vous ramène le monstre, mademoiselle Valérie.

Un garçon en béret basque, très jeune, passait dans le vestibule.

— Merci, monsieur Julian. Vous êtes bien aimable.

La fille, sans bouger, étendit le bras, écarta une portière à côté d'elle.

— Allez, Jenny... allez voir maman.

M. Gilles entrevit la silhouette d'une femme âgée qui lisait devant un secrétaire.

Le roquet, apaisé, fila sous les plis lourds de l'étoffe qui retomba.

— Donc, mademoiselle, c'est sans espoir ? Enfin... Je vais toujours vous laisser mon nom et mon numéro de téléphone. Si jamais on assassine un de vos pensionnaires...

Une seconde, mais ce fut si rapide qu'il ne s'en souvint que plus tard, les paupières de la jeune fille cessèrent de cligner. M. Gilles vit qu'elle avait les yeux bleus, beaucoup plus clairs qu'il ne l'aurait cru.

Il tendit sa carte, salua.

— Je m'excuse de vous avoir dérangé. Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir, monsieur.

Gilles s'attarda un moment dans le vestibule pour refermer son foulard, rallumer sa cigarette éteinte, remettre son gant avant d'affronter le vent glacial. Mlle Valérie avait disparu sans l'accompagner.

Il ouvrit la porte, regarda un thermomètre accroché au mur extérieur qu'il n'avait pas remarqué en entrant.

— Moins huit. Ça va de mieux en mieux. Deux degrés de moins qu'hier...

Il frissonna en pensant à Françoise qui vivait un fer sous les pieds et une boule d'eau chaude sur les genoux dans leur petite maison du Vésinet, à Rose-Marie qu'on devait laisser couchée pour qu'elle ne prît pas froid...

— Monsieur, monsieur...

Sur le seuil de la salle à manger, la grande fille pâle l'appelait.

— Voulez-vous venir un instant ? Maman voudrait vous parler.

Elle l'introduisit dans la pièce, entrevue quelques minutes avant, où la vieille dame l'attendait. Elle avait des yeux très vifs sous un bandeau bien tiré de cheveux gris, un nez mince.

— Ma fille me dit que votre femme et...

Gilles eut une lueur d'espoir.

— Hélas ! madame, nous crevons littéralement de froid. Nous avons une petite villa sans cheminée. Le chauffage central et pas de cheminée... En un mois de temps, tout le charbon de l'hiver y a passé. J'espérais en avoir, et puis... Alors, ne fût-ce que pour quelques jours... jusqu'à ce que cette période de glace soit finie...

— Oui, oui...

Elle examinait Gilles de haut en bas, avec une sorte d'incertitude aiguë, les mains croisées sur une douillette qui l'enveloppait des pieds à la tête, usée jusqu'à la trame, mais très propre. Sur la tablette du secrétaire, les lunettes étaient posées sur le livre ouvert pour marquer la page. Tout en parlant, Gilles lut le titre du coin de l'œil : *Les vies d'Alcyone*. « Diable, pensa-t-il, nous voilà en pleine théosophie. »

Subitement, la vieille dame se décida, se leva.

— Je ne puis vous proposer qu'une seule chambre, monsieur. Encore n'est-elle pas très grande. C'est celle de ma fille. Et il faudrait ajouter un petit divan. Vous avez un enfant de quel âge ?

— Oh ! une petite fille de deux ans et demi, madame. Elle ne tient pas beaucoup de place. Elle est très sage.

Gilles était décidé à toutes les bassesses. Il désigna le petit fox rabougri, qui disparaissait presque dans un coussin trop mou, une patte sur le museau.

— Et elle aime beaucoup les animaux !

La vieille dame grimaça un sourire qui découvrit des dents jaunes de la même couleur que sa peau.

— Valérie, veux-tu montrer à Monsieur...

Une fois de plus, Gilles traversa la salle à manger, s'engagea dans l'escalier tournant à la suite de la grande fille aux paupières clignotantes. Il crut devoir risquer une excuse.

— Je ne voudrais quand même pas vous chasser de votre chambre, mademoiselle.

— Pas du tout, monsieur, je vous en prie...

Il y avait presque une supplication dans la voix. Gilles ne voyait que le dos étroit dans une robe qui ne marquait pas la taille. Il eût juré, cependant, que les yeux clairs venaient de s'ouvrir tout grands, comme tout à l'heure.

— C'est au premier ?

— Oui. Nous n'avons que deux étages.

La pièce était petite, mais claire, avec deux fenêtres d'angle. Une commode basse, un lit, un petit fauteuil crapaud près d'une table à ouvrage. Pas un bibelot, pas un objet qui traînât. On eût dit une chambre inhabitée depuis des années.

— Vous voyez, monsieur, ici, il y a la place d'un petit divan.

Gilles regardait, par la fenêtre qui donnait sur le jardin, le grand arbre couvert de neige qui avait l'air d'un candélabre de Noël. Il se voyait très bien vivant là quelques semaines, au chaud. Comme par distraction, il posa la main sur le radiateur. Il était brûlant.

— C'est parfait, parfait. Et vous pensez avoir du charbon pour tout l'hiver ?

— Oh ! oui, monsieur. Cet hiver, en tout cas. Nous avions une petite réserve à la campagne, nous avons pu la faire revenir.

— Eh bien ! mademoiselle, c'est entendu. Si ce n'est pas pour vous un trop grand dérangement. Je vais m'entendre avec madame votre mère pour le prix... Pourrions-nous entrer dès ce soir ?

— Mais oui, monsieur.

Gilles aurait volontiers fredonné en descendant l'escalier. Il regarda l'heure. Midi passé.

La vieille dame n'avait pas repris sa lecture; elle attendait, visiblement.

— Alors, monsieur ?

— C'est tout ce qu'il nous faut, madame. Combien nous compterez-vous comme pension?

— Cent cinquante francs. Je prends habituellement soixante francs par personne, mais votre fille est si jeune, je ne la compterai que pour une demie. Quant à la nourriture, mon Dieu, elle n'est pas ce qu'elle était autrefois, mais nous faisons de notre mieux. On ne s'en plaint pas. Voulez-vous déjeuner ici, monsieur, pour l'essayer ?

— Je n'osais pas vous le demander, madame.

— C'est très facile. Valérie, tu veilleras à ce qu'on mette un couvert pour monsieur à la petite table libre.

La jeune fille disparut derrière la portière en velours.

— Asseyez-vous donc, monsieur. On ne sonne le repas qu'à midi et demi.

L'aisance de la vieille dame, la sûreté de son langage frappaient Gilles d'étonnement. Il prit le siège qu'elle lui désignait.

— Vraiment, madame, je suis confus. Nous allons priver votre fille de sa chambre, et...

— Ma fille est enchantée, monsieur. C'est elle qui me l'a demandé.

Elle avait pris la carte de Gilles sur le secrétaire, et la tapotait d'un doigt mince, un peu déformé par les rhumatismes.

— Ma fille a peur, monsieur. Abominablement peur depuis deux mois. Quand elle a vu que vous étiez le commissaire Gilles...

La vieille dame se renversa dans son fauteuil, rejeta le bristol d'un geste sec.

— C'est bien vous, n'est-ce pas ?

—Mais oui, madame, c'est moi.

— Alors tout est pour le mieux. Je vous avoue que moi-même...

— Auriez-vous peur aussi, madame ?

— Non. Ma vie est ailleurs. Mais je suis déroutée, je l'avoue, oui, déroutée et curieuse.

Les yeux vifs s'étaient arrêtés de bouger. La vieille dame regardait devant elle, un peu fixement.

« C'est gai, pensait Gilles, où suis-je venu me fourrer ? »

Mais on ne l'aurait pas beaucoup surpris en lui disant que depuis qu'il était entré dans la maison, il attendait quelque chose comme cela.

— Qu'est-ce qui fait peur à votre fille, madame ?

— Je ne voulais pas vous en parler si vite, mais ma foi...

Bursquement, le petit fox bondit comme un ressort de son coussin, se mit à aboyer d'une voix aigre.

— La paix, Jenny, la paix... Tais-toi.

La vieille dame tendit le bras, souleva le rideau de vitrage.

— Regardez.

Gilles, en se penchant aperçut la silhouette d'un homme assez corpulent, enfoncé dans un gros pardessus dont le col relevé montait jusqu'au bord d'un feutre mou. L'homme sortait de la maison. Il suivit tranquillement l'allée, disparut par la porte de la cour.

Jenny s'était déjà recouchée, rendormie.

— Qui est-ce? demanda Gilles.

Mais on ne lui répondit pas. La main laissa retomber le tulle épais.

— Vous l'avez vu, n'est-ce pas ? Il s'en va comme cela, chaque jour, avant ou après déjeuner. Comme vous ou moi, comme tout le monde. Jenny aboie. Je le regarde s'en aller...

— Et puis ?

La vieille dame se retourna, se pencha vers Gilles.

— *Et il ne rentre jamais.*

Elle avait parlé si bas qu'il crut avoir mal entendu.

— Comment ?

— Oui, monsieur. Il ne rentre jamais. Et il est là, tous les matins, dans sa chambre. Personne ne l'a jamais vu ni entendu rentrer.

— Dors bien, mon petit loup.

Françoise acheva de border sa fille, éteignit le plafonnier.

— C'est i n o u ï, murmura-t-elle.

— Quoi donc? demanda Gilles qui faisait des prodiges, assis dans le fauteuil crapaud, pour rouler une cigarette avec des miettes de tabac.

— De penser qu'on va se déshabiller sans grelotter, se coucher sans repasser ses draps.

— Oui, ça n'a pas l'air vrai. Trois semaines d'expériences polaires dans leur villa sans chauffage, les laissaient comme engourdis de bien-être dans la chaleur retrouvée de la petite pension de Passy.

Françoise se détira doucement, bâilla.

— Je suis comme les serpents... Ça me donne sommeil.

— Moi aussi. Mais je leur ai promis de descendre.

Ils parlaient à mi-voix pour que Rose-Marie pût s'endormir.

— Qu'est-ce qu'elles te veulent, tes deux piquées ? Tu ne m'as rien dit.

— Je n'en sais rien moi-même. Ou presque.

— Enfin... On leur doit bien ça, murmura Françoise qui se brûlait les reins au radiateur. Dépêche-toi. Dans cinq minutes je serai dans la plume.

Gilles alluma comme il put sa cigarette mal remplie, tira trois bouffées, l'éteignit avec précaution.

— Je descends.

Une petite voix brouillée de songe sortit de l'ombre.

— ...ou plaît, papa.

— Veux-tu bien t'endormir, lapin chéri.

— ...ou plaît, papa, un baiser.

Gilles se pencha, embrassa le quart d'une mèche soyeuse, un petit bout de nez tiède, un morceau de drap.

— Bonsoir, minet.

Dans le corridor, il fit jouer la minuterie voilée, écouta un instant. Un bruit monotone, à peine perceptible, sortait de la chambre qui était voisine de la sienne. Il fit un pas, essaya d'entendre, mais ne distingua qu'un murmure confus, coupé de pauses légères. Quelqu'un devait lire tout haut. Une des deux vieilles dames, sans doute, qu'il avait aperçues au dîner.

Il descendit.

La porte du vestibule était ouverte, comme le matin, sur la salle à manger. Au bout de la grande table au tapis verdâtre, Mlle Valérie collait soigneusement des tickets de pain sur des feuilles blanches.

Elle se leva quand elle le vit, écarta la portière.

Ses gestes étaient tellement silencieux qu'elle paraissait se mouvoir dans un autre élément, dans une dimension de l'espace où tous bruits eussent été abolis. Sa voix elle-même, parfaitement pure et douce, semblait venir d'ailleurs.

— Entrez, je vous prie.

Gilles sentit tout à coup qu'il ne pourrait plus jamais oublier cette voix.

La portière retomba derrière lui.

La vieille dame posa ses lunettes sur son livre ouvert, et son livre sur le secrétaire. Elle était assise près d'une cheminée dans laquelle trois bûches se consumaient sans flammes, roses et grises. La chaleur extrême, l'odeur vivante du feu de bois surprirent Gilles comme un miracle.

— C'est merveilleux, ne put-il s'empêcher de dire.

— Oui. Une flambée, le soir, c'est mon seul luxe... Asseyez-vous, monsieur, je vous prie.

Il prit le fauteuil qu'elle lui montrait de l'autre côté de la cheminée. La lumière de la seule lampe allumée était assez vive, mais l'abat-jour épais tombait bas, de sorte qu'il voyait à peine son visage.

— Je suis intrigué, madame, des quelques mots que vous m'avez dits.

— Oui, je le pense. Je pense aussi que vous nous avez prises pour des folles, ou...

Gilles protesta poliment, mais la vieille dame eut un petit geste sec de la main, comme elle l'avait eu déjà pour rejeter sa carte.

— C'est tout naturel, commissaire. Je me rends très bien compte, croyez-le. Vous tombez au hasard, comme ça, sur une vieille femme perdue dans des livres de théosophie, — j'ai vu votre regard ce matin, — une fille silencieuse qui n'est plus tout à fait jeune, une maison baroque au fond d'un jardin, et je vous raconte une histoire extravagante...

— Mais, madame...

— A votre place, je penserais comme vous. Et pourtant...

Cela gênait un peu Gilles de voir si mal les yeux de celle qui

lui parlait. Il préféra regarder les jeux sournois du feu dans les bûches pâles, écouter sans voir.

— Pourtant ce que je vous ai dit est parfaitement réel. Il ne s'agit ni d'imagination, ni de rêve éveillé. Des faits. Ou plutôt un fait, un seul, mais qui se renouvelle quotidiennement, toujours le même, depuis deux mois. Depuis que M. Davroult a pris pension ici.

— Vous dites Davroult ?

— Oui, o, u, l, t. Vous l'avez aperçu ce matin .C'est un homme tout à fait correct, entre deux âges. Il ne réclame jamais rien. Il a l'air satisfait de tout. Il ne fait pas de bruit...

— Le pensionnaire idéal ?

— Nous l'avons cru. Oui, Les premiers temps, nous l'avons cru.

— Quelle est sa profession ?

— Aucune, monsieur. Sur sa fiche d'entrée, il a inscrit « rentier ». La personne qui a loué pour lui nous a donné de vagues explications sur les difficultés de ravitaillement pour un homme seul, le chauffage... comme tout le monde. Je ne suis pas curieuse, habituellement. Valérie est d'une discrétion qui touche à l'effacement.

— Qu'est-ce qui a donc éveillé votre attention, madame ?

— Rien.

L'esprit de Gilles, un instant, s'échappa. La chaleur l'alourdissait. Si seulement il avait eu de quoi fumer. Il hésita, tira de sa poche la moitié de cigarette qu'il avait éteinte avant de descendre.

— Est-ce que cela vous dérangerait, madame ?

— Pas le moins du monde, commissaire. Je regrette de ne pas avoir à vous offrir une de ces « boyards maïs » que vous aimiez.

Il ne put réprimer un mouvement étonné.

— Je sais, je sais... Les vieilles personnes lisent les journaux de bout en bout. Fumez tant que vous voudrez.

La première bouffée de tabac remit Gilles dans un état normal.

— Vous me disiez ?

— Je vous disais qu'au début, nous n'avons rien remarqué. Non rien. M. Davroult sortait rarement le matin. Il avait demandé qu'on fît sa chambre l'après-midi. Il n'est qu'à la demi-pension. Il était donc naturel qu'on ne le vît pas le soir. C'est Valérie qui s'est aperçue

la première qu'il ne rentrait pas.

— Comment cela ?

— Le plus simplement du monde. Elle monte chaque soir une tisane à Mme Laferté.

— Une de ces deux dames ?

— Non. Vous ne l'avez pas vue. Ce sont ses filles qui sont à la table voisine de vous dans la salle à manger. Mme Laferté a dépassé quatre-vingts ans. On lui porte ses repas dans sa chambre. Un jour, ma fille m'a dit : « Est-ce que tu as vu rentrer M. Davroult ? » Je n'avais rien vu. « C'est singulier, me dit-elle, sa clef n'est plus au tableau, et je ne l'ai pas entendu passer dans le couloir. » Je n'y prêtai pas grande attention d'abord. Il arrive que l'on pense à quelque chose assez profondément pour que des bruits familiers n'arrivent pas jusqu'à notre conscience. Il était très possible aussi que M. Davroult fût rentré beaucoup plus tôt, pendant le dîner, par exemple, et que son retour eût passé inaperçu dans les allées et venues du service.

— En effet.

La vieille dame sentit-elle un peu d'impatience dans la voix de Gilles ? Ses mains, qu'elle avait croisées sur ses genoux, bougèrent un peu.

— J'ai beaucoup pensé à tout cela, commissaire. Il faut bien que je vous dise les choses comme elles sont. Et si j'abrège nous perdrons du temps.

— Certainement, madame. Je vous écoute.

— Oui. Ce qui me frappa davantage, ce fut Jenny... Chut... Jenny, la paix !

La petite bête, roulée dans son coussin, près du feu, avait dressé une oreille en entendant son nom.

—Elle est née dans cette maison, il y a près de douze ans, monsieur. Et jamais elle n'a pu s'habituer à ne pas aboyer quand quelqu'un entre. Même les pensionnaires que nous avons à l'année et qu'elle aime bien. Même moi, ou ma fille. Elle aboie toujours dès qu'on touche à la porte d'entrée.

— Et elle n'avait pas aboyé ce soir-là ?

— Ni ce soir-là, ni les autres. Elle n'a jamais aboyé pour M. Davroult. C'est tout.

— Voyons... commença Gilles.

Mais la vieille dame leva un peu une de ses mains noueuses :

— C'est tout, commissaire. Je vous ai dit : « des faits ». La clef de M. Davroult disparaît du tableau sans que nous le voyions

rentrer, et Jenny n'aboie pas. Cependant, il est là tous les matins, dans sa chambre, quand on lui monte son premier déjeuner. Je n'ai pas besoin de vous expliquer comment nous l'avons guetté, épié. Plusieurs nuits, je ne me suis pas couchée, — cela m'est égal, je dors peu. Puis ce fut le tour de Valérie. Nous avons veillé ensemble pour nous empêcher de nous abandonner à ces somnolences qu'on a quelquefois sans s'en apercevoir...

Gilles de nouveau s'engourdissait. Il essayait de réfléchir. Une demi-cigarette, ce n'est pas assez. Et il n'en aurait plus jusqu'au lendemain. Tout cela lui semblait puéril, sans consistance. De vagues tours d'escamotage lui traversaient l'esprit. La clef, le chien... Non. ce qu'il y avait de réel, c'était la voix de Valérie, ses yeux qui s'ouvraient tout à coup si grands. La peur de Valérie... Oui, la peur de Valérie était réelle. C'était là le seul fait dont il ne doutât pas. N'était-ce pas un médecin qu'il fallait plutôt que...

— Et vous n'avez pas posé de questions à M. Davroult ?

— Si.

La vieille dame avait rassemblé les braises, posé dans la cheminée une bûche qui se mit à chuinter. Elle tressaillit, écouta le sifflement mouillé du bois, regarda autour d'elle comme si quelqu'un était entré dans la pièce.

— Il n'a pas eu l'air de comprendre, reprit-elle au bout d'un moment. Il a souri un peu, parlé de couvre-feu... On entend rarement le son de sa voix.

— A quelle heure fermez-vous votre porte ?

— A onze heures depuis la guerre. Presque personne ne sort le soir en ce moment, ou bien je suis prévenue.

— Naturellement. Avez-vous essayé de la fermer plus tôt ?

— Oui. Plusieurs jours de suite, je l'ai fermée à neuf heures, à dix heures...

— Et il n'y a pas d'autre porte ?

— Aucune. L'entrée de service donne dans la cuisine et elle ne communique pas avez le reste du bâtiment.

— Pas de fenêtre ? C'est invraisemblable, mais il faut toujours tout supposer.

— J'ai tout supposé. Il n'y a pas de fenêtre.

Le chuintement de la bûche dans l'âtre remplit un petit silence. La propriétaire avait recroisé ses mains sur ses genoux.

— Voilà, commissaire. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Gilles avait sommeil. Françoise devait dormir depuis longtemps, là-haut.

— Mon Dieu, madame, pas grand' chose encore. Je me demande, puisque vous n'avez rien d'autre à reprocher à votre pensionnaire, — c'est exact, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Je me demande pourquoi et de quoi Mademoiselle votre fille a peur ?

— Ah ! C'est ce qui m'effraie, moi aussi, monsieur.

Elle s'était penchée vers Gilles et parlait presque à voix basse. Valérie collait-elle toujours des tickets dans la salle à manger, ou... ?

— Ma fille est d'une sensibilité extrême. Elle a gardé cela d'un grand choc, d'une grande maladie de sa jeunesse. Ce n'est pas du tout dans mon esprit, comprenez-moi. Elle est parfaitement n o r m a le, parfaitement équilibrée. Non, c'est physique. Elle a un sensibilité physique d'une acuité que l'on ne peut soupçonner. Elle n'a pas peur sans raison. Elle a peur parce qu'il se passe quelque chose d'insolite.

Un bruit de voix dans la pièce voisine fit faire un mouvement à Gilles.

— Ce n'est rien. Mlle Laferté vient demander la tisane pour sa mère, comme tous les soirs.

Mais Gilles s'était levé.

— Madame, il faut me permettre de réfléchir à tout cela, de vivre un peu dans la maison.

— B i e n sûr, commissaire, bien sûr. Pardonnez-moi de vous importuner... Je vais vous donner la minuterie.

La vieille dame le précéda pour traverser la salle à manger vide. Dans le vestibule, elle alluma, lui toucha le bras.

— Vous voyez. La clef du numéro 4 n'est plus là.

— Eh bien ?

— Je suis allée dans la chambre de M. Davroult après dîner. Elle était vide. Et vous êtes témoin que Jenny n'a pas aboyé de la soirée. Je vous souhaite bonne nuit, monsieur.

***

Gilles, saisi par la chaleur moelleuse du lit, tomba d'un bloc dans le sommeil. Un sommeil sans pensées, sans images. profond comme s'il fût devenu de pierre, comme s'il eût appar-

tenu soudain à un règne différent de celui de la vie.

Pourtant il entendit.

Comment n'aurait-il pas entendu, plus tard dans la nuit, le cri qui s'éleva soudain ? Assez bref, mais déchirant, presque trop aigu pour sortir d'une gorge humaine.

Il écouta un instant, sauta doucement hors du lit. Que se passait-il ?

— Papa...

Rose-Marie appelait dans le noir, éveillée elle aussi.

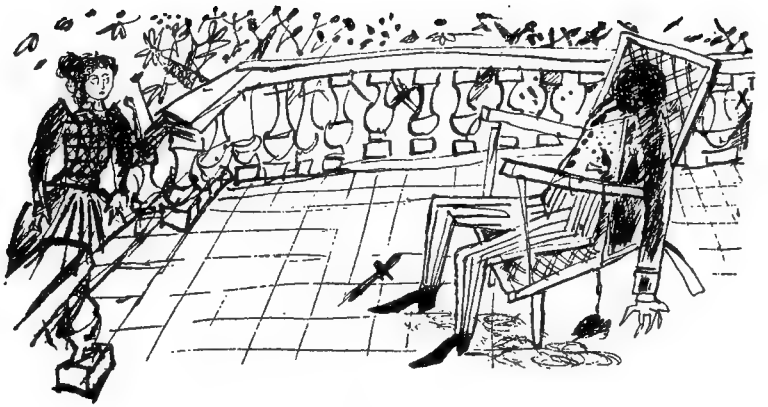
— Ce n'est rien, mon minet. Dors vite. C'est le petit chien, tu sais le petit chien que tu as caressé en arrivant.

— Oui, le petit ch...

Déjà elle se rendormait. Françoise n'avait pas bougé.

Gilles sans bruit enfila sa robe de chambre, sortit dans le couloir.

(FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE)



CRIMES DU TEMPS PASSÉ

LE MIEUX EST L'ENNEMI DU BIEN

par SAINT-JUNIN

M. Vincent Guardia, âgé de cinquante ans seulement, ne se voyait, cependant, plus de nombreuses années devant lui après une terrible maladie dont il était sorti fort diminué.

Or, comme il était vieux garçon et qu'il avait acquis une des plus énormes fortunes de l'Argentine, son frère n'avait pas hésité à lui confier sa fille de seize ans pour égayer sa triste existence.

La belle et charmante Christina avait donc quitté, pour Rio de Janeiro, le ranch lointain de son père.

Deux ans plus tard, en 1913, la riche demeure de M. Guardia accueillait, à son tour, un vague cousin, José Viveiro, beau jeune homme de vingt-cinq ans qui arrivait d'Europe sans un sou.

Comme souvent les célibataires endurcis, M. Guardia, soudain féru de mariage, décida, sans tarder, de marier les deux jeunes gens et d'en faire ses héritiers.

Là-dessus, un soir, en descen-

dant pour le dîner, la jeune fille découvrit son oncle poignardé dans son fauteuil. Il était près de neuf heures.

L'enquête innocenta aussitôt les domestiques, à qui, d'ailleurs, cette mort ôtait une place lucrative. Elle fut moins favorable à Christina à qui appartenait l'arme du crime, son coupe-papier, abandonné sur les lieux et sur lequel on releva ses empreintes digitales.

Sans doute, au moment du crime, que l'autopsie situa vers sept heures et demie, la jeune fille jouait-elle au tennis. Mais cet alibi s'avéra fragile, parce que le tennis était tout proche de l'endroit où se tenait M. Guardia, et que, d'ailleurs, Christina avait quitté ses compagnons quelques minutes, aux alentours précisément de sept heures et demie.

C'était plus de temps qu'il ne lui en fallait pour assassiner son oncle. Si l'on ajoute qu'on découvrit que la jeune fille s'était secrétement fiancée et que son oncle avait, un jour, déclaré son intention de déshériter Christina et José s'ils ne se mariaient pas ensemble, il n'est pas étonnant que la nièce de M. Guarida parût à tous les yeux comme l'évidente coupable.

Non pas exactement pourtant à tous les yeux, car un des policiers, soit qu'il ne fût pas insensible au charme de la jeune fille, soit par esprit de contradiction, ou frappé de bien des détails mal expliqués, s'acharnait à prouver l'innocence de cette jeune fille de dix-huit ans qui se défendait si mal.

Il fallait donc que l'assassin fût venu du dehors et ce n'était possible, sans être vu, que par une petite porte cachée dans les arbres. Le policier chevaleresque dut bientôt croire à l'existence de miracles, car le jardinier lui apprit qu'il avait nettoyé soigneusement la poignée de cette porte une heure avant la mort de son maître, sur l'ordre de celui-ci.

Tout excité par sa découverte, le policier comprit, aussitôt que, si la poignée portait de nouveau des empreintes, ce ne pouvait être que celles de l'assassin qu'il recherchait.

La poignée portait bien des empreintes, les empreintes de José Viveiro, José Viveiro qu'on n'avait pas même un instant soupçonné parce qu'il avait passé la journée bien loin de Rio.

En fait, il est difficile de simuler un départ et un retour par chemin de fer si l'on a une bonne voiture cachée près d'une gare sur le trajet supposé.

José avoua qu'ayant eu connaissance, par hasard, des fiançailles de sa cousine, il avait craint de perdre sa part du gros héritage.

Grâce à ses gants, le coupe-papier n'avait gardé que les empreintes de Christina.

Mais il avait voulu trop bien faire et ôté ses gants pour ne pas tacher de sang la poignée de la porte.

Il n'y avait donc pas laissé de sang.

Il n'y avait laissé que ses empreintes !

Mais on frémit en songeant par quel miraculeux hasard la jeune

fille dût d'être innocentée. Sans lui, peut-être serait-elle aujourd'hui une malheureuse prisonnière à perpétuité, lassée depuis tant d'années, de proclamer son innocence.

Et félicitons-nous que l'ignoble Viveiro n'ait pas connu, ou du moins mis en pratique, le fameux proverbe :

« Le mieux est l'ennemi du bien. »

LES LIVRES POLICIERS

** Peut être lu par tous. ** Pour adultes, *** Pour lecteurs avertis*

** LE MYSTÈRE DE RAM'S PARK, de André Keraudren (*C.P.E.*). Prix: 150 fr.

C'est un roman policier à la manière de Fletcher assez lent où l'intérêt du public est axé uniquement sur la recherche du coupable. C'est dire qu'on ne trouvera ici ni bagarres à toutes les pages ni descriptions sanglantes. Cependant, le premier crime entraînera une séquelle de deux autres crimes que l'assassin affolé a dû commettre pour supprimer deux témoins dangereux.

On voit que l'auteur va volontairement à contre-courant de la mode actuelle et en se cantonnant dans l'enquête policière, néglige l'horrible et le sensuel. Mais, bien entendu, il utilise avec adresse la terreur qui pèsera sur le château d'Anscott, car les invités savent que l'assassin est parmi eux et s'attendent à être attaqués par le meurtrier.

Le récit est bien mené, mais peut-être l'auteur abuse-t-il un peu du raisonnement, ce qui est naturel dans une enquête policière, mais qui ralentit le rythme de l'action.

J. P.

***

*** COUP DE BAMBOU, par D. Lockwood (*Editions Ditis*). *Détective Club Flammarion*. Prix: 140 fr.

Un vrai roman d'aventures policières. Des bagarres dans des milieux suspects où l'on trafique de tout. Des scènes horribles de sang, racontées,

semble-t-il, avec complaisance.

Au milieu de ces visions de cauchemars, le héros, Mac Kail, est la proie d'un destin aveugle car, étant devenu amnésique, à la suite d'un coup sur la nuque, il a grand'peine à retrouver sa personnalité et à comprendre les événements auxquels il se trouve mêlé, ce qui ajoute à l'horreur du récit. Au milieu de ces aventures tragiques, une jeune fille, Miss Thelma, nous apporte une vision de paix et de douceur féminine.

Que dire de ce livre ? Certes le récit est vivement mené. Mais la psychologie des personnages est réduite à sa plus simple expression. Il semble qu'ils n'ont qu'un souci : agir, et une crainte : penser. Et puis, il y a encore ceci : les événements sont, comme il se doit, sans liens entre eux, jusqu'au moment où le détective Mac Kail obtient des coupables une confesison d'autant plus complète que ceux-ci sont sur le point de le tuer, procédé maintes fois utilisé. Mais, et c'est là, je crois, le côté faible du roman, sans les explications des policiers et les aveux des criminels (12 pages) il nous aurait été impossible de découvrir (dans l'ignorance des faits cités par eux, et que nous devrions connaître ou du moins soupçonner), une partie importante de l'énigme.

J. P.

***

*** LE SQUELETTE CUIT, de Jypé Carraud (*La Cagoule*, Editions La Bruyère).

M. Carraud a du talent. Et beaucoup d'esprit et d'humour. Mais sa fantaisie l'éloigne parfois du roman policier. Il semble que ce livre mystifie un peu le public qui aime la littérature policière: la fin paraîtrait inadmissible si l'on ne sentait que l'auteur se moque un peu de tout le monde et de lui-même. C'est dommage. Il est certain que l'humour, habilement dosé dans les conversations et la présentation des personnages âère le récit sans lui nuire. Mais s'il intervient dans la dans la construction policière, il en va autrement. Plus de squelette cuit, Monsieur Carraud, vous pouvez faire beaucoup mieux.

R. S.

*** LE RIRE QUI TUE, par Alfred Tirard (*La Cagoule*, Ed. La Bruyère).

M. Alfred Tirard a écrit, il y a quelque temps, un roman policier particulièrement bien venu : « Marécages ». C'était un récit d'atmosphère qui vous envoûtait littéralement. Mais, comme on lui a dit, de toutes parts, qu'il imitait Simenon, M. Tirard a abandonné le genre où il réussissait si bien et a écrit « Le rire qui tue ». C'est un roman honnête, sans plus. Suivez votre inspiration, M. Tirard, et fermez vos oreilles aux suggestions de tel ou tel.

Au fond, ne peut-on pas avoir un talent qui présente des affinités avec un auteur connu ?

R. S.

⁂

* SOUS LES YEUX DE VERRE, par Robert Bruyez (Gd prix du roman policier) (*La Cagoule*, Ed. La Bruyère).

Un bon roman classique. C'est l'histoire d'une erreur judiciaire et de la réhabilitation d'un innocent. Et c'est le commissaire Gilles Sandy, l'as de la P.J., qui a déclanché l'une et l'autre. Il est vrai que l'amour a été pour beaucoup dans sa seconde démarche : la jolie sœur du prétendu coupable l'y ayant facilement décidé.

Le livre vaut aussi par son côté documentaire. L'auteur qui est, je crois, journaliste, est au courant des diverses opérations et formalités policières et judiciaires qui attendent les criminels. On lira avec agrément « Sous les yeux de verre ».

Q. V.

⁂

** LA MAISON A MI-ROUTE, d'Ellery Queen (*Coll. Le Limier*, Edit. Albin-Michel). Prix: 180 fr.

Voici un policier de grande classe. Un homme est tué dans une barraque abandonnée : deux femmes le reconnaisent pour leur mari et chacune prétend être sa seule épouse. Ellery Queen a vite fait de leur démontrer que l'homme était bigame et qu'il vivait une vie en partie double. Mais le mort avait souscrit une police d'un million de dollars au profit de la seconde femme, aristocrate assez mûre, puis celui de sa

première épouse bourgeoise et jolie. Et les choses se gâtent. Celle-ci est accusée de meurtre et condamnée. Mais rassurez-vous, notre Ellery Queen, en dépit de toutes les pressions, la fera sortir de prison blanche comme neige. Et nous aurons passé à lire ce livre un agréable moment.

J. P.

IMPRIMERIE LOUIS JEAN - GAP (H.-A.)
Dépôt légal N° : 32 — 51

semble de plus que son âge (qu'elle porte brillamment sans doute) devrait l'inciter à céder la place à des comédiennes dont la fraîcheur et la jeunesse ferait passer sur leur éventuelle inexpérience.

Pour conclure, si le *Hasard* nous *oblige* à voir « La femme à l'écharpe pailletée », il n'y a pas de quoi se désespérer. Quant à choisir *délibérément* d'aller voir ce film, c'est une autre affaire.

SAMY.

Abonnez-vous au **YARD !**

Prix de l'abonnement à partir du n° 28 :

Un an : **810** fr. - 6 mois : **410** fr.

l'exemplaire jusqu'au n° 27 inclus : **60** fr. franco

EDITIONS « LE SILLAGE ». C. C. P. PARIS 1200-98

Il vous suffira de nous adresser le montant de votre abonnement par VIREMENT à notre C. C. P. en indiquant au dos vos nom et adresse. En cas de demande d'exemplaires séparés, veuillez indiquer les numéros désirés. Vous pouvez aussi nous adresser le présent bulletin accompagné d'un mandat ou de timbres-poste.

NOM

ADRESSE .....

Je désire m'abonner au YARD pour un an — 6 mois (1)

Je désire recevoir les numéros suivants .....

.....

(1) Barrer la mention inutile.

" LE YARD "

Magazine policier mensuel

La Publication policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne
par sa conception vivante et inédite,
par son format commode et son prix imbattable,
ne publie que des bons auteurs.

N° 1. **La doublure du mort,** par O. F. JEROME (épuisé).

N° 2. **Le chat connaît l'assassin,** par FIELDING (épuisé).

N° 3. **Un cas pendable,** par Carter DICKSON (épuisé).

N° 4. **Cardby contre fantômes,** par David HUME (épuisé).

N° 5. **Un dîner d'anniversaire,** par F. BEEDING (épuisé).

N° 6. **Défense de fumer sous peine de mort,** par F. S. WEES (épuisé).

N° 7. **Trois hommes morts,** par Mac GUIRE (épuisé).

N° 8. **L'Homme qui se rencontra,** par Marcel ALLAIN (ép.).

N° 9. **Le troisième cavalier accuse,** par Carl BUCHANAM (ép.).

N° 10. **Mort d'un inconnu,** par Arthur CHASE (épuisé).

N° 11. **Terreur dans les sables mouvants,** par Victor GUNN (épuisé).

N° 12. **Le locataire de la mort,** par Cyril HARE (épuisé).

N° 13. **La nuit a des yeux,** par Allan KENNINGTON (épuisé).

N° 14. **La mort s'invite au bal,** par August DERLETH (épuisé).

N° 15. **Drame à Mallow,** par E. S. BROOKS (épuisé).

N° 16. **L'assassin est à bord,** par Rufus KING (épuisé).

N° 18. **Mûr pour la potence,** par Berkeley GRAY (épuisé).

N° 19. **Crime du spider,** par Dorothy C. DISNEY. **60 fr.**

N° 20. **Il vous reste 4 jours à vivre,** par August DERLETH. **60 fr.**

N° 21. **La mort fait l'appel,** par Quentin PATRICK. **60 fr.**

N° 22. **Le témoin ne répond pas,** par J. S. FLETCHER. **60 fr.**

N° 23. **Ultra-secret,** par John GLOAG. **60 fr.**

N° 24. **La 7e clé,** par Earl Derr BIGGERS. **60 fr.**

N° 25. **Meurtres à la carte,** par Rufus KING. **60 fr.**

N° 26. **Mort par alibi,** par Amelia R. LONG. **60 fr.**

N° 27. **L'Assassin piétine les plates-bandes,** par August DERLETH. **60 fr.**

N° 28. **La mort en loterie,** par Patrick O'KEEFE. **75 fr.**

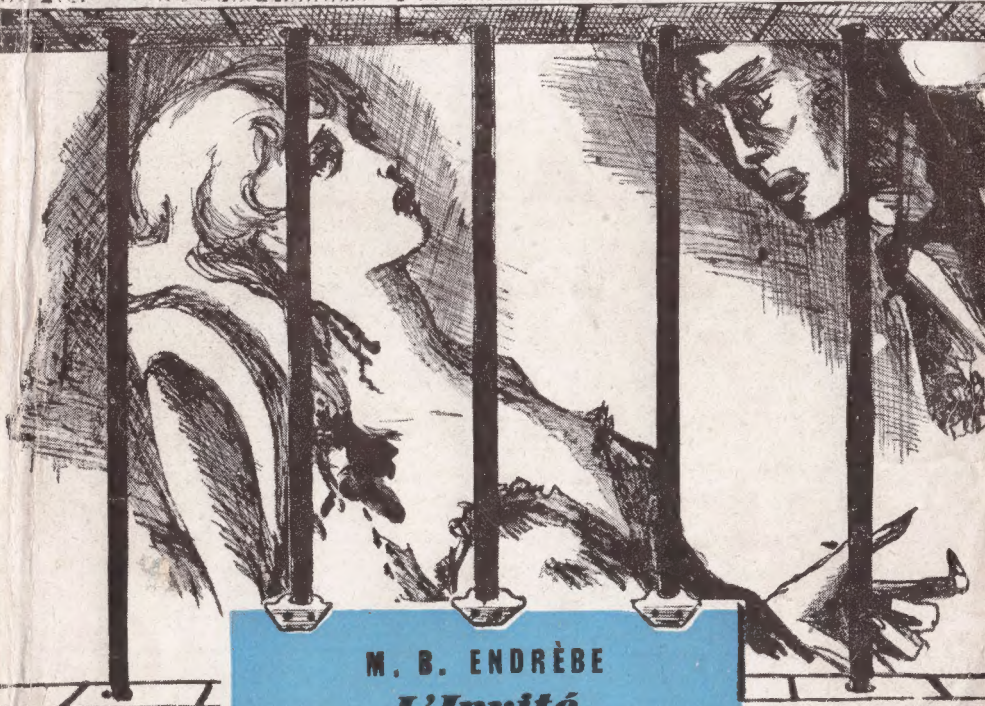
IMPRIMERIE LOUIS-JEAN - GAP

Le gérant : Bernard PRIVAT

5-51 - N. M. P. P.

AVRIL
MAI 1951

YARD



M. B. ENDRÈBE

L'Invité de la dernière heure

roman policier

suivi [illegible]oniques et d'une nouvelle de

[illegible]ES DECREST

PRIX 75 francs

N° 29

Magazine policier mensuel

YARD — L'invité de la dernière heure • M.B. Endrèbe